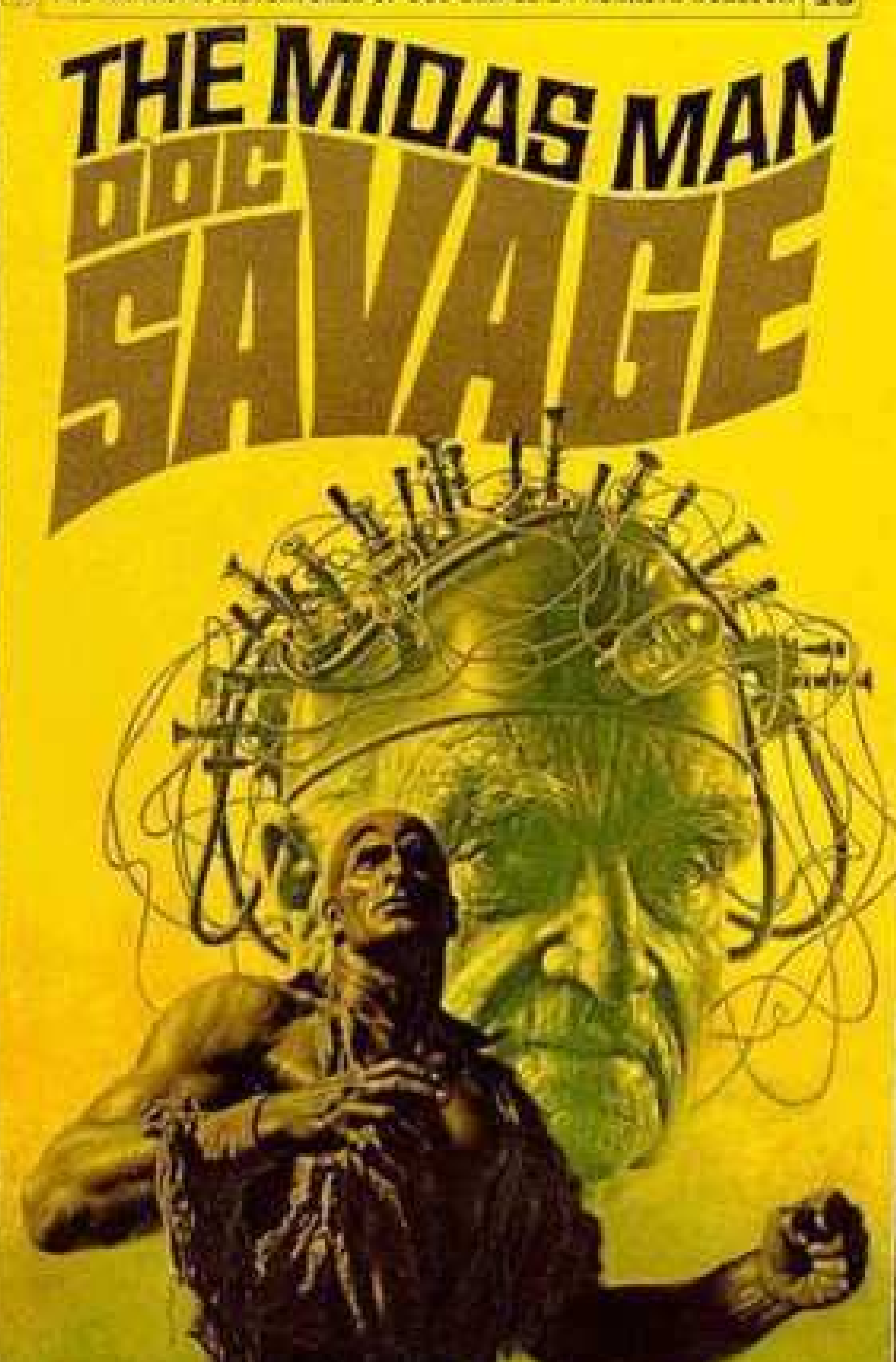
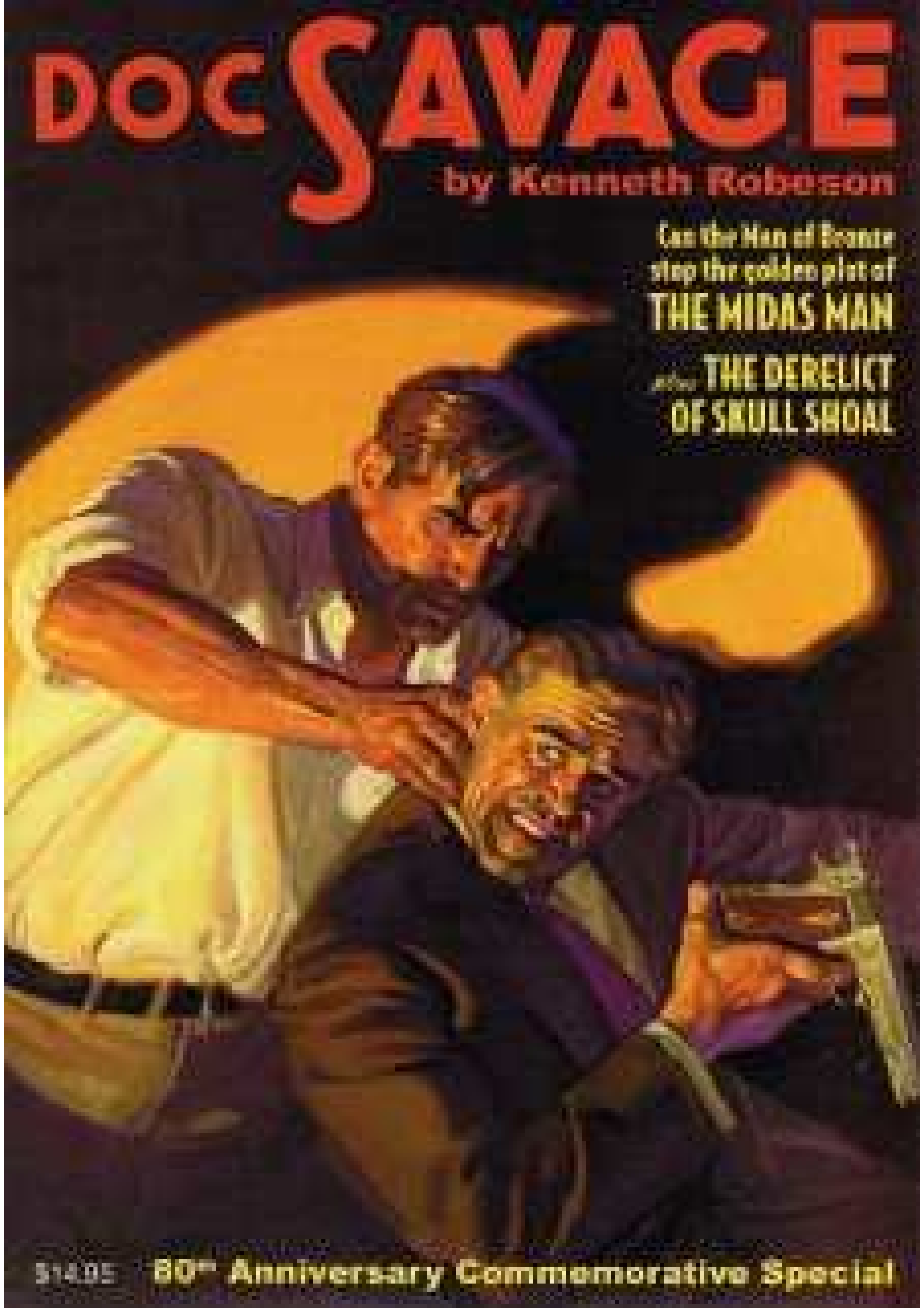


H5217 ★ 60¢ ★ A BANTAM BOOK
THE FANTASTIC ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON
46
THE MIDAS MAN
DOC SAVAGE


DOC SAVAGE
by Kenneth Robeson
Can the Man of Bronze stop the golden plot of
THE MIDAS MAN
also THE DERELICT OF SKULL SHOAL
$14.95
80th Anniversary Commemorative Special

CHAPITRE I

L'HOMME QUI AVAIT DISPARU

Le public américain se fait son opinion sur ce qui se passe grâce aux journaux. Or, les journaux se trompent parfois, et ainsi le public ne perçoit pas toujours la vraie signification des événements. C'était le cas dans l'affaire Jethro Mandebran.

Et, peut-être, n'était-ce pas plus mal que le public ne comprenne pas toute la signification de l'affaire Jethro Mandebran. Car de nombreuses têtes auraient pus devenir grises.

Jethro Mandebran avait disparu, un dimanche après-midi, sur son parcours de golf privé. Il avait frappé sa balle dans un bouquet d'arbres, et était allé la chercher à l'intérieur. C'était la dernière fois qu'on l'avait aperçu. C'était extrêmement déconcertant. Un essaim de détectives privés n'avait pas pu trouver la moindre trace. Finalement quelqu'un pensa à utiliser la méthode traditionnelle des limiers, mais les chiens ne repérèrent aucune piste.

Les journaux utilisèrent leurs plus grands caractères pour le titre en première page, car Jethro Mandebran, dans la ville collet-monté de Philadelphie, était quelqu'un d'important.

Le lundi matin, un examinateur commença la vérification routinière des livres de compte de la banque dont Mandebran était propriétaire, la Mandebran Trust Company. Et l'après-midi, on dut conduire l'examinateur à l'hôpital, pour une crise de nerfs.

Il manquait un peu plus de vingt millions de dollars.

Lorsque cela fut divulgué, aucun journal de la ville n'en fit mention. Ils avaient beaucoup trop peur. Un trou aussi colossal dans les comptes de quelqu'un, jusqu'ici aussi honnête que Jethro Mandebran, semblait impossible. Les éditeurs des journaux, craignant des procès en diffamation, n'avaient pas autorisé un mot dans leurs colonnes. Mais après qu'un groupe d'examinateurs eut corroboré l'information, la première page des journaux put difficilement contenir le récit.

Un examinateur qui aimait les éclats de la publicité donna une liste contenant les noms de ceux dont l'argent se trouvait parmi les fonds manquants. La liste était particulièrement longue. Elle contenait le nom de presque toutes les personnalités éminentes de Philadelphie, aussi bien qu'un nombre de financiers de New York, Boston, et autres.

Clark Savage Jr. était le trois cent soixante-sixième nom de la liste.

Le jour suivant, le nom de Clark Savage Jr. fit les grands titres. Car c'était un nom qui faisait augmenter le tirage des journaux. La plupart des journaux, cependant, au lieu de mentionner Clark Savage Jr., le désignèrent sous le nom de Doc Savage.

La citation du nom de Doc Savage dans les journaux allait impliquer celui-ci dans une des aventures les plus incroyables de sa carrière.

Des journalistes et des cameramen se ruèrent au quartier général que Doc Savage maintenait au quatre-vingt-sixième étage du plus haut gratte-ciel de New York. Ils furent accueillis à la porte par un grand paquet d'os qui portait un veston plusieurs fois trop large. Un monocle munit d'un verre épais était attaché au revers de la veste de l'homme par un ruban. Il reçut une certaine déférence des reporters, ce qui était surprenant, car ils n'étaient d'habitude pas impressionnés par des grands pontes.

Le paquet d'os au monocle se nommait William Harper Littlejohn, l'un des plus fameux archéologues et géologues. On lui demanda où on pouvait trouver Doc Savage.

— Du pronostique procède de la diaphorèse, répondit l'osseux gentleman.

Un journaliste, heureusement, transportait un dictionnaire de poche, et ainsi les chroniqueurs parvinrent-ils à déduire que ces mots à cent dollars signifiaient que l'endroit où se trouvait Doc Savage était une énigme pour le gentleman osseux. D'autres questions reçurent des réponses qui durent être traduites. Une demi-heure approximativement fut gaspillée avant que les reporters ne réalisent qu'ils étaient menés en bateau et qu'on ne leur disait rien.

Les scribes se retirèrent dans le bar le plus proche, sur le coin, et échangèrent des informations.

Il y avait une conjecture sur ce qui avait pu advenir à Jethro Mandebran. Avait-il disparu de lui-même ? Avait-il les vingt millions avec lui dans un duo de camions, ce qui devait probablement être la taille des véhicules nécessaire pour emmener une telle somme ? Pourquoi un homme, jusqu'ici si honnête, avait-il fait une telle chose ?

Les journalistes eurent plus tard l'occasion de remarquer combien loin les avaient amenées les conjectures sur le sujet.

Aucun des chroniqueurs n'avait approché l'incroyable vérité !

Lorsque la conversation collective se déplaça vers des sujets telles que les courses de chevaux, et l'aliénation mentale de certains éditeurs, deux hommes se détachèrent d'eux-mêmes du groupe. Ils le firent discrètement. L'un des deux transportait une caméra de presse. L'autre portait un costume qui aurait bien besoin d'un pressing, et qui avait une poche remplie de crayons.

En réalité, ce n'était pas un journaliste. Pas plus que son compagnon un cameraman.

Les deux mystérieux messieurs tinrent une conférence à l'extérieur, couverte par l'allumage de cigarettes.

— Pas si terrible, hein ? marmonna celui à la caméra.

— Tu l'as dit, convint l'autre. Ce drôle de grand type maigre, avec ses grands mots, n'a finalement rien dit du tout. Je crois que Doc Savage est déjà sur l'affaire Mandebran !

— Mais comment a-t-il pu piger ?

— Peut-être ne sait-il pas tout…

— Tu veux dire qu'il ne sait pas de quoi il retourne ?

— Probablement que non.

— Alors nous devons l'empêcher de continuer de fouiner avant qu'il ne découvre quelque chose !

— Ouais ! convint l'homme au veston miteux et à la poche pleine de crayons. Ce sont les ordres du chef.

— Tu as une idée de comment faire ?

— J'ai toujours des idées. Viens.

Ils partirent alors, en marchant rapidement, et montèrent dans un taxi qui les attendait. Le conducteur était un jeune homme aux manières désinvoltes, avec un visage qui était remarquable pour son absence de menton.

— Au Musée d'Histoire Naturelle, ordonna un des passagers lorsqu'ils s'assirent.

— Qu'est-ce qui se passe ? grogna le chauffeur. Vous avez décidé d'avoir de l'instruction ou quoi ?

— Approche-toi de nous, lui fut-il répondu, et tu auras de l'instruction !

Quelque trois-quarts d'heure plus tard, le trio regardait une boîte dans le Musée d'Histoire Naturelle. La boîte portait une petite plaque qui disait qu'elle provenait de la tombe du fameux Toutankhamon.

Ce n'était pas une heure d'affluence pour le musée. La pièce était vide, à l'exception de deux gardiens.

Sans hâte excessive apparente, deux des hommes se rapprochèrent des gardes, sortirent des matraques de sous leurs vêtements et les assénèrent sur la tête des gardes. Ceux-ci tombèrent sans un cri.

L'autre homme inséra une petite pince-monseigneur sous le couvercle en bois de la boîte et brisa la serrure. Il en sortit la tablette et la glissa à l'intérieur de sa chemise, sous sa ceinture. Ensuite, il resserra sa ceinture pour l'y maintenir.

Les trois hommes sortirent du musée avec leur butin, sans attirer l'attention.

Le grand et osseux William Harper Littlejohn vint à la porte du quartier général du gratte-ciel de Doc Savage en arborant une expression lasse. Il semblait aussi légèrement ennuyé. Il était en train d'examiner le crâne presque parfait d'un homme préhistorique, qu'un cow-boy du Wyoming avait ramené à la lumière en creusant des trous pour des piquets. Le crâne était en passe de prouver l'existence d'un type d'humain en Amérique, longtemps avant que n'importe qui ne le soupçonne.

William Harper Littlejohn reconnut instantanément deux des visiteurs qui s'étaient trouvés avec le contingent de journalistes et cameramen. Le troisième avait le costume d'un chauffeur de taxi.

— Salutations, dit William Harper Littlejohn, sans grand enthousiasme

— Après être parti d'ici, nous avons discuté avec les autres journalistes et nous avons découvert que vous étiez archéologue, dit l'homme qui jouait le rôle de reporter. Un de mes amis, qui est décédé il y a quelques semaines, m'a légué ses possessions. Parmi le peu de chose qu'il détenait, il y avait une malle rempli de bric-à-brac. De vieilles jarres, des tablettes et autres objets. J'ai pensé que je pouvais vous apporter l'un de ces objets, et vous pourrez ainsi me dire s'ils ont de la valeur ou non.

L'homme sortit alors de sa chemise la tablette prise au musée.

William Harper Littlejohn hoqueta en la voyant.

— Que je sois superamalgammé ! explosa-t-il.

— Cela vaut quelque chose ? demanda le faux reporter.

— C'est une antiquité indubitable ! Murmura William Harper Littlejohn.

— Il y a tout un tas de ces trucs.

— Son lustre est-il une potentialité ?

Les visiteurs semblaient pris de vertige. Celui jouant le rôle de journaliste grimaça.

— Vous n'en connaissez pas de petits ? dit-il en levant une main avec le pouce et l'index seulement séparé d'un demi-pouce. Des petits de cette longueur ? Des mots, je veux dire.

— Puis-je voir cette malle ? demanda Littlejohn, prouvant de ce fait qu'il connaissait de petits mots.

— Pour sûr, vous pouvez. Elle se trouve chez moi. Voulez-vous venir maintenant ?

— Substantiellement ! convint William Harper Littlejohn.

William Harper Littlejohn était habituellement un gentleman prudent. Sa longue association avec Doc Savage l'avait rendu ainsi. C'était l'un des membres d'un groupe de cinq, chacun remarquable dans son domaine, qui s'étaient associés avec Doc Savage, partiellement pour le plaisir de l'aventure, mais aussi parce qu'ils avaient une admiration démesurée pour Doc Savage.

William Harper Littlejohn était un mordu d'archéologie, et était grandement enthousiaste envers cette tablette. Il l'avait reconnue comme authentique et avait des visions de déterrer des reliques archéologiques.

Son enthousiasme s'évanouit dans une explosion de lumières colorées dans son crâne. Un moment après s'être assis dans un taxi bleu sombre dans la rue. Il n'avait même pas vu la matraque venir.

Pendant qu'il était sonné, des menottes se refermèrent sur ses poignets et chevilles, et un morceau d'éponge remplit sa bouche, maintenue là par un ruban adhésif.

Le taxi bleu s'infiltra dans le trafic de la ville. Un plaid fut jeter sur William Harper Littlejohn, cachant sa forme osseuse sur le plancher. Il s'insurgea, mais il reçut un coup dans les côtes, et n'insista pas. Il pouvait entendre ses ravisseurs discuter.

— C'était simple, déclara celui qui avait joué le rôle du caméraman.

— L'intelligence, dit l'autre. L'intelligence, voilà ce qui fait tourner le monde.

CHAPITRE II

L’AFFAIRE DE LA BOÎTE DE LA MOMIE

Le taxi bleu entra dans New Jersey par le Holland Tunnel.

William Harper Littlejohn se contorsionna et parvint à se procurer la carpette du plancher. Il la tint fermement. Ensuite il gémit à haute voix. Le gémissement était pour couvrir le son du déchirement de la carpette. Il dut gémir et tirer de toutes ses forces par trois fois avant de parvenir à en obtenir un morceau de la largeur de la paume de sa main.

Remerciant sa bonne étoile pour la présence du plaid qui le recouvrait, William Harper Littlejohn s’activait avec le morceau de tapis.

Ce qu’il faisait prit un bon quart d’heure.

L’apparente inactivité du long et maigre géologue n’avait que peu atténué l’attention de ses ravisseurs. Lorsqu’il se redressa, soudainement, brutalement, ils lui tombèrent dessus. William Harper Littlejohn, cependant, se débattit férocement.

Il parvint à se tenir debout et à pousser sa tête contre le plafond, qu’il déchira et passa au travers.

Dans l’agitation, les hommes ne virent pas le morceau de tapis s’envoler, de ses mains menottées, par une fenêtre ouverte.

William Harper Littlejohn fut maîtrisé et jeter le sol, où il reçut des coups de pieds pour les troubles qu’il avait causés.

— On va finir par perdre patience ! grinça un des hommes.

La dernière demi-heure de la journée se passa dans une contrée peu peuplée. La voiture entra dans ce qui semblait être une propriété. William Harper Littlejohn fut aveuglé, soulevé et emmené à travers un porche qui s’ouvrait dans une maison. Son bandeau lui fut enlevé et l’éponge ôtée de sa bouche.

Il se trouvait dans une cave sombre. Les murs étaient peints en noir, ce qui était inhabituel. Il y avait un solide tapis noir sur le sol, ce qui était encore plus unique.

Mais le meuble unique était le plus étrange de tous. Il avait approximativement huit pieds de long et trois de large, d’une forme irrégulière et muni d’un couvercle. William Harper Littlejohn était si surpris qu’il utilisa des mots simples, ce qu’il faisait rarement.

— Un sarcophage !

Un homme sortit, de toute évidence pour aller à la voiture, et revint avec une paire de tenailles. Il montra celles-ci au prisonnier.

— Tu vois ça ? Elles vont réduite ton vocabulaire.

William Harper Littlejohn pouvait difficilement les voir ; car elles avaient pratiquement été collées sur ses yeux.

— Une conjugaison anagrammatique exigeante ! marmonna-t-il.

— Voilà ! gronda l’homme avec les tenailles. C’est de ça que je parle ! Plus aucun de ces mots ! Ces briseurs de mâchoires ! Pour chaque grand mot que tu utiliseras encore, nous t’arracherons une de tes dents. Une dent pour chaque mot qu’on ne pourra pas comprendre ! Compris ?

William Harper Littlejohn cligna des yeux et prit l’air aussi indigné qu’un homme ligoté pouvait prendre.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous me voulez, dit-il sèchement. Pourquoi vous êtes-vous emparé de moi ?

— Tu n’as pas une petite idée ?

— Non ! Je suis complètement sidéré !

— Super ! Avant que nous ayons fini, tu le seras encore plus !

Ils plaquèrent des mains sur le squelettique Littlejohn, le soulevèrent, et le flanquèrent calmement dans le sarcophage.

William Harper Littlejohn n’avait été capable que de faire un très bref examen le sarcophage, mais cela avait suffit pour qu’il le reconnaisse comme authentique. Et l’idée de se coucher dans un sarcophage ne lui avait jamais traversé l’esprit.

— Je proteste contre ce traitement ! cria-t-il.

— Nous savons comment vous vous sentez ! dit l’un des hommes, avec une grimace de sympathie.

William Harper Littlejohn grogna : « Le non-assentiment est… »

L’homme avec les tenailles bondit en avant. Il tenta, de force, à obliger le prisonnier à ouvrir sa bouche. Il y eut des actes vifs pendant plusieurs minutes, durant lesquels les tenailles faillirent à obtenir une prise ferme sur une des dents du captif.

— C’est bon pour une fois ! dit, à contrecœur, l’homme aux tenailles. Mais pour chaque grand mot que tu diras à partir de maintenant, tu perdras une dent ! On t’appelle, Johnny, n’est-ce pas ?

— Oui, admit William Harper Littlejohn. Mais que…

— Johnny, tu la fermes et tu restes couché là-dedans!

L’un des hommes quitta la pièce sombre. Il fallut une bonne demi-heure avant qu’il ne revienne. Durant cet intervalle, « Johnny » fit plusieurs tentatives pour quitter le sarcophage, mais il fut chaque fois repoussé dedans. Tout ce qu’il pouvait faire c’était resté là et regarder avec indignation.

L’homme était revenu avec un journal.

— J’ai lu que Jethro Mandebran avait un fils en Europe, déclara-t-il.

— Et alors ?

— Le fils revient à la maison pour aider à la recherche du vieil homme. Ils disent ici qu’il a loué un avion et volé durant cinq cents miles dans l’Atlantique pour atteindre un steamer transatlantique. Qu’il a amerri sur l’océan et que son avion a été hissé à bord du bateau. Il est dit aussi que le fils quittera le navire à bord de son avion aussitôt qu’ils seront à cinq cents miles de New York. En fait, le fils est probablement déjà dans les airs maintenant.

— Je vais voir si le chef à des ordres à propos de cela, dit l’un des ravisseurs en quittant la pièce.

Johnny tira sur ses menottes, mais elles étaient trop solides. Son indignation le poussa à essayer de casser les côtés du sarcophage, mais sans succès. Il essaya de sortir de la boîte, mais ils le frappèrent sur la tête avec le canon d’un revolver.

Il retomba en arrière, des larmes de douleur remplissant ses yeux. Il était de moins en moins attentif à l’intérieur du sarcophage. Ce n’était peut-être que son imagination, mais il avait l’impression de pouvoir humer des senteurs de l’occupant original.

Johnny cria : « Est-ce qu’il y avait une malle pleine de reliques archéologiques ?

— Non, sourit l’homme qui avait imaginé le piège.

— Ferme là, idiot! Tu aurais dû lui dire qu’il y en avait !

— Ça ne lui dira de toute façon pas de quoi il s’agit. Et, copain, fait attention qui tu traites d’idiot.

Johnny s’adressa à l’individu qui s’était plaint d’être insulté.

— Vous n’avez pas beaucoup de fierté, le laisser vous traiter d’idiot et cela sans impunité. Cela prouve que vous n’avez pas de nerfs.

Un grand sourire éclaira le visage de l’homme.

— Tu ne trompes personne, sac d’os, rit-il. Tu essayes de démarrer une bagarre. Mais, tu n’as pas la moindre chance ! Ce gars et moi sommes de grands amis, même s’il a un visage bâti pour grignoter du fromage.

L’autre homme, dont les traits avaient quelque chose d’une souris, poussa sa mâchoire en avant, serra ses poings, et, pendant un moment, il semblait qu’il allait y avoir une bagarre finalement.

Le troisième homme, qui était sorti de la pièce pour aller chercher des ordres du mystérieux « chef », revint. Il avait l’air particulièrement content.

Il dit : « Doc Savage ne sait vraiment rien de l’affaire. Nous avons fait une erreur lorsque nous nous sommes emparés de ce sac d’os. »

Johnny avala plusieurs fois. C’était la vérité. *Mais comment avaient-ils appris cela ?*

L’homme regarda Johnny.

— On ne peut pas vous relâcher, parce que vous allez raconter à Doc Savage ce qui est arrivé et il s’en mêlera. Aussi on va réfléchir à ce qu’on va faire.

Le silence se fit. Il ne semblait pas à Johnny qu’ils réfléchissaient beaucoup. On aurait plutôt dit qu’ils savaient déjà ce qu’ils allaient faire avec lui, et cela n’allait pas être agréable.

Un homme demanda : « Est-ce que l’affaire du Squelette Heureux se déroule comme il faut ?

— L’affaire du Squelette Heureux ? Bien sûr ! Il n’y a aucun problème de ce côté.

— Vous êtes idiots de parler autant, dit le troisième aux autres.

Le silence tomba.

Toute cette conversation n’avait de sens pour Johnny.

— Que désirez-vous de moi, les gars ? demanda le maigre géologue avec colère.

— Rien maintenant. Nous en avons fini avec toi, copain !

— Mais, vous n’avez rien fait avec moi ! Johnny semblait médusé. Enfin, je veux dire…rien de sensé !

— Si seulement vous saviez, cela aurait beaucoup de sens !

— Alors, libérez-moi ! ordonna Johnny.

L’autre sembla considérer cela.

— Dès que le fils de Jethro Mandebran atterrira, je pense qu’on vous abattra.

CHAPITRE III

LE DESCENDANT MANDEBRAN

Alexander Cromwell Mandebran était, ce qui était naturel du fait des circonstances, un personnage public du moment, une célébrité. Alex Mandebran avait été interviewé à bord du transatlantique et avait nommé l'aéroport sur lequel il pensait atterrir aux Etats-Unis. Avec comme résultat que les reporters et cameramen étaient sur la piste d'atterrissage pour accueillir l'avion de Mandebran.

L'aéroport choisi était l'un de la périphérie de Philadelphie, la métropole où avait disparu Jethro Mandebran.

L'avion était un petit amphibie anglais, de construction robuste. Un pilote anglais engagé par Alex Mandebran était aux commandes, et, très tôt dans la matinée, il fit un excellent atterrissage. Il fit ensuite rouler l'aéroplane jusqu'au hangar de l'aéroport, où il fut immédiatement entouré par une foule.

Alex Mandebran se révéla être un homme large, avec plus spécialement une bonne paire d'épaules. Il avait les lèvres pleines, une mâchoire carrée, et son apparence générale indiquait une force physique considérable. Sa chevelure était grise sur les tempes en dépit du fait, suivant les journaux, qu'il n'était âgé que de vingt-huit ans.

— Je ne peux réellement pas me permettre de perdre du temps, maintenant, dit-il lorsqu'on lui demanda de répondre à des questions. Vous savez ce qu'il se passe. J'ai hâte d'atteindre Philadelphie et d'enquêter sur l'abominable pagaille.

En dépit de l'accent anglais affecté, Alex Mandebran semblait être un jeune homme plutôt sympathique.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé à votre père ?

— Vraiment, je ne sais pas.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé aux vingt millions de dollars ?

— Vraiment, je ne peux pas en dire plus à ce sujet non plus, murmura le jeune homme.

— Savez-vous quoi que ce soit sur l'affaire ?

— Je suis certain que le nom de mon père sera limpide en fin de compte, et définitivement ! Je pars immédiatement pour Philadelphie. J'espère bientôt avoir plus à dire.

Un reporter s'enquit : « Depuis combien de temps avez-vous été à l'étranger ? »

— La plus grande partie de ma vie, pour dire la vérité.

A ce moment, un très grand noir, habillé d'un uniforme bleu et net s'avança vers Alex Mandebran et salua.

— Y-a une voitu' offic'elle qui attend pou' vous, Si', dit-il.

Alex Mandebran battit des paupières.

— Je ne comprends pas.

— La police, pat'on, dit le noir. Ça bien pou' vous. Dans cette voitu', vous allez vite, et cela ne coute'a pas un centime.

Soulevant son chapeau, Alex Mandebran fit courir ses doigts à travers sa chevelure.

— La police désire m'interroger ?

— Je pense, oui. Je ne sais pas.

La voiture se révéla être une grande limousine noire. Le grand noir en uniforme aida le jeune Mandebran à monter à l'arrière de la voiture et ensuite s'installa derrière le volant. La voiture s'éloigna de l'aéroport et prit la direction de Philadelphie.

Trois autres voitures suivirent. Ces véhicules enfermaient des journalistes, qui avaient reçu l'ordre d'écrire un article sur le jeune Mandebran.

Les trois automobiles des reporters démarrèrent en pensant pouvoir garder la voiture devant en ligne de mire. Mais ils eurent une surprise. La limousine noire roulait de plus en plus vite. Les journalistes poussèrent leurs voitures jusqu'à leurs limites, mais ils furent rapidement distancés. Vingt minutes plus tard, ils avaient perdu toute trace de la voiture noire. Et ainsi ils manquèrent un morceau du drame qui leur aurait certainement procuré la Une.

Alex Mandebran, dans la voiture noire, s'alarma de la vitesse excessive.

— Chauffeur ! appela-t-il. Nous n'allons pas éteindre un incendie !

Il n'obtint aucun résultat. Il frappa alors sur la vitre qui le séparait du compartiment du conducteur. Le grand noir qui conduisait ne prit même pas la même de se retourner. Le jeune homme essaya de descendre la vitre. Elle ne frémit même pas. Il tenta d'ouvrir les portières. Elles résistèrent. Il éprouva les vitres. Pas plus de chance de ce côté là.

— Par l'enfer, qu'est-ce que cela signifie ? cria Mandebran, en perdant son accent anglais.

N'obtenant pas de réponse, il enleva une de ses chaussures pour en frapper la vitre. Mais celle-ci était blindée. Alex Mandebran se laissa retomber dans les cousins, quelque peu pâle.

La limousine noire venait de quitter la chaussée principale et roulait en cahotant sur une mauvaise route. Tournant sèchement dans un bouquet d'arbres, elle s'arrêta. Le conducteur sortit et ouvrit calmement la porte arrière.

— Qui que vous soyez, soyez maudit ! grinça Alex Mandebran, en bondissant à l'attaque.

Les trente secondes qui suivirent furent animées et déconcertantes pour Mandebran. Non seulement il ne put renverser l'autre avec sa charge, mais il fut saisi, soulever et jeter si violemment sur le sol que l'air s'échappa de ses poumons. Le ravisseur maintenant ses poignets avec aisance, le fouilla à la recherche d'une arme, mais n'en trouva pas.

— Mince ! Vous êtes…

Alex Mandebran se tut brusquement, car il avait aperçu l'un des poignets de son assaillant.

Une partie de la couleur de déguisement avait été enlevée dans la lutte. Le ravisseur était de toute évidence un homme blanc.

— Qu'est-ce que cela veux dire ? demanda Alex Mandebran.

La réponse du mystérieux chauffeur noir fut d'enlever encore plus du maquillage sur ses traits. Il agissait vite, utilisant un démaquillant chimique qui venait d'un tube et qu'il avait sortit d'une de ses poches.

Alex Mandebran devint de plus en plus éberlué. Il frotta ses yeux d'incrédulité.

— Bon sang ! Souffla-t-il.

— Ainsi vous me reconnaissez ?

Alex Mandebran humecta ses lèvres.

— Je vous reconnais d'après vos photos ! admit-il, d'une voix entrecoupée.

Alex Mandebran fut alors poussé dans la limousine, et l'auparavant chauffeur noir se mit derrière le volant. La voiture fut rapidement avalée par les arbres.

CHAPITRE IV

L'ETRANGE FILS

Il était aux environs de midi lorsqu'un grand jeune homme, au corps bien charpenté, se présenta au bureau du chef de la police de Philadelphie et requit le privilège d'un entretien avec la personne en charge de l'enquête Jethro Mandebran.

— Qui puis-je annoncer ? s'enquit le réceptionniste.

— Alexander Cromwell Mandebran.

Quelques minutes plus tard, le jeune homme confrontait le chef de la police, le procureur, un inspecteur fédéral, des policiers et un nombre de journalistes.

— On vous espérait plus tôt.

— J'ai pris une mauvaise route, expliqua le jeune homme.

Le procureur demanda : « Objectez-vous à la présence des journalistes ? »

— Non, pas du tout.

— Vous êtes dons Alexander Cromwell Mandebran, le fils de Jethro Mandebran ?

— Je pense pouvoir le prouver, dit le jeune homme en souriant légèrement. « J'ai un nombre de lettres. » Il montra alors des enveloppes adressées à Alexander Cromwell Mandebran dans diverses villes anglaises et européennes. Celles-ci furent examinées.

Tandis que l'examen avait lieu, un journaliste poussa son compagnon du coude. Les deux journalistes s'étaient trouvés à l'aéroport lors de l'atterrissage de Alex Mandebran, et s'étaient également trouvés parmi le groupe qui avait, plus tard, perdu le descendant à la fortune envolée.

— Tu ne remarques rien de bizarre à propos de notre ami Alex ? Chuchota le gribouilleur.

Son compagnon examina minutieusement Alex Mandebran et dit : « Non. Pourquoi ? »

— C'est peut-être mon imagination.

Les examinateurs rendirent les lettres qu'ils avaient étudiées.

— Satisfaisant ? demanda le jeune homme.

— Oui.

L'inspecteur fédéral étudia Alex Mandebran et demanda ensuite : « Etes-vous marié ? »

— Non.

— Un moment, vous avez été engagé envers une jeune femme nommée Sylvan Niles.

Alex Mandebran sembla surpris.

— Comment savez-vous cela ?

— Nous ne laissons rien au hasard, lui assura l'autre. Sylvan Niles à casser votre engagement, n'est-ce pas ?

Alex Mandebran humecta ses lèvres et admettait ensuite : « En effet. »

— Les fiançailles ont été rompues dans une boîte de nuit de Londres, n'est-ce pas ? continua l'inspecteur. Il y a eu une scène. Sylvan Niles vous a traité de quelque chose et vous a jeté votre anneau, n'est-ce pas ?

Alex Mandebran acquiesça, mal à l'aise.

— Pourquoi Sylvan Niles a-t-elle brisé son engagement ? demanda l'homme du gouvernement.

Alex Mandebran hésita. Il semblait non seulement mal à l'aise, mais également indigné.

— Elle m'a surpris avec une autre fille, dit-il sèchement.

Certains des journalistes éclatèrent de rire, et leur hilarité provoqua un haussement d'épaule de Alex Mandebran.

Le procureur, continuant l'interrogatoire, demanda : « Vous n'êtes qu'un enfant, n'est-ce pas ? »

— Oui, admit Alex Mandebran.

— Et, comme seul rejeton de votre père, vous serez son héritier principal ?

— Je suppose.

Le procureur prit une grande aspiration.

— Alors, dites-moi, ordonna-t-il, pourquoi le testament de votre père vous laisse sans un centime ?

Alex Mandebran resta un moment sans bouger. Il ne semblait pas spécialement désappointé.

— Je ne savais pas qu'il y avait un testament, dit-il, posément. Dois-je comprendre que mon père est mort ?

— Non, pas du tout. Nous n'avons aucune idée de ce qui est advenu de lui.

— Alors, pourquoi avez-vous ouvert son testament ? cria le jeune homme.

— Parce que cela fait partie des devoirs d'enquête, répliqua l'autre.

On lui posa alors une autre question.

— Savez-vous où se trouve votre ex-fiancée, Sylvan Niles ?

— Je ne m'intéresse plus du tout à elle, mordit Alex Mandebran.
— Saviez-vous que Sylvan Niles se trouvait ici, à Philadelphie ? contra l'interrogateur.
— Bon sang ! explosa Alex Mandebran. Non !

De toute évidence, les journalistes ne le savaient pas non plus. Il y eut un brouhaha parmi eux lorsqu'ils s'enquirent de l'adresse de la jeune femme. On la leur donna. Elle vivait à Salimar Appartements.
On put remarquer que Alex Mandebran écouta attentivement cette adresse.
Certains des journalistes partirent en grande hâte, anxieux d'interviewer Sylvan Niles.
Quelques autres questions de routine furent posées à Alex Mandebran. Y répondant, le jeune homme assura qu'il n'avait pas la plus petite idée de ce qui avait pu arriver à son père, qu'il le considérait comme l'un des plus honnêtes hommes vivants, et qu'il ne pouvait même pas hasarder ce qui était advenu des vingt millions.
— Savez-vous beaucoup de chose sur Sylvan Niles ?
— Non, admit-il. Je l'ai réalisé plus tard. Je ne savais pratiquement rien de son passé.
— Connaissez-vous un homme nommé Hando Lancaster ?
— A peine, répondit-il vivement.
— C'était l'employeur de Sylvan Niles, n'es-ce pas ? Contra tout aussi vivement l'interrogateur.
— C'est ce que je pense avoir compris.
— Elle était engagée comme assistante de laboratoire ou secrétaire, n'est-ce pas ?
— Elle m'avait très peu parlé de son travail, répliqua Alex Mandebran.
— Quelle était l'activité de Hando Lancaster ?
— Je n'en ai pas la moindre idée.
— Etiez-vous jaloux de lui ?
— Bon sang, non ! souffla Alex Mandebran. C'était Sylvan qui était jalouse !
Il y eut d'autres questions, mais les sujets de Hando Lancaster et de Sylvan Niles ne revinrent plus. Les autres questions avaient, de manière générale, affaire avec la disparition de Jethro Mandebran. Etait-il joueur ? Etait-il un buveur ? Avait-il déjà montré un signe de malhonnêteté ? A tout cela, Alex Mandebran répondit par la négative.
— J'aimerais, moi aussi, poser une question, dit-il soudainement.
— Bien sûr.
— Sous quelle forme étaient ces vingt millions de dollars lorsqu'ils ont disparus ?
— Sous la forme de titres non enregistrés, expliqua le procureur. Des titres qui ne peuvent donc être tracés.
— Maintenant, j'aimerais que vous m'excusiez.
Cela sembla être possible et Alex Mandebran parti.

Peut-être trois quarts d'heure plus tard, un taxi déposa le jeune homme à deux blocs de l'immeuble à appartements où la police avait dit que Sylvan Niles habitait. Il se mit à flâner le long de la rue et, sous le prétexte d'attendre un bus, il observait l'immeuble à appartements.
Le bâtiment avait six étages, bien entretenu et à l'aspect plutôt neuf. Plusieurs automobiles étaient gérées dans la rue en face de l'immeuble et des journalistes discutaient violemment avec le potier en uniforme. L'un des scribouillards se baissa vivement et parvint à passer le portier, celui-ci se lança à sa poursuite. Un moment plus tard, le journaliste réapparut avec le portier, qui le maintenait d'une prise ferme à son fond de pantalon et son col de veste.
Le jeune homme, qui venait juste d'arriver en taxi, regarda de part et d'autre de la rue et, ensuite, sans hâte apparente, pénétra dans un fourré tout proche.
Un nettoyeur de rue s'approchait, en traînant bruyamment sa grande poubelle sur roues. Il s'arrêtait de temps en temps pour utiliser sa brosse à long manche. Il venait du côté opposé du fourré.
— Psss…t ! vint hors des buissons.
Le balayeur de rue s'arrêta et regarda. Il vit un jeune homme à quatre pattes dans les buissons, se cachant apparemment de quelque chose.
— Je cherche quelque chose, dit ce dernier à voix basse. Il y a ici cinq dollars pour vous, si vous m'aider.
Le nettoyeur de rue traîna sa poubelle en hâte vers le coin, la laissa et pénétra dans les buissons, s'arrêta et se pencha devant le jeune homme, qui se trouvait toujours à quatre pattes. Et, comme ce dernier n'avait pas encore relevé la tête, le balayeur n'avait pas encore vu son visage.
— Qu'est-ce que vous chercher ? demanda l'employé des voiries.
— C'est difficile à expliquer.
Il fouilla ensuite dans sa poche et en sortit une petite fiole de verre. Il en versa le contenu, du liquide, sur le sol à côté de lui. Simultanément, il tint un mouchoir sur sa bouche et ses narines.
— Hé ! Qu'est-ce qu'il vous prend ? Vous avez perdu la boule ou quoi ?
Le jeune homme ne répondit pas.
Le balayeur sembla avoir soudain sommeil. Il bâilla, ferma ses yeux, s'écroula sur le sol et se mit à ronfler.

Le jeune homme se pencha dessus et commença à lui enlever son uniforme blanc, plutôt ample. Le balayeur était large de stature, et l'uniforme avait été fait plus large qu'il lui était nécessaire, car il le portait par-dessus ses vêtements normaux.

L'homme jouant le rôle de Alex Mandebran enfila l'uniforme blanc, quelque peu sale. Le bandeau du chapeau portait l'inscription « Département Sanitaire. » Il le tira très bas sur ses yeux.

Il s'éloigna, s'arrêta et puis revint sur ses pas. D'une poche, il sortit un portefeuille. Celui-ci devait bien contenir des milliers de dollars. L'homme prit un billet de vingt, le plia, et le poussa dans la poche de la veste du balayeur endormi.

Personne du groupe agité devant l'immeuble à appartement ne prêta attention à l'homme large, en uniforme blanc des employés du Département Sanitaire, qui traînait bruyamment sa poubelle parmi eux. De nombreuses saletés microscopiques furent nettoyées dans le voisinage durant les quelques minutes qui suivirent. Il ne fallait pas d'oreilles particulièrement aiguisées pour entendre et comprendre pourquoi il y avait tant d'agitation.

Les journalistes se chamaillaient avec le portier. Le trouble venait du fait qu'il semblait que Sylvan Niles ne désirait pas être interviewée. Elle avait donné dix dollars au portier pour maintenir les messieurs de la presse dehors. Les reporters essayaient de surenchérir sur la jeune femme, mais le portier était maintenant devenu fou et leur disait où ils pouvaient aller.

L'homme en uniforme de balayeur emmena sa poubelle bruyante vers l'arrière du bâtiment. Il jeta un regard furtif dans l'entrée des livraisons. Il y avait un ascenseur de service avec un opérateur. Deux journalistes essayaient de persuader l'opérateur de les emmener en haut. Ils n'eurent pas de chance.

L'homme en uniforme de balayeur de rues se hâta alors vers un épicier du quartier. Il acheta une petite quantité d'épiceries, qui furent placées dans une boîte en carton. Il plaça celle-ci sur son épaule, de telle manière que le carton cacha à moitié son visage, et entra dans l'immeuble à appartements.

— Quatrième étage, dit-il. Je désire recevoir un pourboire, aussi je vais porter la caisse moi-même.

La ruse lui permit d'entrer dans le bâtiment. Il chercha rapidement et trouva une porte avec une carte de visite :

SYLVAN NILES

Il frappa à la porte. Il n'y eut pas de réponse. Il frappa à nouveau.

La porte s'ouvrit vivement et une voix féminine dit sèchement : « J'ai dit que je ne voulais pas de journ… »

La voix se tut. Les yeux de la jeune femme s'élargirent. Soudainement elle introduisit sa main dans le décolleté de sa robe et en ramena un revolver. Elle pointa celui-ci vers l'homme en uniforme de balayeur.

— Entre, Alex Mandebran, dit-elle. Je ne pense pas que, pour l'heure, j'aurais plus désiré voir quelqu'un d'autre !

CHAPITRE V

UN CERCUEIL DIFFERENT

Sylvan Niles était une jeune femme avec de l'horreur dans les yeux.

C'était aussi une jeune femme qui parvenait à être à la fois extrêmement jolie et efficace. Elle n'aurait jamais pu être actrice de cinéma, car elle était trop grande. Les réalisateurs n'aimaient pas avoir des héroïnes plus grandes que leurs héros.

— Entre, répéta-t-elle. Sa voix était singulièrement rauque.

L'homme en uniforme blanc entra et déposa sa caisse d'épiceries sur une table de la salle de séjour d'un appartement qui semblait avoir été loué meublé.

La fille tenait fermement l'arme à feu.

— Je lisais les journaux ! dit-elle, d'une voix rauque. Je pense savoir de quoi il retourne dans cette terrible affaire.

Le jeune homme dit en haussant les épaules : « Si tu le sais, alors tu en sais plus que moi.

— Retourne-toi ! ordonna Sylvan Niles, lugubrement.

— Quoi ?

— Retourne-toi. Lève tes mains au-dessus de ta tête et met tes paumes contre le mur. Tu restes tranquille, tu recules d'un mètre et tu te penches en avant, presses de ton poids contre le mur. Je ne veux pas que tu bouges vite.

Le visiteur hésita, puis s'accomplit. La jeune femme plaqua une main le long son corps, cherchant de toute évidence après une arme. Elle n'en trouva pas.

— Ça va, dit-elle. Maintenant nous allons aller quelque part !

— Et si je décide de ne pas y aller ?

— Je ne sais pas. Peut-être te tuerais-je.

— Ils électrocutent des gens pour ça ici.

— Ils ne m'électrocuteront pas, dit-elle sinistrement. Pas si ce que je soupçonne est vrai.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais. Tout le monde pense que Jethro Mandebran a pris la fuite ou qu'il a été enlevé. Ils n'ont pas le moindre soupçon de ce qui se passe réellement. Si la vérité sortait maintenant, et que les journaux la publient, on ne la croirait pas.

— Pourquoi pas ?

— C'est trop incroyable ! Trop fantastique !

— Et qu'en est-il de Hando Lancaster ?

Cette question eut un effet remarquable sur la jeune femme. Elle arma son revolver.

— Tu *sais* ce qui se passe ! grinça-t-elle.

Le captif haussa les épaules, résigné.

— Soulève la fenêtre ! ordonna Sylvan Niles.

Ce fut fait. Il y avait un toit au niveau de la fenêtre, mais à peut-être trois-quatre mètres de distance.

— Tu trouveras une longue planche dans la chambre à coucher, annonça la jeune femme. Pose-la à travers la fenêtre jusqu'au toit. Nous partons.

— Ainsi tu avais ta sortie de secours prête, remarqua son captif.

— Je ne prends aucun risque. Allez, remue-toi !

La planche était plutôt lourde, mais le jeune la souleva avec une aisance marquée, la poussa à travers la fenêtre et planta l'extrémité sur le toit.

— Traverse, ordonna-t-elle. Et n'essaye pas de t'encourir lorsque tu seras sur le toit.

Il obéit. La jeune femme suivait. Le toit avait été bitumé et du gravier avait été répandu par-dessus. Le gravier craquait sous leurs pieds. Il y avait plusieurs immeubles en rang, tous de la même longueur. Ils passèrent d'un toit à l'autre.

— Nous sommes suffisamment éloignés maintenant pour que les reporters ne puissent pas nous voir, dit Sylvan Niles. Tu trouveras l'escalier de secours à l'arrière. Descends par-là.

La descente fut négociée sans incident. La jeune femme avait désarmé le marteau de son revolver, mais elle gardait l'arme prête. Lorsqu'ils furent dans l'allée où ils pouvaient être vus, elle laissa tombé sur son bras la veste légère qu'elle avait emmenée afin de dissimuler le revolver.

— Par-là, dit-elle.

Il y avait un roadster neuf, de prix moyen, garé dans la rue. La fille prit le volant, fit démarrer le moteur et s'éloigna du coin.

Sylvan Niles passa la périphérie de la ville et entra dans une sorte de fabrique désaffectée. Le bâtiment principal était fait de briques. Il y avait quelques dépendances en bois, mais ceux-ci étaient pratiquement tous tombés en ruine.

Une grande barrière de métal entourant l'endroit était, cependant, en état impeccable ; elle avait bien trois mètres de haut et était surmontée par plusieurs rangs de méchants fils de fer barbelés.

La jeune femme sortit de l'automobile, sortit une clé de son sac à main et déverrouilla le lourd cadenas qui sécurisait le portail. Elle conduisit la voiture à l'intérieur et verrouilla le portail à nouveau. Ensuite elle conduisit directement vers une grande porte dans le flanc du bâtiment de briques.

Elle pressa brièvement la sonnette par trois fois, en successions rapides. La grosse porte s'ouvrit, découvrant un intérieur affreusement sombre. La fille conduisit à l'intérieur et arrêta le moteur. La porte se referma. Une ampoule électrique s'éclaira.

— Sors ! dit la fille à son prisonnier.

Le captif descendit du véhicule et regarda tout autour de lui avec intérêt. Le bâtiment n'avait pas de fenêtre et les murs étaient, de toute évidence, très épais. Sans la lumière de l'ampoule électrique au-dessus de la porte, il aurait, en vérité, fait très noir.

L'homme qui avait ouvert la porte et qui la refermait valait un examen. En réalité, le pauvre type devait être accoutumé à ce qu'on l'observe. C'était un phénomène. Son corps était plus rond qu'il semblait possible qu'un torse humain puisse être. Il était petit et sa tête était terriblement grosse. En fait, il y avait même des moments où sa tête et son corps semblaient pratiquement de la même taille.

Il avait de longues jambes, extrêmement fines. Ses bras et mains ressemblaient remarquablement bien à de longues pousses d'herbe qui avaient été déracinées avec leurs racines. Ses vêtements ne lui allaient pas bien.

La jeune femme regarda le prisonnier.

— Tu n'as pas oublié Hando Lancaster, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle avec raideur.

Le jeune homme se courba légèrement : « Heureux de vous voir, Lancaster ! »

— Tu parles ! Hurla Hando Lancaster.

Sa voix était aussi cassante qu'un bris de verre, et il crachait les mots d'une manière méprisante, remplie de férocité.

— Pourriez-vous être suffisamment aimable pour m'expliquer de quoi il retourne ? requit le prisonnier.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ? cria Hando Lancaster.

Il était devenu apparent que crier et hurler était la manière normale de parler pour Hando Lancaster.

— Il ment ! dit sèchement Sylvan Niles.

— Il pourrait ne pas l'être ! corrigea Hando Lancaster en criant. Nous le découvrirons vite !

Le prisonnier reçut l'ordre de croiser ses mains. Ses poignets furent attachés ensemble. On l'obligea à marcher dans une pièce adjacente et de monter une volée d'escalier. Au sommet des marches, Hando Lancaster déverrouilla une porte épaisse.

Cette porte était faite d'une plaque d'acier particulièrement épaisse. La pièce, en fait, était une chambre forte littérale.

En son centre, sur le sol, il y avait une boîte rectangulaire d'une sorte de bois sombre. Cette boîte ressemblait très fort à un cercueil.

Le prisonnier fut forcé de se coucher dans la boîte en forme de cercueil.

L'homme dans la boîte donnait tous les signes d'être profondément perplexe.

— Quelle est la signification de ceci ? demanda-t-il.

— C'est une vieille coutume himalayenne ! cria Hando Lancaster.

Hando Lancaster quitta alors la pièce. Il avait une facilité plutôt marquée pour se déplacer silencieusement, comme une araignée sur sa toile.

Pendant un court moment, il fit particulièrement tranquille dans la sorte de chambre forte. Hando Lancaster, en partant, avait fermé la porte, faisant de la pièce un caveau duquel, il était probable, il n'y avait pas d'échappatoire.

— Vingt millions, c'est un fameux butin ! dit la fille soudainement. Avec lui, des opérations peuvent démarrer sur une échelle considérable.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, dit l'homme dans la caisse.

La fille devint très sombre lorsqu'elle le regarda.

— Tu mens, bien sûr. Tu dois être le cerveau de l'organisation. Il est impossible de dire combien de personnes travaillent avec toi. Des centaines, peut-être.

— Je souhaite seulement que tu me dises de quoi tu es en train de parler.

— Le plan infernal doit être arrêté maintenant, dit la fille, lugubrement. Dans trente jours, il sera trop tard. Tu vas ruiner un nombre incalculable de vies !

— Tu me crédite de beaucoup de pouvoir.

— Avec ce truc, tu vas renverser tout le cours du monde ! cria la fille d'une voix stridente, qui semblait sur le point de perdre son self-contrôle. « C'est hideux ! »

— Du moins, c'est mystérieux.

La fille se pencha en avant.

— Et en ce qui concerne le Squelette Heureux ? demanda-t-elle.

— Squelette ? L'individu dans la caisse semblait particulièrement surpris. Tu me stupéfies !

Sylvan Niles grinça : « Ainsi, tu prétends ne rien savoir sur le Squelette Heureux ? Eh bien ! Je vais te dire…

La lourde porte de métal s'ouvrit soudainement. Hando Lancaster jaillit à l'intérieur. Il ressemblait plus que jamais à une araignée humaine.

— Ne dis rien ! hurla-t-il à la fille. Ne lui dis rien du tout !

— Pourquoi pas ?

— Attends ! Surveille-le de près! Je serai de retour dans une minute et je te montrerai.

Il se précipita dehors. Ses bras avaient un mouvement habituel particulier lorsqu'il marchait, comme s'il roulait sur lui-même, telle une roue de chair.

L'étrange homme au corps rond d'araignée revint précipitamment presque tout de suite. Il tenait une bouteille de verre dans une main, de l'ouate dans l'autre. Le contenu de la bouteille était de l'alcool, l'odeur le prouvait. Il en versa une partie sur l'ouate, se pencha ensuite au-dessus de la caisse ressemblant à un cercueil et frotta vivement l'ouate sur les traits du prisonnier. Il frotta aussi les cheveux du prisonnier.

Sylvan Niles se pencha et regarda les traits du prisonnier.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle.

Hando Lancaster regarda la fille et cria : « C'est ta faute ! »

— Ne brailler pas sur moi ! dit-elle sèchement. Tous le monde fait des erreurs !

Hando Lancaster tandis une main vers le prisonnier dans la caisse.

— Vous n'êtes pas Alex Mandebran ! Qui êtes-vous ?

CHAPITRE VI

LE SQUELETTE HEUREUX

Une Tension crispée sembla s'établir dans le confinement de la pièce.

— Ce n'est pas Alex Mandebran ! déglutit la fille.

Hando Lancaster avait l'air de vouloir sauter sur le prisonnier.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

L'action fut la réponse du prisonnier. Il sortit du cercueil. La manière dont il le fit fut la première indication que c'était un individu aux possibilités étonnantes.

Ses poignets étaient liés avec une ficelle épaisse et pelucheuse, presque une fine corde. Elle était indéniablement robuste. Et pourtant, en tirant sur ses poignets, il la cassa aisément.

Sortant de la caisse, il donna une violente poussée à Hando Lancaster. L'homme araignée parti à la renverse, entra en collision avec la fille. Tous deux tombèrent, mais la fille conserva son revolver. Elle fit un effort frénétique pour le maintenir pointé vers le prisonnier. Mais ce dernier était trop vif pour elle.

Un millième de seconde plus tard, Sylvan Niles regardait sa main vide avec une expression éberluée. Elle avait été soulagée de son arme d'une façon qui s'apparentait à la magie. Elle hoqueta envers le tyran qu'ils avaient attrapé.

— Que…qui… Elle déglutit deux fois. Qui êtes-vous ? finit-elle par articuler.

— Vous ne savez pas ? La voix inhabituelle de l'homme avait subi un changement absolu. Auparavant, il avait utilisé la voix de Alex Mandebran. Le ton qu'il utilisait maintenant était apparemment sa voix normale.

La voix était non seulement profonde et résonnante, mais elle vibrait avec une impression de puissance contrôlée.

Sylvan Niles et Hando Lancaster échangèrent un regard, qui était plus dérouté que déconfit. Il était visible qu'ils n'avaient pas la plus petite idée de l'identité de cet homme.

L'homme s'empara du revolver de la fille, en extirpa les cartouches et puis le laissa tomber sur le sol.

— L'examen de cette sorte de cercueil se révélerait intéressant, suggéra-t-il.

Hando Lancaster regarda Sylvan Niles. La jeune femme le regarda en retour.

— Il ne sait pas de quoi il retourne ! explosa Hando.

— Il va certainement le découvrit ! rétorqua la fille. Nous devons faire quelque chose.

Ils étaient en train de réfléchir à des mesures désespérées.

— Soyez prudent, les avertit leur ancien prisonnier.

Il sembla sur le point de dire plus, mais ne le fit pas. A la place, il fila jusqu'à la porte de la pièce. Il y avait quelque chose de presque inhumain dans la vitesse avec laquelle il se déplaçait. Il regarda par la porte, puis se rejeta vivement en arrière.

Une balle entra, ricochant du plafond, au mur, au sol. Le bruit d'une arme à feu remplit tout le bâtiment.

L'homme revint sur ses pas et prit le revolver vide de la fille. Il fit un mouvement brusque vers la porte et lança l'arme à feu. Un homme poussa un hurlement. A en juger aux bruits sourds, injures et autres cris, l'individu atteint par le revolver avait du dégringolé les escaliers.

— Personne ne savait que j'étais caché ici ! hurla d'une voix stridente Hando Lancaster.

— Ce ne sont pas de vos amis, dit l'ancien prisonnier. Ils ont tiré dès qu'ils ont pu voir une forme, et avant qu'ils aient pu m'identifier.

En même temps qu'il disait cela, il passa la porte.

Sylvan Niles regarda son compagnon : « Vous savez ce que je pense ? »

— La même chose que moi ! rétorqua Hando Lancaster.

— J'ai deviné qui est cet homme ! dit Sylvan Niles. Elle aspira une grande goulée d'air.

— Nous avons été aux prises avec de la dynamite !

— Pire que ça!

— Ecoutez !

Un homme émettait des sons. C'était des sons sauvages, involontaire, comme si l'homme ne savait plus se contrôler. Il semblait être atteint d'une grande douleur. Les rugissements s'arrêtèrent avec une soudaineté suggestive.

La victime était tombée en avant, sur sa face. Etrangement, il ne semblait pas exactement inconscient. Il respirait régulièrement, mais ses bras et jambes étaient devenus rigides.

L'incroyable individu qui avait joué le rôle de Alex Mandebran s'arrêta à quelques mètres de la victime qu'il venait de terrasser. Pendant un moment, il ne bougea pas. Ensuite, il enleva de son cou du rembourrage de cire qui lui avait donné, à la partie supérieure de ses traits, un aspect viandeux et ses lèvres plus épaisses.

Il s'étira, et il devint évident que, en s'étant tenu ramassé, il avait ainsi dissimulé sa taille réelle.

La chose qu'il fit à ses yeux était plus remarquable encore. De chaque orbite, où elles avaient été maintenues par succion, il enleva précautionneusement une lentille de verre. Celles-ci étaient similaires aux lentilles de contact modernes que certains opticiens employaient. Mais les morceaux de verres polis n'avaient pas été placés là pour sa vision. Ils étaient colorés, bien que pas suffisamment pour altérer la vue. Ce qu'ils faisaient, c'était changer la couleur des yeux.

Soudainement, toutes les lumières s'éteignirent. Une obscurité intense tomba immédiatement.

L'intérieur du gros bâtiment était si tranquille que peu d'oreilles humaines pourraient percevoir un son. Mais l'homme qui s'était déguisé semblait avoir des habiletés au-delà de celles d'un mortel moyen. Il détecta pleinement le son d'un homme se déplaçant sur la droite. Il se glissa silencieusement dans cette direction, et, un instant plus tard, il frappa à nouveau. Ses doigts se refermèrent sur le cou d'un homme penché avant que celui-ci fut conscient d'une menace.

Ce qui suivit aurait causé un nouvel ébahissement à un observateur. Les doigts de l'homme mystérieux firent quelque chose vivement, et, semble-t-il, pas très violent, sur la nuque de la victime. A aucun moment, l'infortuné m'émit de son. Ses bras et jambes devinrent rigides.

Il était victime d'une paralysie induite par une pression sur certains centres nerveux.

A cet instant, une lampe de poche s'alluma et le faisceau tomba sur l'individu qui possédait de telles habiletés si inhabituelles.

La vue de cette personne eut un effet prononcé sur l'individu à la lampe de poche.

— Regardez ! hurla-t-il. Le Vieux Roi Ennuis lui-même !

Il y avait d'autres hommes dans le bâtiment, plusieurs au moins. Des hoquets et des jurons de surprise trahirent leur présence. Ils ne semblaient pas être heureux.

L'homme qui tenait la lampe de poche la laissa choire. La chute ne l'éteignit pas. L'homme s'encourut vers la porte.

— Damné idiot ! cria une voix quelque part. Restes ici !

— Restes ici toi-même ! aboya l'homme qui s'enfuyait. Je n'ai pas été payé pour me frotter à ce type !

D'autres semblaient avoir la même idée.

— Où est la porte ?

— Par ici !

Un instant plus tard, l'individu ouvrit la porte, laissant entrer la lumière. Il se rua à l'extérieur.

Un revolver commença à tirer. Un homme au moins avait du courage. Il tira plusieurs fois. Les balles se figèrent tout autour de l'endroit où s'était tenu celui qui apparemment les effrayait ainsi.

Ensuite, l'homme qui avait fait feu alluma une lampe de poche. La lumière entrant par la porte ouverte ne pénétrait pas partout à l'intérieur de l'immense bâtiment.

— Eteints cette lampe ! cria quelqu'un. Ce type serait capable de voir où tirer !

— Il n'a jamais d'arme à feu sur lui !

— Peut-être, mais éteints cette foutue lumière quand même, comme-ça il ne pourra pas nous voir !

Un cri strident brisa la conversation. Le géant avait attrapé une autre victime, du côté opposé de la pièce.

— Moi, je fous le camp d'ici ! cria l'un des assaillants.

D'autres coups de feu partirent lorsque quelqu'un aperçut leur ennemi. Apparemment, aucune balle n'eut d'effet. Personne, cependant, ne s'empressa pour s'en assurer. Tous se dirigeaient vers la porte.

— Emmenez les hommes inconscients ! ordonna l'homme qui semblait le chef. Nous ne pouvons pas les laisser ici !

Sans grand empressement, les autres obéirent.

Les hommes étaient effrayés, mais ils gardaient toute leur tête. Se seraient-ils séparés pour s'enfuir, qu'il y aurait eu une bonne chance pour qu'ils se fassent avoir l'un après l'autre. Ils s'agglutinèrent. Lorsqu'ils sortirent, ils se trouvaient en un groupe compact. Et ils transportaient les deux hommes inconscients.

Ils gardèrent un œil attentif sur la porte du grand bâtiment temps qu'elle était en vue. Lorsqu'elle fut cachée par des arbustes et buissons, ils accélérèrent leurs pas. Ceux qui se trouvaient au centre du groupe transportaient leurs camarades inconscients. Ceux à l'extérieur surveillaient.

— Nous avons été idiots de garer les voitures si loin, se plaignit l'un.

— Comment aurions-nous pu savoir que nous allions nous enfoncer dans quelque chose comme cela ? contra un autre. Nous avons suivi le vieux Hando Lancaster jusqu'ici, mais il n'y avait aucun signe l'autre type.

— Je me demande s'ils travaillent ensemble ?

— Si c'est le cas, c'est mauvais !

Soudainement, le chef de la bande émit un beuglement de colère, et agitait

— Qu'est-c' qui t'prend ?
— Nous avons laissé un homme derrière ! cria le chef.
Le groupe s'arrêta. Dans la confusion et la hâte, ils n'avaient pas réalisé qu'ils leur manquaient quelqu'un.
— C'est trop tard, maintenant, fit remarquer l'un, mal à l'aise.
— C'est vrai ! convint le chef. Ce que nous devons faire maintenant, s'est partir d'ici.
Ils continuèrent à fuir. Ils ne suivaient pas la route, mais escaladèrent la grande barrière par des échelles qu'ils avaient placées là lors de leur arrivée. Ils fuirent ensuite à travers des champs, des buissons et des mauvaises herbes.
— Le grand type est du poison, d'après ce que j'ai entendu. Et j'n'aime pas qu'il nous laiss' partir com' ça.
— Il est peut-être surfait ! grogna un autre.
— Certains se le sont figurés !
— Ah ouais ?
— Il y a une rumeur qui dit qu'il ne tue jamais personne. Mais il leur fait quelque chose de particulier. Je connais un type dont le frère a été pris par ce type de bronze. Plus tard, mon pote a rencontré son frère dans la rue. Le pauvre gars ne l'a même pas reconnu. Le type de bronze a dû lui faire quelque chose de particulier.
Un petit chemin de traverse apparut devant. Deux voitures étaient garées dessus. C'était de grosses voitures puissantes. Mais elles n'étaient pas suffisamment récentes ou coûteuses pour attirer une attention excessive.
Les hommes s'entassèrent dans les voitures comme s'ils nageaient dans un océan et qu'ils avaient atteint des canots de sauvetage.
— Vers où ? demanda un des conducteurs.
— Nous ferions mieux d'aller jeter un œil sur le Squelette Heureux, dit un homme près de la fenêtre.
— Tu veux aller au Squelette Heureux maintenant ?
— Ouais! Grouille-toi !
Les voitures partirent sur les chapeaux de roues.

CHAPITRE VII

LE CERCUEIL DETRUIT

Les hommes dans les automobiles, malgré la surveillance étroite qu'ils avaient effectuée, n'avaient vu personne qui les observait. Et pourtant, il y avait bien un observateur. Le grand individu, à l'aspect incroyablement puissant, qui, un temps, avait été le prisonnier de la fille.

Il était accroupit dans les buissons proches de la route. Il s'était rapproché très près des voitures lorsque celles-ci démarrèrent. Il avait été si proche qu'il avait été capable d'observer les lèvres de celui qui avait dit où aller.

Et il se faisait que, parmi beaucoup d'autres choses, il savait lire sur les lèvres.

L'homme aux habilités inhabituelles multiples retourna ensuite au grand bâtiment de briques. Il se déplaçait à une vitesse incroyable, sans sembler marquer une hâte excessive. Tandis qu'il se déplaçait, il enleva encore plus de maquillage ; par un frottement vigoureux, il effaça la plus grande partie de la couche blanche de ses mains et visage. Ainsi, on pouvait se rendre compte que sa peau avait une couleur de bronze, inhabituelle, et était d'une texture plus douce que normale.

Ses yeux, sans les lentilles colorantes, étaient comme des mares de paillettes d'or, remuantes et tourbillonnantes comme parcourues par des courants intérieurs.

Soudain, il se mit à courir. Sa vitesse était époustouflante.

Un panache de fumée s'était élevé des buissons devant. Il montait droit dans le ciel, s'étendant, s'assombrissant.

Le vieux bâtiment de briques, dont l'intérieur était en bois, brûlait. Cela ne faisait aucun doute. Le grand homme de bronze courait à grande vitesse.

Le bruit d'une voiture, qui démarrait, s'élevait près du bâtiment de briques.

L'homme de bronze changea sa course, virant vers la droite, arriva près d'un arbre de faible taille, attrapa une branche et monta. Il gagna un point duquel il pouvait voir la route.

La voiture se trouvait sur la route. Elle avait deux occupants, l'un était un individu au physique si noueux qu'il était instantanément identifiable.

Hando Lancaster s'enfuyait dans la voiture de la fille !

Le compagnon de Hando Lancaster était un homme inanimé, celui que Doc Savage avait terrassé, et qui avait été laissé derrière par ses confrères.

La voiture filait rapidement sur la route et disparut.

Doc Savage alla voir l'immeuble en feu et décida que de l'essence était responsable de la violence de la conflagration. La fille ne s'était pas enfuie. Elle avait un nombre de jerricans d'essence, et elle les ouvrait pour les jeter ensuite dans le bâtiment. Elle prenait des risques, car elle faillit se faire brûler.

Cela dut l'effrayer. Car elle abandonna, s'éloigna vivement et évalua son travail. Ce qu'elle vit paru la satisfaire. Le bâtiment était perdu.

La jeune femme poussa un soupir, comme si elle était vraiment satisfaite. Elle jeta les autres jerricans sur le toit. Cette fois, elle fit attention, car elle ne les ouvrit pas, elle les jeta intactes, comptant sur la chaleur croissante pour les enflammer.

Elle ne pouvait pas faire beaucoup plus pour que la destruction soit complète. Elle courut à travers l'ouverture de la barrière, qui avait été laissée ouverte après le départ de Hando Lancaster. Son arrêt fut abrupt. Elle plongea vers son revolver, qu'elle devait avoir retrouvé et rechargé.

Mais le géant de bronze, qui avait brusquement jailli des buissons, s'était jeté sur elle. Elle tenta de l'esquiver, mais sans succès. Une main métallique arracha l'arme de ses mains.

Une brève lutte s'ensuivit. Elle visa les tibias de son assaillant, essaya plutôt, car il esquiva les coups avec une aisance incroyable. Semblant plus dégoûtée qu'effrayée, elle se rendit.

Son assaillant remarqua son absence de crainte. « Vous n'êtes pas effrayée ? »

— Vous avez la réputation de ne jamais tuer personne. Pourquoi serais-je effrayée ?

L'homme de bronze l'étudia. Il n'y avait absolument aucune expression sur son visage métallique. « Qui pensez-vous que je sois au juste ? »

La jeune femme haussa les épaules. « Je vous connais, d'accord ! »

Lorsque les paillettes d'or de ses yeux sembla la fouiller d'une étrange façon, elle regarda vivement ailleurs.

— Et n'essayez pas de m'hypnotiser ! dit-elle sèchement.

— Pourquoi Hando Lancaster est-il parti en voiture, en voulant derrière ? Pourquoi a-t-il emmené cet homme inconscient ?

Le silence fut sa réponse.

— Vous aviez quelque chose dans cet immeuble. Hando Lancaster l'a emmené avec lui dans l'automobile. Vous êtes restée en arrière pour vous assurer que l'immeuble brûle et efface toute trace qui aurait pu rester.

— Vous avez ajouté la réflexion à vos autres talents, dit-elle froidement.

L'homme de bronze avait dû conclure qu'un questionnement supplémentaire était superflu. Il jeta le revolver dans un fossé, puis souleva la fille. Elle sembla effrayée et se débâtit. Il la serra contre lui et s'éloigna, sa force terrifiante la rendait presque impuissante.

La raison de son départ devint apparent. Un véhicule d'incendie passa avec fracas. D'autres suivirent, s'amassant autour du vieux bâtiment en briques. Il ne semblait pas y avoir d'eau en quantité suffisante, aussi employèrent-ils un équipement chimique. Mais sans succès. Au contraire, l'incendie sembla encore plus vif. Les pompiers abandonnèrent, reculèrent, et concentrèrent leurs efforts afin d'empêcher le sinistre de s'étendre aux buissons des alentours. Il leur fallut près de deux heures avant d'en venir à bout.

Durant cet intervalle, l'homme de bronze et sa prisonnière restèrent dissimulés dans les buissons. Il ne parla qu'une fois.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière le mystère ? Que sont devenus Jethro Mandebran et les vingt millions ?

— Regardez dans votre boule de cristal ! suggéra la fille.

Il ne lui posa pas d'autres questions.

Dès que l'incendie fut éteint, les pompiers remballèrent leurs équipements et quittèrent les lieux. Quelques rares curieux s'étaient attroupés, mais ils s'éloignèrent avec le départ des hommes du feu.

— Venez, dit l'homme de bronze.

La fille, Sylvan Niles, obéit, car elle n'avait pas d'autre choix. Elle fut emmenée sur la scène de l'incendie. Son ravisseur commença à fouiller les alentours. Il le fit très méthodiquement.

L'homme de bronze porta plus particulièrement son attention sur les ruines brûlantes. Il risqua de se brûler, en allant examiner les cendres restantes, à l'endroit où avait dû tomber l'étrange caisse, en forme de cercueil. Il ne trouva rien à cet endroit. Elle avait été entièrement détruite.

Ensuite, il décrivit de larges cercles, fouilla un tas d'ordures dans le voisinage. Furetant avec un long bâton, il inspecta son contenu. Ensuite, il revint à la fille.

— Hando Lancaster a mené des expériences ici, n'est-ce pas ?

— C'est une belle journée, n'est-ce pas ? suggéra-t-elle.

L'homme de bronze l'étudia un moment.

— Vous parlerez ! promit-il.

— C'est ce que vous pensez !

Il attrapa son poignet droit et ils quittèrent la route. Ses foulées étaient longues, aisées, sans hâte apparente, mais, elle, elle avait à trotter de temps en temps pour pouvoir suivre.

Lorsqu'ils arrivèrent à la périphérie de la ville, elle s'égaya, apparemment se voyant déjà appeler à l'aide. Mais l'homme de bronze contrecarra cela en attachant ses poignets et chevilles ensembles, bien qu'elle se débâtisse farouchement. Ensuite, il la bâillonna. Il travaillait efficacement, mais pas brutalement.

Il la laissa, dissimulée dans un fourré.

Peu après, l'homme de bronze apparut dans une épicerie toute proche et demanda la permission d'utiliser le téléphone. Il fit un bref appel, et parla à voix si basse que personne dans l'épicerie ne put entendre.

Ensuite, il revint auprès de la fille. Elle le regarda avec curiosité, se demandant de toute évidence ce qu'il avait bien pu faire. Il ne donna aucune explication.

Une demi-heure plus tard, une longue limousine arriva. C'était la même voiture qui avait emmené Alex Mandebran de l'aéroport. Alex Mandebran, lui-même, occupait le siège arrière.

Le conducteur e la voiture était un individu qui devait bien peser deux cents cinquante livres, et dont la taille ne devait pas être beaucoup plus de un mètre cinquante. Il était pratiquement aussi large. Les poils sur ses poignets ressemblaient à de vieux clous rouillés. Il avait une bouche incroyablement grande, de petits yeux, et pratiquement pas de front.

En résumé, le gentleman ressemblait à un singe.

Cette apparition simiesque descendit la vitre de la voiture et parla d'une voix qui était hautement ridicule pour son physique. C'était une voix d'enfant.

— Salut, Doc !

La fille regarda intensément le géant de bronze, son ravisseur.

— Ainsi, j'avais raison sur votre identité ! dit-elle.

Les étranges yeux pailletés d'or de l'homme de bronze l'étudièrent, mais il ne dit rien.

— Vous êtes le fameux Doc Savage, répéta la fille.

— Qui est la demoiselle, Doc ? demanda l'homme singe.

— Mademoiselle Sylvan Niles, voici le Lieutenant-Colonel Andrew Blodgett Mayfair, mieux connu sous le nom de « Monk », dit l'homme de bronze. Monk est l'un des chefs de file mondiaux en chimie industrielle.

La jeune femme regarda la tête en forme de balle de « Monk » et demanda : « Où le mettez-vous ? »
— Quoi ? demanda Monk.
— Votre cerveau.
Monk lui sourit aimablement, ouvrit la porte avant et dit : « Montez. »
Sylvan Niles regarda la créature que l'ouverture de la porte avait révélée. C'était un cochon, à l'aspect complètement grotesque, avec de longues pattes, de terribles oreilles et un corps sans importance.
— Bon sang ! souffla la fille. Qu'est que cette chose ?
— Ce n'est pas une chose, expliqua Monk sur un ton offensé. C'est Habeas Corpus, mon cochon de compagnie. Habeas, veux-tu accueillir la demoiselle qui ne pense pas grand chose de toi.
— Elle est trop luxueuse pour moi ! sembla apparemment dire le cochon.
Sylvan Niles avala sa surprise, un moment déconcertée, mais réalisa ensuite que Monk avait utilisé de la ventriloquie pour faire croire que c'est le cochon qui avait parlé. Elle s'avança pour savoir à l'avant.
— Elle ferait mieux de voyager à l'arrière, dit Doc Savage.

Les sourcils levés de Monk étaient presque à la même hauteur que ses cheveux coupés courts.
L'homme de bronze ouvrit la porte arrière. Alex Mandebran, assis à l'intérieur, regarda la fille sans détourner les yeux.
— Vous avez retrouvé Alex Mandebran ? demanda Doc Savage à la fille.
Le regard que Sylvan Niles renvoyait à Alex Mandebran était glacial.
— Devrais-je voyager avec lui ?
— Oui, vous devez, lui dit Doc Savage.
Avec Alex Mandebran et Sylvan Niles à l'arrière de la limousine, Doc Savage et Monk à l'avant, la voiture démarra. Elle roula dans Philadelphie.
— Prends la bretelle de contournement, ordonna Doc. Nous allons à New York.
Monk hocha la tête. C'était un excellent conducteur. La grosse voiture avançait pratiquement sans bruit.
Doc Savage toucha un bouton situé hors de vue, sous le tableau de bord, puis posa sur sa tête ce qui ostensiblement était un casque radio, mais qui, actuellement, reproduisait ce qui se disait à l'arrière. Il captait et amplifiait même un chuchotement, ce qui était bien, car Sylvan Niles et Alex Mandebran chuchotaient.
— Je te le dis, je suis revenu pour essayer d'aider mon père ! était en train de dire Alex Mandebran.
— Menteur !
Le jeune Mandebran gémit : « Ce que tu crois de moi est erroné. Tu sembles me soupçonner de quelque chose. Je t'assure que je ne suis pas coupable de quoi que ce soit de fourbe ! »
— Menteur !
— J'aimerais que tu me fasses la justice de me dire de quoi je suis suspecté. Après tout, ce n'est que juste. Tu as cassé nos fiançailles en Angleterre sans raison.
— J'ai donné une raison !
— Cela n'a pas de sens ! Tu disais que je complotais contre toi et Hando Lancaster. Et je ne comprends toujours pas de quoi tu parles !
A ce moment, la voiture s'arrêta à un feu rouge et la jeune femme fit un violent effort pour essayer d'ouvrir la porte et bondir dehors.
— Ce n'est pas la peine, lui assura le jeune Mandebran. Ces portes sont verrouillées d'une manière que je n'ai pas réussi à découvrir.
— Tu veux dire que je suis prisonnière ici-dedans ? cracha Sylvan Niles.
— Appelle-ça comme-ça.
La jeune femme siffla d'indignation.
Le trafic diminua et la voiture accéléra. Ils arrivèrent sur une large autoroute.
Le casque audio continuait à reproduire la conversation.

— Que fais-tu ici ? demanda Sylvan Niles.
— Je t'ai dit que je suis revenu pour essayer d'aider à retrouver mon père.
— Je voulais dire, que fais-tu ici, dans cette voiture ?
— J'aide Doc Savage.
— Ah…h…h ! grinça la fille. Ne me mens pas !
— Je ne mens pas. Doc Savage est venu me chercher à l'aéroport. Il m'a emmené par ruse pour que les journalistes ne sachent pas qu'il m'avait rencontré. Plus tard, il m'a expliqué qu'il s'intéressait à la disparition de mon père.
— Pourquoi ?
— En partie à cause de ces vingt millions manquant. Une partie de ceux-ci appartient à des institutions charitables dans lesquelles Doc Savage est intéressé.
— Je vois.

— Doc Savage désirait enquêter secrètement, afin que les criminels ne sachent pas qu'il était sur l'affaire. Il a eu l'idée de se déguisé en moi-même pour aller à Philadelphie. Je suis quelqu'un de large, presque aussi large que lui. Son déguisement était parfait. Cet homme est un magicien !

Sylvan Niles sembla réfléchir à l'affaire.

— Parfois, je croirais presque que tu es honnête, admit-elle finalement. Et pourtant je sais que cela ne peut pas.

Alex Mandebran protesta : « Collaborerais-je avec Doc Savage si j'étais un aigrefin ? »

— Je ne sais pas. Je ne sais que penser.

— Et si tu disais tout ce que tu sais à Doc Savage ?

— Je vais y réfléchir.

A ce moment, ils entrèrent sur le Skyway, au-delà des marécages de Jersey, et s'approchèrent de Holland Tunnel sous l'Hudson River — l'entrée de New York City.

Tandis que le péage s'effectuait, il y eut un bruit de lutte à l'arrière. La jeune femme essayait évidemment d'attirer l'attention en agitant ses bras. Doc Savage regarda derrière. Alex Mandebran avait collaboré en tirant les rideaux, et ainsi, les cabrioles de la fille ne pouvaient pas être vues. Il devait tenir sa bouche.

Ils entrèrent dans le bruyant tunnel.

— Quelle partie de la ville, Doc ? demanda Monk.

— Le quartier de Wall Street. Les bâtiments Miniers. Nous allons aller voir dans le mystère de cette chose qu'ils appellent le Squelette Heureux.

Monk tracassant les côtes de son cochon, Habeas Corpus, d'un orteil, semblait savourer à l'avance l'action à venir.

— Ce que nous trouverons aux bâtiments des Mines, dit Doc Savage, va nous aider à éclaircir le mystère du Squelette Heureux.

CHAPITRE VIII

MYSTERE DANS LES MINES

Le bâtiment des Mines était exactement ce que son nom impliquait — un immeuble de bureaux qui abritait sur ses deux étages certaines des plus grandes corporations minières mondiales. C'était une structure colossale, et l'architecte s'était efforcé de donner un effet de solidité massive. Il n'y avait pratiquement aucun embellissement décoratif.

— Tourne au bloc, ordonna Doc Savage.

— Hein !? Monk sembla confondu.

— Deux voitures remplies d'hommes ont quitté Philadelphie et ont pris la direction du Squelette Heureux, expliqua Doc Savage. Ce sont les types qui ont attaqué la fabrique qui a brûlé.

Pourquoi Doc Savage reliait le Squelette Heureux au Bâtiment des Mines, cela dépassait Monk. Il secoua sa tête et fit comme Doc lui avait ordonné. L'homme de bronze était particulièrement attentif, sans que cela ne se remarque trop.

Doc ne repéra aucune des voitures utilisées par la bande pour s'enfuir.

— Gare-toi quelque part, ordonna-t-il.

Monk fit ainsi.

L'homme de bronze descendit. La façon dont il ouvrit la porte arrière de la voiture était absolument mystérieuse. Il saisit simplement la poignée, la tourna, et la porte s'ouvrit. Ce n'était pas plus compliqué que cela.

Il y avait, bien sûr, une explication simple au verrouillage de la porte. Invisible dans la paume de sa main, l'homme de bronze avait un électroaimant. La poignée de la porte était en cuivre non aimanté, dans lequel était dissimulé un piston d'acier, bien huilé. Un petit ressort le gardait enfoncé là où il enclenchait le mécanisme de verrouillage, bloquant son fonctionnement. Sous l'influence de l'électroaimant, la barre était repoussée contre la pression du ressort affaibli, relâchant le verrouillage lorsque la poignée était tournée.

C'était un mécanisme simple, mais que peu de personne résoudrait.

Sylvan Niles et Alex Mandebran se préparèrent à descendre. Doc Savage leur signifia de rester en place et indiqua que Monk allait les rejoindre.

— Surveille-les, dit Doc.

— Avec plaisir ! sourit Monk en déposant son cochon, Habeas, à l'arrière.

Les laissant tous trois enfermés à l'arrière de la voiture, Doc Savage pénétra dans le Bâtiment des Mines. Il consulta la liste des locataires sur un des murs du hall.

CASTELLO MINING CORPORATION

L'inspection de l'homme de bronze s'arrêta là. La Castello Mining Corporation était une grande compagnie. Doc avait une mémoire incroyable, grâce à de l'entraînement par des méthodes scientifiques.

On avait parlé dernièrement de la Castello Mining Corporation dans les journaux, car elle avait ouvert une nouvelle veine d'or dans leurs concessions de l'Ouest des Etats-Unis. Cette découverte semblait si prometteuse que les actions cotées en bourse de la compagnie avaient monté en flèche. Doc Savage s'était simplement souvenu avoir lu l'information dans les journaux, de même que l'adresse des bureaux de la compagnie.

La découverte du filon avait été faite dans la chaîne de montagnes du Squelette Heureux, près de la Vallée de la Mort, et la Castello Mining Corporation avait été récemment surnommée le Squelette Heureux.

Un ascenseur emmena Doc Savage au dix-septième étage, où étaient situés les bureaux de la Castello Mining Corporation. En fait, la compagnie occupait l'étage entier.

C'est une pratique commune pour les visiteurs de bureaux commerciaux d'y rentrer simplement. C'est ce que fit Doc Savage.

La première chose que rencontra ses yeux était un homme mort allongé sur le sol.

L'homme mort n'était pas tout seul. Il était entouré par un groupe de personnes silencieuses, qui étaient de toute évidence des employés de la compagnie. Il y avait aussi deux policiers présents, et un gentleman qui était de toute évidence un médecin légiste. Ce dernier examinait le corps.

Le cadavre avait un trou de balle à travers la tête. Le trou par lequel la balle avait pénétré était brûlé de poudre. Les doigts de l'homme serraient un revolver.

— Qui est-ce ? demanda Doc Savage.

— John Maurice Castello, grogna un policier. Puis il reconnut Doc Savage et son attitude impersonnelle, quelque peu bourrue, changea instantanément. « On peut faire quelque chose pour vous, M. Savage ? »

Presque tous les policiers de la ville savaient que Doc Savage possédait un haut grade honoraire dans la police.

— Vous pouvez répondre à quelques questions. Est-ce un meurtre ?

— Oh, non ! Non, pas du tout !

— Certain ?

— Absolument ! Castello est sorti de son bureau, avec un revolver dans la main. Il s'est placé en face de tout le monde et il s'est tiré une balle.

— Aucune possibilité d'un acte criminel ?

— Aucune… Le policier sembla soudain moins sûr. Du moins d'après ce que les témoins ont pu voir. Vous avez des soupçons ?

Doc Savage ne répondit pas. A la place, il posa une autre question. « Avait-il un motif ? »

— Tu parles, un damné bon motif ! L'officier semblait beaucoup plus sûr sur ce point. Il y a deux mois, la compagnie minière de ce gars à découvert une riche veine d'or à l'Ouest…

— C'était dans les journaux, coupa Doc. Le Squelette Heureux.

— La veine était fausse, expliqua le policier. C'était une combine pour que la nouvelle fasse monter la valeur des titres de la compagnie en bourse. Ils ont très bien travaillé, pour ce que j'en pense.

— Comment a-t-on découvert cela ?

— Le procureur a reçu l'information par téléphone, aujourd'hui. Un enquêteur du bureau du procureur est descendu ici et a parlé à Castello. Il a mis Castello à terre. Celui-ci a confessé que la veine du Squelette Heureux était une supercherie.

— L'enquêteur était ici lorsque le suicide a eu lieu ?

— Oui, il l'a eu en plein visage ! Castello a dit qu'il désirait renvoyer ses employés pour la journée et il est sorti pour venir leur dire de retourner à la maison. Il y avait un policier devant la porte, Castello n'aurait donc pas pu s'enfuir. Il devait avoir un revolver dans son veston. Ils ne l'avaient pas encore fouillé. Il l'a sorti et il s'est tiré une balle dans la tête. C'est tout ce qu'il y a à dire.

Doc Savage se déplaça lentement dans le bureau. Il ne semblait pas agir en hâte, mais les paillettes d'or de ses yeux voyaient tout. Le bureau du défunt Castello affichait son nom sur le verre. La porte était partiellement ouverte. Doc Savage l'entrebâilla plus avant et entra. Il se tint juste à l'intérieur, ses yeux parcourant les lieux.

— Le bureau a-t-il été fouillé ? demanda-t-il au policier.

— Non. Nous n'avons encore rien fait.

— Qui a téléphoné l'information de l'escroquerie de Castello ?

— Quelqu'un qui n'a pas voulu donner son nom.

L'homme de bronze fit signe. « Ce pourrait être une bonne idée de fouiller le bureau, maintenant. Cela vous plairait-il d'être présent ? »

— Tu parles ! dit l'officier, qui avait entendu beaucoup de chose sur la manière de travailler de l'homme de bronze. Nous pourrions établir un lien avec l'autre.

— Quel autre ?

— Castello avait un partenaire silencieux, qui restait dans l'ombre. Les employés de ce bureau ne connaissent même pas son nom ; mais nous enquêtons et nous allons apprendre qui il est.

— Lorsque vous l'apprendrez, voudriez-vous penser à me le communiquer ?

— Bien sûr, nous le ferons.

Tandis qu'ils discutaient, l'homme de bronze avait fait le tour de la pièce. La pièce était spacieuse pour un bureau. L'équipement, comme on pouvait s'y attendre, avait été choisi pour donner une impression de richesse substantielle, une ambiance dans laquelle les avocats véreux et les escrocs aimaient travailler.

Il y avait un immense bureau en acajou. Une chaise à dossier droit pour visiteurs était située à chaque extrémité de celui-ci. Et derrière, il y avait la chaise apparemment utilisé par Castello. C'était un grand fauteuil rembourré de bois et de cuir. Il avait probablement coûté autant que ce gagnait l'employé le moins important de la compagnie en un an.

— Nous allons examiner ce siège de près, dit Doc Savage.

La conséquence de cette décision fut un cataclysme soudain. Il y eut un éclair, une détonation terrifiante. Une lumière blanche infernale remplit la pièce !

L'explosion avait été plutôt terrifiante. Le policier avait été complètement renversé. Doc Savage lui-même avait été repoussé de quelques pas, mais il ne tomba pas.

Doc Savage s'avança. La déflagration avait complètement détruit le fauteuil. Doc avait apparemment l'intention de prélever certains des fragments. Mais, il n'y parvint pas, et ce pour une simple raison.

La pièce était en feu ! Ce n'était pas une explosion habituelle. Elle s'étendit avec une incroyable rapidité. La table qui avait été partiellement détruite, était un amas de flammes rouges. Le tapis brûlait. De même que les murs.

Doc Savage changea soudain sa course, plongea, saisit le policier et l'emporta en sécurité, hors de la pièce. Il ne fut pas une fraction de seconde trop rapide. Le bureau n'était littéralement plus qu'un brasier.

Le policier, bien qu'hébété, n'avait pas perdu connaissance. Lorsque Doc le déposa, il parvint à rester debout.

— Waw ! souffla-t-il. Waw !

Doc Savage semblait avoir une grande quantité de choses à faire en toute urgence. Il fila à travers le bureau, dépassa les policiers et employés, hurlants et excités. Dans le couloir, il vira à gauche. Au bout des ascenseurs, il y avait un escalier. Il se précipita dans ce dernier, descendit une volée, et atteignit la porte de l'ensemble de bureaux en dessous de celui de la Castello Mining Corporation. Il heurta durement la porte. Le panneau s'effondra.

Ce bureau était aussi une masse de flammes. Il y avait un trou dans le plafond, indubitablement soufflé par l'explosion au-dessus.

Le feu couvrait virtuellement le bureau. La chaleur était terrifiante. Le peu de fenêtres intactes commençaient à fondre et se déformer. Doc Savage protégea ses yeux contre la clarté brûlante et blanche, parvenant à suffisamment voir pour déterminer qu'une table plutôt misérable, une paire de chaises et un tapis bon marché, étaient les seuls articles d'ameublement. La table et les chaises avaient déjà virtuellement brûlé, et le tapi remplissait l'air d'une fumée jaune nauséabonde et suffocante.

Doc avait partiellement arraché la porte de ses gonds en entrant. Il finit le travail, puis transporta la porte au fond du couloir et monta les escaliers.

Il y avait beaucoup d'agitation dans les bureaux Castello. L'homme de bronze l'ignora et prit le matériel à empreintes de doigt d'un des experts de la police, qui était pour le moment abandonné, et alla jusqu'à la porte qu'il avait arrachée et montée. Il ne trouva aucune empreinte de doigt.

Quelqu'un brancha un tuyau d'arrosage dans le couloir. L'arrivée d'eau fut ouverte et elle jaillit sur l'incendie. Le résultat fut plutôt étonnant. C'était comme si on avait déversé de l'essence dessus.

Doc abandonna sa recherche d'empreintes de doigt, convaincu qu'il n'y en avait pas.

— Arrêtez de jeter de l'eau sur le feu ! Cria-t-il sèchement.

Ils le regardèrent comme s'ils pensaient qu'il était soudain devenu fou.

— Et comment, dans ce cas, pourrons nous l'éteindre ? demanda un policier.

— C'est impossible par des moyens ordinaires. On a fourré le fauteuil d'une substance chimique incendiaire. Au plus on jette de l'eau dessus, au plus chaud cela devient.

L'officier agita ses bras et cria : « Mais que… »

— Le meilleur moyen c'est de le laisser se consumer aussi vite que possible. En même temps, ce pourrait être une bonne idée de vider le bâtiment de ses occupants. C'est un bâtiment à l'épreuve du feu, mais la charpente d'acier pourrait être suffisamment atteinte pour que le toit s'effondre.

— D'accord, nous le faisons immédiatement ! Souffla le policier.

Une demi-heure plus tard, l'agitation avait quelque peu diminué. Une foule s'était assemblée en bas, dans la rue, pour regarder la fumée sortir du gratte-ciel. L'assemblée s'était accrue par l'exode des occupants de l'immeuble.

L'incendie chimique s'était éteint de lui-même. L'intérieur du bureau, dans lequel l'explosion avait eu lieu, avait pratiquement complètement été détruit. De même que le bureau en dessous. Le plancher s'était effondré, laissant uniquement les poutres nues de la structure du bâtiment. Celles-ci étaient affaissées et toujours brûlantes.

Doc Savage pénétra dans les ruines fumantes et les fouilla. La chaleur n'avait pas seulement fondu les fenêtres qui n'avaient pas été soufflées dans l'explosion, mais avait également fait fusionner divers morceaux de métaux. Tout ce qui était inflammable était parti.

— C'était un piège mortel que quelqu'un avait mis en place pour Castello, décida un policier.

Doc ne fit aucun commentaire.

— Il y avait une bombe dans le siège, avec la substance chimique, élabora le policier. Il devait y avoir un fil qui descendait à travers le sol jusqu'au bureau en dessous, où quelqu'un faisait le guet. Il a activé la bombe lorsque vous étiez sur le point d'examiner le fauteuil. Ils espéraient vous tuer.

Doc garda le silence.

— Eh bien, c'était un piège mortel ! L'officier secoua lentement sa tête. Le crime ne paye pas ! Ce Castello, s'il ne s'était pas suicidé, était condamné de toute façon !

A ce moment, un autre policier s'approcha.

— Nous avons déniché un tuyau, dit-il.

— Quel est-il ?

— Le nom du partenaire de ce Castello.

— Qui est ce partenaire ?

— L'employée du téléphone nous avait menti jusqu'ici, expliqua le policier. Vous savez comment sont ces employés du téléphone. Ils ne sont pas supposés des secrets de la firme. Celle-ci n'allait rien dire, mais l'explosion et le feu l'a effrayée. Elle nous a donc donné le nom.
— Et tu vas donner ce nom, oui ou non ? gronda l'officier supérieur.
— Hando Lancaster.
— Hein ?
— C'est Hando Lancaster le nom du partenaire.

La pièce se remplit soudain d'un son étrange. C'était une note qui défiait presque la description, non pas seulement parce qu'elle était vague, mais également à cause de sa qualité étrange, éthéré. Elle était mieux décrite par un trille.
Les deux policiers regardèrent tout autour d'eux avec curiosité. C'était la première fois qu'ils entendaient un tel son, et ils ne pouvaient donc pas savoir qu'il émanait de Doc Savage ; que c'était une petite chose inconsciente que l'homme de bronze faisait aux moments de grands stress mentaux.
Le trille s'évanouit dans le néant et, comme Doc Savage ne donna aucune explication, la source du son resta un mystère.
— Vous avez d'autres informations sur ce Hando Lancaster ? demanda Doc Savage.
— Aucune. La téléphoniste s'est souvenue du nom parce que, une fois, Castello a donné un appel longue distance à Hando Lancaster en Angleterre.
— A-t-elle écouté la conversation ?
— Oui. Mais ce qu'elle a entendu n'a aucun sens. Où peut-être que si ! Je ne sais pas. Castello désirait que son partenaire, Hando Lancaster, mette plus d'argent dans la compagnie minière.
— Quelle fut la réponse de Hando Lancaster ?
— Il a refusé.
Doc Savage posa encore d'autres questions, auxquelles il reçut des réponses qui n'apportèrent rien de plus. L'homme de bronze se lança ensuite dans un nouveau bref examen de l'établissement. Il ne trouva rien de valeur.
Doc entra dans l'ascenseur, descendit jusqu'à la rue et traversa la foule qui était toujours amassée là.
Marchant rapidement, Doc Savage se rendit à l'endroit où il avait laissé la limousine enfermant Monk, Alex Mandebran et l'attirante Sylvan Niles. La voiture était toujours là où il l'avait laissée. La rue était mouillée. Un véhicule d'incendie venait de toute évidence juste de passer.
Le véhicule était vide.

Les portes de la voiture étaient fermées. Doc Savage introduisit vivement une main dans une poche, trouva le petit électroaimant nécessaire à ouvrir la porte de la voiture. A l'exception du cochon, Habeas Corpus, qui émit des grognements de joie lorsqu'il vit l'homme de bronze, l'intérieur du véhicule était indubitablement vide.
Des traces de violence étaient visibles. Le tapis de sol était humide dans un coin. Le coussin était de guingois et il y avait une tache de sang humide. Doc l'examina et décida que quelqu'un avait été blessé.
Doc Savage sortit du véhicule.
Avec une grande soudaineté, il se précipita à nouveau à l'intérieur. Simultanément, il y eut un sifflement strident, suivit d'un puissant bruit métallique lorsqu'une balle de fusil frappa. Doc claqua la porte de la voiture juste comme une autre balle arriva.
L'homme de bronze devait indubitablement sa vie aux exercices routiniers qu'il avait exécutés depuis son enfance. Une partie de ces exercices consistaient à développer sa vue et la vivacité de ses yeux. Peu de choses se déroulant lui échappaient.
Un homme avec un fusil est une silhouette distincte, même lorsqu'il ne montre qu'une part de lui-même et de son arme dans l'embrasure d'une porte, distante d'un bloc. Doc l'avait vu et avait bougé une fraction de seconde avant que l'individu ne tire.
L'homme de bronze plongea vers le siège avant.
Une balle s'écrasa contre le pare-brise. La vitre avait au moins un pouce d'épaisseur et pouvait résister à une balle ordinaire.
La clef se trouvait toujours en place. Doc fit démarrer le moteur.
Il conduisit en direction du tireur. Ce dernier, se rendant compte de l'échec de son intervention, plongea en arrière et disparut dans l'immeuble.
Le quartier était d'apparence plutôt pauvre, en dépit de sa proximité avec le secteur financier. Le bâtiment dans lequel l'homme avait disparu abritait de toute évidence de petites usines et de petites entreprises de gros.
Doc Savage se pencha vivement pour atteindre un compartiment discrètement installé sous le siège. Il tira un tiroir. Dans celui-ci, il y avait une boîte contenant, enveloppées dans du coton, plusieurs boules de verre, un peu plus petites que des balles de base-ball. Elles contenaient un liquide à l'aspect bilieux. Doc abaissa une vitre,

juste assez pour permettre le passage des boules, mais pas suffisamment pour le laisser sans protection. Il jeta les boules à travers l'ouverture, tandis qu'il descendait la rue.

Les sphères éclatèrent en touchant le pavement, le contenu se répandit. Ces petites flaques se changèrent en vapeur inodore et incolore. C'était un gaz perfectionné par Doc Savage. Il produisait une forme d'inconscience inoffensive pouvant durer entre quelques minutes et plusieurs heures, dépendant de la puissance des composants.

Doc ne ralentit pas la vitesse de l'automobile, mais accéléra encore, atteignit le coin et tourna pour faire le tour du bloc. Il y avait, bien sûr, une chance que le terroriste s'échappe par la rue suivante. Doc continuait toujours à jeter des grenades à gaz. Il avait l'intention de créer un barrage de gaz tout autour du bloc.

Mais, il rencontra soudain des difficultés. Il y avait un intense trafic dans la rue à l'extrémité du bloc. Il le vit, freina brutalement, fit demi-tour et se dirigea dans l'autre direction. Il échappait aux effets du gaz, répandu dans la rue, en retenant simplement sa respiration tout le long du bloc. Pour faire de l'effet, le gaz devait être inhalé.

Le bruit de moteurs de voiture de course atteignit ses oreilles. Deux véhicules apparurent devant lui, deux voitures ouvertes de tourisme. L'homme au fusil sortit de l'immeuble. Il descendit les marches quatre à quatre, traversa le trottoir et bondit dans l'auto. Le véhicule démarra immédiatement.

Doc Savage se trouvait à un demi-bloc derrière. Son véhicule gagna rapidement car il avait déjà de la vitesse et les deux autres non. Les occupants des voitures devant commencèrent à tirer. Des balles, atteignant le pare-brise à l'épreuve des balles, créèrent de petites craquelures en forme de toiles d'araignées, qui gênaient la vision.

Les voitures ennemies prirent le premier tournant à droite, et Doc Savage put brièvement apercevoir les occupants lorsqu'ils tournèrent.

C'était la même bande que celle qui avait attaqué le bâtiment de Hando Lancaster !

Monk, Sylvan Niles et Alex Mandebran se trouvaient aussi dans les voitures !

Monk était prisonnier. Mais c'était impossible d'être sûr pour les autres.

Doc Savage se lança à leur poursuite. Il y avait peu de chance qu'ils puissent le semer, car ils avaient des voitures peu rapides, tandis que le véhicule spécial que Doc conduisait était capable d'atteindre près de deux cent trente kilomètres à l'heure.

Le moteur de la voiture de Doc s'arrêta !

CHAPITRE IX

ECHANGE DE TITRES

Il n'y avait rien de précis dans l'arrêt du moteur. Un instant il tournait, et l'instant d'après plus. Doc avança en roue libre jusqu'à la fin du bloc, entra dans une rue latérale, où il sera à l'abri des balles, et s'arrêta.

Une balle aurait difficilement pu atteindre le moteur. Le radiateur et le capot étaient blindés, et il y avait deux systèmes d'allumage de toute façon. L'homme de bronze vérifia la jauge d'essence. Cela éclaircit le mystère, le réservoir était vide !

Il chercha et trouva rapidement la cause. Quelqu'un avait rampé sous le châssis et avait enlevé le tuyau d'alimentation du réservoir de carburant.

Il était rare que Doc Savage, du fait de son étonnant pouvoir d'observation, soit pris par surprise, mais cette fois-ci il avait été piégé. La rue fraîchement nettoyée y avait contribué. L'eau de l'arroseur de rue avait, bien sûr, emporté l'essence qui s'était écoulé du réservoir ; autrement, Doc aurait détecté l'odeur.

Le temps requis pour trouver une autre voiture, qui par chance était un taxi, fut suffisant pour que les ennemis s'échappent à bord de leurs puissantes voitures. L'homme de bronze roula quelques blocs dans le taxi, mais ne trouva aucune trace des fuyards, et retourna sur ses pas.

Il parla brièvement avec la police et l'alarme fut immédiatement lancée par les radios des voitures de police, leur ordonnant d'intercepter les deux voitures.

Enrôlant une escouade de policiers, Doc Savage entra ensuite dans l'immeuble du bloc autour duquel il avait jeté les boules de gaz. Comme plus de quinze minutes s'étaient écoulées, la substance s'était complètement volatilisée. Un examen des lieux montra que personne ne s'était fait mal.

Doc Savage négligea d'expliquer à la police pourquoi tout le monde dormait. La police ne savait rien de l'existence de ce gaz inhabituel. Leur dire ce qui était arrivé aurait causé des complications inutiles. Même l'influence de Doc Savage ne pouvait le préserver d'un interrogatoire et peut-être même de critiques. Il évitait des difficultés en s'abstenant.

La police reçut un rapport d'un commissariat de quartier que les deux voitures de tourisme avaient été trouvées, abandonnées. Il n'y avait aucune trace des occupants.

Doc Savage se rendit sur place. Les deux véhicules se trouvaient dans une petite allée. Les occupants avaient du changer de moyen de locomotion, mais personne ne les avait vus.

Doc essaya de relever des empreintes, mais il n'y en avait pas, pas plus que des indices.

— C'est un profond mystère, dit un policier.

L'homme de bronze ne répliqua rien, maintenant son habituelle absence d'émotion.

Doc héla un taxi et retourna à l'endroit où sa voiture était garée. Il y récupéra Habeas Corpus, qui attendait sur le siège arrière, et le transféra dans le taxi. Ensuite Doc ordonna au chauffeur d'aller à son quartier général.

Doc se rapprocha suffisamment près du bâtiment pour observer un nombre d'hommes flânant dans le hall d'entrée. Le fait que certains d'entre eux aient des appareils photos, les marquaient comme des journalistes. L'homme de bronze revint sur ses pas, le cochon sur ses talons, atteignit l'autre côté du bâtiment et entra dans ce qui semblait être une innocente entrée de service, dans laquelle des camions pouvaient entrer. En réalité, c'était la sortie de son garage sous-terrain privé, il y pénétra, traversa un couloir et prit son ascenseur privé jusqu'à son appartement du quatre-vingt-sixième étage.

A l'instant où il entra, une voix l'accueillit avec excitation.

— Doc ! explosa la voix. Il y a du grabuge !

Celui qui venait de parler était un homme au physique élancé et nerveux, avec un torse exceptionnellement mince. Il avait un haut front et une grande bouche mobile d'orateur, mais c'est son habillement qui frappait le plus. C'était un miracle d'élégance vestimentaire, son costume était un délice pour les yeux de tous les stylistes de mode.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ham ? demanda Doc.

L'homme élégant était le Général de brigade Théodore Marley Brooks, mieux connut comme « Ham », un surnom qui ne lui allait pas particulièrement bien. Lorsqu'il avait décidé de pratiquer, il avait été en bonne voie de devenir l'un des plus fins avocats de la nation. Mais, il avait préféré mener une vie aventureuse aux côtés de Doc Savage.

Aux côtés de Johnny, Monk et Ham, Doc Savage avait deux autres aides, qui, du fait de leur profession qui les avait appelés présentement ailleurs, n'étaient pas mêlés dans ce nouveau mystère. L'un était « Renny », le Colonel John Renwick, un ingénieur de réputation mondiale ; l'autre était « Long Tom », le Major Thomas J. Roberts, un magicien de l'électronique.

— C'est Johnny, dit Ham, en réponse à la question de Doc.

— Oui, qui a-t-il ?
— Laisses-moi te montrer.
Ham traversa la salle d'accueil et entra dans une bibliothèque, le long des murs de celles-ci il y avait des meubles bibliothèques, contenant des livres à l'aspect pesant.
Au sommet d'un de ces meubles, Ham prit un morceau de tissu qui semblait avoir été arraché à une carpette de voiture.

Ham agita le morceau de carpette.
— Un écolier a apporté ceci, expliqua-t-il. Il a dit l'avoir trouvé sur une route du New Jersey.
Doc Savage prit le morceau de tapis. Attaché sur la face externe par une attache, qui devait originellement être reliée à un ruban, il y avait un monocle.
— Le garçon a dit que le monocle était enveloppé dans le morceau de carpette de telle façon qu'il ne se casse pas, expliqua Ham.
— C'est le monocle de Johnny.
— Oui, sans aucun doute !
Le monocle était particulièrement élaboré. La face concave de l'armature était gravée avec ce qui, à quelques pieds, semblaient être des décorations, mais quand on les examinait de plus près, on pouvait se rendre compte que c'était des mots :

50 $ DE RECOMPENSE POUR RAPPORTER CECI A DOC SAVAGE

— Johnny a tous ses monocles avec cette phrase gravée, au cas où il les perdrait, commenta Ham. Il lui est arrivé quelque chose !
— De toute évidence ! admit l'homme de bronze.
Ham secoua lentement sa tête.
— Je crains que cela ne nous aide pas beaucoup. Le pauvre Johnny a dû le jeter pour montrer dans quelle direction il avait été emmené. Mais, c'était il y a des heures, et il y a des centaines de routes dans le New Jersey. Cela ne nous dit pas où il est !
— Et si nous examinions cela de plus près, dit Doc Savage.
Pensivement, Ham suivit Doc dans le laboratoire. C'était une pièce énorme, de loin le plus grand de l'immeuble. Il contenait un nombre incroyable d'équipements scientifiques. On pouvait dénombrer des milliers de bouteilles et fioles de produits chimiques. Il y avait des métaux rares, des cornues, des fourneaux et même un tour à métaux. Il y avait un équipement complet d'outils. C'était ici que Doc Savage développait et construisait un grand nombre de ses gadgets.
D'un réduit, l'homme de bronze sortit un appareil qui ressemblait à une lanterne magique du temps jadis, à part pour la lentille, qui, bien qu'elle ressemblait à du verre, était presque complètement noire. Doc tira les tentures, raccorda l'appareil à une prise de courant et la mis en marche. Il la dirigea vers le monocle de Johnny.
L'inattendu arriva. De minuscules lettres, jusqu'ici invisibles, apparurent sur le verre du monocle.

Enlevé. Taxi bleu. Trou dans toit.

— Dieu du ciel ! explosa Ham. Johnny a utilisé la craie invisible qui n'est révélée que sous la lumière ultraviolette.
— Les attaches métalliques des lacets de ses chaussures contiennent un peu de cette matière, expliqua Doc Savage. Il a dû avoir la possibilité d'enlever une de ces attaches et d'écrire ce message.
— Alors, nous ne devons pas perdre de temps pour nous lancer à la recherche de Johnny !
— Ce serait préférable de d'abord effectuer quelques vérifications, dit Doc, tranquillement.
— Je ne te suis pas.
— Nous allons téléphoner à quelques maisons de courtage.
— Mais quel bien terrestre cela nous procurera-t-il ?
Doc Savage ne donna aucune explication.

L'homme de bronze retourna dans la salle d'accueil et prit l'annuaire téléphonique. Il le tendit à Ham.
— Relève les noms et numéros de téléphone des courtiers en actions, ordonna-t-il.
Ne comprenant pas du tout le but, Ham s'accomplit, néanmoins. Dès que le premier nom et numéro se trouva sur le papier, Doc Savage commença à téléphoner. A chaque bureau de courtage, il posa la même question :
— Donnez-moi les noms des clients pour lesquels vous avez récemment fait des échanges fructueux ?
Il ne reçut pas plus de cinquante pour cent de réponses. Certains courtiers déclarèrent qu'ils ne voulaient pas répondre à une telle question sans un ordre de loi, même après que Doc Savage eut donné son identité. D'autres déclarèrent que cela prendrait du temps pour rassembler une telle liste. Mais la moitié des courtiers possédaient l'information et connaissaient suffisamment Doc Savage de réputation pour lui donner l'information. Doc

écouta attentivement la liste de noms. Il ne les mit pas par écrit. Sa mémoire entraînée rendait cela inutile, de plus il n'écoutait que pour entendre un ou plusieurs noms des listes.

Il consacra pratiquement une heure au téléphone avant de raccrocher définitivement le combiné.

Son trille étrange s'éleva, persista pendant un bref moment, puis reflua dans le néant. Ham s'éclaira. Il avait suffisamment souvent entendu ce son pour savoir qu'il présageait une découverte importante.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas eu beaucoup de marché fructueux ces derniers temps à Wall Street, répondit Doc. Une seule personne semble avoir gagné beaucoup d'argent.

— Qui ?

— Sylvan Niles.

— Qui est-ce ? demanda Ham, étonné.

Ham n'avait pas été mis au courant des deniers événements. Doc les lui fournit alors, en commençant par dire pourquoi il avait commencé à enquêter sur la disparition de Jethro Mandebran et ses vingt millions de dollars.

Au milieu du récit, Ham marcha jusqu'à une chaise où reposait une canne, des gants et un chapeau. Il prit la canne. C'était une canne noire immaculée. Il se mit à la palper durant le reste du récit.

Une fois, il tourna la poignée et le bâton se détacha, dévoilant une épée dont la lame était d'un excellent acier.

Ham regarda intensément Doc et demanda : « As-tu une idée de ce qui se cache derrière tout ceci ? »

Doc Savage garda le silence.

— Quoi que cela puisse être, c'est sacrément inquiétant ! ajouta Ham, qui, à certain moment, affectait un accent anglais.

Malheureusement, Ham n'était pas doué de facultés qui l'auraient rendu capable de voir à travers l'épaisseur du béton, bois et acier. S'il l'avait été, ses cheveux auraient pu se dresser sur la tête, et cela bien que ceux-ci n'étaient pas enclins à ce genre de démonstration face à la peur.

Le bureau de Doc Savage occupait le quatre-vingt-sixième étage du gratte-ciel.

Le quatre-vingt-cinquième, celui juste en dessous du quartier général de Doc, venait d'être loué le jour précédent. Les quatre locataires se trouvaient dans l'appartement. Trois avaient des mitraillettes. Ces armes étaient de fabrication étrangère, Les lois fédérales interdisant la vente par les industries américaines avaient un effet immédiat sur les bandes de gangsters. C'était des hommes à l'aspect méchant et nécessiteux, ils avaient, de toute évidence, mené une vie très rude.

Le quatrième homme était engagé dans une occupation incroyable. Il était assis entre deux énormes valises, sur le sol, au centre de l'appartement. Les malles étaient ouvertes et découvraient un appareil complexe, dont la plus grande partie semblait de nature électrique.

Le plus surprenant, cependant, c'était l'étrange casque qu'il portait sur la tête. On aurait dit qu'il contenait un grand nombre d'appareils, assemblés sur le plus petit espace possible. De nombreux câbles couraient du casque aux valises. Un autre câble allait dans la pièce adjacente et s'étendait jusqu'au plafond.

L'homme enleva le casque. Il avait une vilaine bobine et il semblait fâché.

— Toi, là-bas, siffla-t-il à un des hommes dans l'autre pièce.

— Ouais ?

— Alors, tu aimerais descendre l'homme de bronze, n'est-ce pas ?

Les autres tressaillirent.

— Tonnerre, comment peux-tu être… L'homme qui avait été interpellé ne finit pas. Il semblait se rappeler quelque chose. Un rire silencieux le secoua.

— Et alors ? sourit-il.

L'homme qui utilisait l'appareil n'était pas amusé. « La ferme ! » aboya-t-il. « Allez tous près de la porte ! »

Ils s'exécutèrent en hâte.

— Tu as appris quelque chose ?

— Tais-toi ! suggéra un des autres. On pourrait nous entendre là au-dessus !

— Pour ça, il n'y a rien à craindre ! J'ai entendu dire que l'appartement de l'homme de bronze est insonorisé.

L'homme au casque avait replacé l'étrange appareil sur sa tête. Celui-ci recouvrait complètement son crâne, ce qui lui donnait un aspect grotesque.

Pendant plusieurs minutes, le silence fut total dans la pièce. Ensuite l'homme enleva l'appareil de sa tête une horreur complète peinte sur son visage.

— Le type de bronze ! explosa-t-il. Il a deviné tous nos plans !

— C'est impossible !

— Si ! Il sait même qui est le chef !

CHAPITRE X

FUITE

En haut, dans la pièce d'accueil, Ham, l'élégant avocat, secouait lentement sa tête, dégainant et rengainant sa canne-épée. Il semblait déconcerté.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela ? demanda-t-il à Doc Savage pour peut-être la cinquième fois.

L'homme de bronze semblait être devenu soudainement sourd. Il ne paraissait pas entendre la question. Il n'avait donné aucune explication sur les théories qu'il avait élaborées. Ham, en vérité, n'était pas surpris. Il connaissait Doc. L'homme de bronze offrait rarement des théories sur un mystère tant qu'il n'était pas certain qu'elles étaient correctes. Doc n'avait pas l'habitude d'émettre des soupçons, soit parce que, à ce moment, il était incapable de les prouver, soit parce que, pour des raisons propres, il ne désirait pas les divulguer.

— Ham, dit soudainement Doc Savage. Nous ferions mieux d'aller voir ce bureau.

— Quoi ? Ham avait la bouche ouverte. Tu penses que…

— Un soupçon m'est venu à l'esprit. Nous devons nous en assurer.

Suivit de Ham, Doc Savage traversa la bibliothèque pour aller dans le laboratoire. Tandis que trois des murs de cette grande pièce étaient percés de nombreuses fenêtres, le quatrième semblait solide. C'était trompeur, comme Doc le prouva en manipulant un verrouillage dissimulé dans un panneau. Le mur s'ouvrit, découvrant une rangée d'instrument d'enregistrement. Ceux-ci consistaient en appareils qui tournaient un rouleau de papier sur lequel était posée une aiguille encrée. L'un des rouleaux montrait une ligne avec une irrégularité. Doc désigna celle-ci.

— Il y a à peu près trois heures, quelqu'un est entré ici, par la fenêtre de la salle d'accueil. Il a dû passer par le toit, et de là il s'est laissé descendre. En considérant la hauteur de ce building, il a pu faire cela sans être vu de la rue.

— Et si quelqu'un l'avait vu, il aurait pu croire que c'était un laveur de vitre, ajouta Ham. Penses-tu qu'il se cache ici quelque part ?

Doc Savage montra une autre irrégularité sur la bande. L'instrument était relié à une horloge pour indiquer les moments exacts des changements sur la bande. Il y avait un enregistrement pour chaque fenêtre et chaque porte.

— Il est resté à peu près une heure et ensuite il est parti.

— Nous ferions mieux de chercher ce qu'il était venu faire, gronda Ham.

— Exact !

L'homme de bronze commença à se déplacer à travers son appartement, les yeux métalliques en alerte. Il examina divers tiroirs et armoires, tous équipés de minuscules mécanismes camouflés qui disaient si oui ou non les portes et tiroirs avaient été ouverts.

— On n'a rien fouillé, dit Doc Savage.

— Alors qu'est-il venu faire ici ?

— Il ne peut y avoir qu'une seule raison.

— Ah ! oui ?

— On a planqué quelque chose ici !

Il y eut un petit *pouf* ! et un éclair lumineux.

Doc Savage saisit Ham et l'attira violemment en arrière, ce qui le sauva probablement. C'était une chaise, l'une des capitonnées, qui venait littéralement d'exploser. La déflagration, cependant, n'avait pas été aussi violente que celle dans le bureau de la Castello Mining Corporation.

On aurait dit que l'explosion avait projeté du feu liquide extrêmement chaud. Une partie de celui-ci éclaboussa presque l'endroit où Doc et Ham s'étaient tenus, mais, entre temps, les deux hommes s'étaient déjà réfugiés dans le laboratoire, à l'abri derrière la porte.

Partout où le liquide brûlant était retombé, le feu prenait. La chaleur était torride, terrifiante. Même le cochon, Habeas, aussi épais qu'était sa peau, s'était réfugié dans un coin.

Ils essayèrent de traverser le bureau pour atteindre la porte. Mais c'était impossible, car la chaleur était trop intense.

Doc et Ham reculèrent. L'homme de bronze ouvrit un panneau et tourna un des trois leviers. Un puissant sifflement s'éleva dans la salle de réception. D'orifices camouflés le long de la moulure, des substances chimiques gazeuses se répandirent. S'était le système d'extinction d'incendie que Doc Savage avait mis au point et installé. Les flammes, aussi brûlantes qu'elles étaient, commencèrent à décroître.

Mais la chaise, et son contenu, avait été complètement détruite.

— Qu'est-ce qui a mis le feu à ce truc ? cria Ham.

— Des hommes dans un bureau en dessous, décida Doc, tranquillement.

— Je vais aller y jeter un œil ! grogna Ham, en se précipitant dans le laboratoire.

Bien qu'il n'y avait apparemment pas d'autre moyen de sortir de l'appartement de Doc Savage que par la porte d'entrée conventionnelle, il était quand même possible de sortir dans le couloir par un panneau du laboratoire. Ham passa vivement par cette sortie secrète, s'emparant au passage d'un superpistolet. Cette arme tirait des balles anesthésiantes de miséricordes, qui ne tuaient pas, c'était une des autres inventions de Doc Savage.

Au bout du couloir, des escaliers descendaient. Ham s'y précipita. A mi-parcours, un coup de feu partit d'en bas.

Ham gémit de douleur. Involontairement ses mains se refermèrent sur son ventre.

La balle l'avait atteint en plein milieu de l'estomac !

La tête de Ham s'inclina. Des lumières affreuses sautaient dans ses yeux. En réalité, il avait juste reçu l'équivalent d'un violent coup au plexus solaire. Il se sentait plutôt mal.

Il remercia brièvement et silencieusement le gilet pare-balles que tous les aides de Doc Savage portaient habituellement. Ce gilet était constitué de mailles métalliques, tissées dans un alliage spécialement développé pour son extrême résistance. Il était léger et arrêtait les balles, même si le choc était parfois suffisant pour briser des os et provoquer des lésions assez impressionnantes.

Le revolver en dessous détona à nouveau. La balle passa à côté, partiellement parce que Ham s'était relevé et avait reculé.

Il vit brièvement l'homme qui essayait de le tuer. Il était mince et avait les traits tirés et méchants, un visage qui donnait immédiatement une impression défavorable. Il utilisait un revolver qui semblait de fabrication étrangère.

Ham toussa plusieurs fois en se frottant le ventre. Il n'avait pas lâché son superpistolet. Il le leva alors. L'arme fit un bruit ressemblant au gémissement d'une gigantesque contrebasse.

En fait le tireur n'était plus en vue et Ham tirait que pour impressionner. Il savait combien désagréable était le son du superpistolet.

Il n'y eut pas de tir en retour. Ham descendit le reste des marches avec précaution. La balle qu'il avait reçue au milieu de l'estomac l'avait rendu prudent.

Il courut dans le couloir et regarda la rangée d'ascenseurs. L'un d'eux semblait avoir démarrer. Il remonta les escaliers en courant et se précipita dans le corridor qui abritait le quartier général de l'homme de bronze.

— Doc ! appela Ham.

— Oui ?

— Ils ont pris un ascenseur ! Je vais les poursuivre par l'ascenseur à grande vitesse.

— Non !

— Mais ils vont s'enfuir ! hurla Ham.

— Leur as-tu fait peur ?

— Pas que je sache ! Mais eux m'ont fait peur !

— Ils s'enfuient, cependant ?

— Oh, oui !

— Viens par ici.

Ham, intrigué, entra dans le laboratoire par l'entrée secrète, qu'il avait laissé ouverte, pour trouver Doc Savage penché par une fenêtre.

Doc tenait un fusil dans sa main dont le canon était presque aussi gros qu'un fusil de chasse.

D'où l'homme de bronze se tenait, il pouvait voir l'entrée du bâtiment, loin en dessous. Lorsque Ham s'approcha, Doc prit, dans une armoire, une paire de jumelles et la dirigea sur le trottoir affin d'identifier toutes les personnes qui sortiraient.

— Fais de même, dit-il à Ham.

L'élégant avocat s'exécuta immédiatement, tout en continuant à frotter son estomac, toujours douloureux. Ham examina attentivement le trottoir. Ses verres étaient puissants.

Quatre hommes sortirent bientôt de l'immeuble.

— Les voilà ! cria Ham.

Les quatre hommes se dirigèrent immédiatement vers une voiture garée le long du trottoir. Ils montèrent dedans.

— Ils s'en vont ! gémit Ham.

La réplique de Doc Savage fut d'épauler le fusil et tirer. Le bruit de l'arme était bien moindre que ce à quoi on pouvait s'attendre, pas beaucoup plus fort qu'une grosse toux.

Ham se pencha à la fenêtre avec ses jumelles. Il vit la voiture s'éloigner du bord du trottoir comme si rien ne s'était passé. L'arme de Doc Savage émit à nouveau son étrange toux. La voiture ne ralentit pas sa course. Elle s'éloigna rapidement.

— Tu l'as manquée ! s'écria Ham, incrédule. L'avocat savait que l'homme de bronze, bien qu'il utilise rarement des armes à feu, était un tireur d'élite.

La voiture des fugitifs disparut dans un tournant.

— Parti ! soupira Ham.

— Viens !

L'homme de bronze se rua dans la salle de réception et examina la pièce. Le feu était complètement éteint. Il bondit vers la chaise en ruine, en fit un bref examen. Il ne trouva rien. La destruction avait été complète.

— On doit avoir mis quelque chose dans cette chaise ! haleta Ham.

— En effet, lui dit Doc Savage. Mais ils ont été trop rapides. Ils l'ont détruit.

De retour dans le laboratoire, Doc agissait à toute allure, Ham à ses côtés. L'homme de bronze ouvrit un panneau, qui donnait accès à une cage en forme de balle de fusil, dont l'intérieur était matelassé et équipé de poignées pour se tenir. L'objet n'était pas grand. Ils montèrent dedans. Ham avait attrapé le cochon de Monk pour l'emmener avec, même s'il le méprisait.Doc ferma les ouvertures de la sorte de balle et actionna un levier. Le résultat était abasourdissant. Il y eut un mugissement d'air comprimé et de machine. Le véhicule tomba comme une masse. Quelques instants plus tard, il y eut une violente torsion et l'engin changea sa course. C'était comme un petit pois lancé par une sarbacane. Le son déchirait les tympans. Les conversations étaient impossibles. Ensuite des mécanismes de freinage agirent. L'appareil ralentit, stoppa, Doc Savage ouvrit l'écoutille et ils sortirent.

Quelques secondes auparavant, ils se trouvaient au sommet du gratte-ciel, et maintenant ils se trouvaient dans un environnement totalement différent. C'était un imposant bâtiment de briques et d'acier, le hangar de Doc Savage donnant sur le fleuve.

Ce hangar était aussi secret que possible. L'apparence extérieure différait un petit peu des autres édifices de quais, car il était très vaste et les briques sinistres. Il était construit sur un appontement. Sur la façade, une inscription disait simplement :

HIDALGO TRADING COMPANY

L'Hidalgo Trading Company, c'était Doc Savage.

La grande structure abritait des avions, des bateaux, un petit dirigeable et même un sous-marin.

Doc Savage choisit un petit hélicoptère amphibie, spécialement conçu pour travailler dans un espace court.

Ham, pendant ce temps, semblait avoir quelque chose d'autre à l'esprit.

— Chemistry ! appelait-il à forte voix. Chemistry !

Une créature au physique stupéfiant arriva en se dandinant. Le physique de l'animal était stupéfiant par sa ressemblance avec Monk, le chimiste. Chemistry était un grand singe, dépourvu de queue, avec de nombreux points communs avec l'homme ; des points communs juste suffisant pour, de loin et dans un mauvais éclairage, être pris pour Monk.

— Viens Chemistry ! cria Ham.

Chemistry sauta dans l'hélico. Ham y fit ensuite monter Habeas.

Chemistry était l'animal de compagnie de Ham, il se l'était adjoint comme moyen de défense contre le cochon de Monk. Chemistry et Habeas Corpus s'entendait aussi bien que Monk et Ham, donc toujours sur le point de se prendre à la gorge.

Doc Savage mit le moteur de l'hélico en route et le véhicule se mit à rouler, coupant ainsi le champ d'une cellule photoélectrique qui commandait l'ouverture de la porte du hangar. La porte se refermait automatiquement dès que les engins atteignaient l'eau de la rivière.

L'hélico fut rapidement dans le ciel.

CHAPITRE XI

DES HOMMES SINGULIERS

La cabine du giravion était insonorisée, mais pas complètement. Le moteur, à refroidissement par air, rejetait ses gaz d'échappement à travers une valve qui les dirigeait soit directement à l'air libre, soit dans un cylindre qui étouffait les bruits. Durant le décollage, les gaz d'échappement étaient ouverts, bruyants. Une fois en l'air, Doc les ferma, pour permettre les discussions.

— Prends les lunettes infrarouges, ordonna Doc à Ham.

L'avocat se déplaça vers l'arrière de la cabine, chercha dans des casiers spéciaux, et revint avec deux appareils ressemblant vaguement à des lunettes protectrices de motocyclistes. Ils les placèrent sur leurs yeux. Les lentilles, cependant, étaient particulièrement épaisses et très sombres.

Ham manœuvra un minuscule levier sur le côté des lentilles. Un son, qui rappelait celui émit par une caméra miniature, s'éleva aussitôt.

Ham était aux commandes de l'hélicoptère. Ils se retrouvèrent bientôt au-dessus des canyons de maçonneries qu'étaient les rues de New York.

Ham se pencha par la fenêtre, regardant en bas à travers ses étranges lunettes motorisées. Il ne pouvait distinguer que les contours de ce qui se trouvait en dessous.

— Cherches une grosse tâche de lumière très brillante, ordonna Doc Savage.

— Compris. Je comprends maintenant ce que nous cherchons ?

Après un court moment, il s'écria : « Le voilà ! »

Immédiatement, l'homme de bronze fit grimper l'appareil.

— Surveilles la voiture ! ordonna Doc.

L'hélico montait et montait. Ham n'y prêtait aucune attention. Il savait que Doc élevait l'appareil jusqu'à un niveau où il n'attirerait pas l'attention. Les avions sont nombreux au-dessus de New York et leur giravion était d'aspect conventionnel.

Ham gardait son regard fixé sur le point de lumière. Celui-ci s'était affaibli, mais il était toujours bien visible.

L'avocat savait ce que c'était. C'était le toit de la voiture dans laquelle les hommes s'étaient enfuis.

Doc Savage avait tiré sur le véhicule avec son étrange fusil. Le but avait intrigué Ham un moment. En réalité, les balles utilisées étaient creuses et avaient contenu une substance chimique, laquelle avait éclaboussé le toit de la voiture. La substance avait créé une pellicule, indécelable à l'œil nu, qui réfléchissait la lumière infra.

Doc Savage espérait ainsi que leur proie les conduirait à leur repaire et de ce fait à Monk et Johnny.

L'état de New Jersey avait une répartition inhabituelle des d'habitants. De l'autre côté de l'Hudson River, par rapport à New York, et un peu au sud-ouest, se trouve Newark, une métropole d'importance. Pas très loin, pourtant, il y avait des sections montagneuses, couvertes de fourrés, qu'on peu dire inhabitées.

C'était dans cette partie isolée que menait la piste suivie par Doc Savage. L'homme de bronze faisait voler l'hélicoptère haut, et Ham devait utiliser des jumelles pour suivre la voiture en dessous.

— La voiture entre dans une ferme ! dit Ham, abruptement.

Doc Savage prit les jumelles un moment. Elles étaient facilement deux fois plus longues que les plus grosses jumelles ordinaires, et leur puissance de grossissement étaient encore plus puissantes qu'elles n'étaient grandes. Elles avaient en fait la puissance d'un petit télescope.

L'homme de bronze étudia l'endroit où leur proie s'était arrêtée. Il y avait un grand mur de pierre et une maison construite en bois. Son architecture était d'un style populaire il y a cinquante ans.

Une autre voiture se tenait déjà dans la cour. De la hauteur où ils se trouvaient, il était impossible de le dire avec certitude, mais le véhicule semblait être un taxi de couleur bleue.

Il y avait un petit trou, qui aurait pu être fait par le passage d'une tête, dans le toit.

— J'espère qu'on n'a fait aucun mal à Johnny et ses grands mots, dit Ham, lentement.

Doc Savage fit faire un large cercle à l'hélicoptère, jusqu'à ce qu'il se trouve à l'ouest de la maison. Pour le voir maintenant, les occupants de la maison devraient regarder droit dans la direction du soleil. Et même comme-ça ce serait difficile de le distinguer.

— Tu vas reprendre l'hélico, ordonna Doc Savage à Ham.

— D'accord ! dit Ham, qui ne semblait pas spécialement heureux de cet ordre.

— Si l'une ou l'autre des voitures s'en va, suis-la.

Doc fit atterrir l'autogire dans une petite clairière. Doc descendit et s'enfonça dans les collines. Ham fit immédiatement remonter l'autogire dans les airs.

Lorsque Doc fut tout proche de l'ancienne maison de bois, avec son haut mur de pierre, il devint plus prudent et chercha après un garde. Son examen des fourrés et des terres alentours était particulièrement minutieux. Il examina plus particulièrement les fils et toiles d'araignées, car l'un d'eux aurait pu être un fin câble relier à un système d'alarme.

Le mur autour de la maison était recouvert de lierres. Ce feuillage était épais et vert.

Doc Savage examina attentivement la place. La partie supérieure de la maison semblait décrépie et déserte. Il n'y avait aucun bruit, aucun mouvement.

Les poches de Doc étaient remplies d'un nombre innombrable de gadgets, il en sortit un maintenant de la forme et de la taille d'une boîte à cigare. Il ouvrit celle-ci.

Elle contenait un petit appareil et un petit récepteur. Il plaça le récepteur sur une oreille et tourna ensuite lentement l'appareil, comme si c'était un projecteur.

C'était en fait un amplificateur et capteur de sons, minuscule mais extrêmement sensible. Il pouvait capter le bourdonnement d'un insecte, au-delà de ce qu'un œil humain pouvait voir. Ce que l'homme de bronze captait semblait être intéressant.

Il échangea son gadget d'écoute pour un autre, trois fois plus gros qu'une boîte d'allumettes. Son contenu était en métal. Son sommet avait un creux en forme de soucoupe, et il y avait plusieurs diodes sur les côtés.

Doc Savage plaça cet appareil dans les buissons. Il le laissa là et s'éloigna. Il se rapprocha à quelques trois cents mètres du mur.

Le lierre recouvrant ce dernier s'écartèrent et un homme en sortit avec un fusil de chasse à canon scié.

— Salut ! dit l'homme.

Doc Savage resta sans bouger et sans répondre.

— Monsieur, peut-être pensez-vous que nous ne sommes pas heureux de vous voir ? dit l'homme, avec un mauvais regard. Penchez-vous, mettez vos mains sur la pointe de vos chaussures, et restez comme-ça.

Doc Savage fit ce qu'on lui demandait. Ce qui le mettait dans une position désavantageuse. L'homme s'avança en prévenant.

— J'ai entendu beaucoup de choses sur vous. Je ne prendrai aucun risque.

Il pressa son fusil sur le dos de Doc de sa main droite, et de sa gauche il commença à palper l'homme de bronze, à la recherche d'une arme à feu. Il était aussi effrayé qu'un jeune dompteur de lion lors de son premier dressage. C'était visible à ses manières. Cependant, il ne prenait aucun risque.

Soudain, quelque chose arrêta son inspection. Du buisson derrière lui vint une voix, aiguë, indiscutablement métallique. Ce n'était pas une voix calme et naturelle, mais aucune voix n'aurait pu être calme dans ces circonstances.

— Laisses tomber ce fusil ! ordonna la voix.

Il était inévitable que l'homme se retourne pour voir si le nouvel orateur était sérieux. Lorsqu'il fit cela, doc attrapa les chevilles de l'homme et tira sèchement. L'homme tomba à la renverse. Son fusil ne partit pas, grâce à la rapidité de Doc à appliquer une prise d'acier sur son poignet, qui provoqua un amollissement des muscles des doigts. La lutte qui s'ensuivit fut terrible, mais ne dura finalement pas plus longtemps que le temps qu'une longue aspiration.

Ayant renversé l'homme sur son dos, en maintenant une prise sur sa gorge pour qu'aucun son ne puisse s'échapper, Doc Savage provoqua l'inconscience en exerçant sa pression spéciale sur les centres nerveux de la colonne vertébrale. C'était aussi efficace qu'un bon uppercut, et complètement silencieux.

Dès que la victime fut inconsciente, Doc Savage retourna en hâte dans le buisson et y récupéra l'appareil métallique qu'il avait placé là avant d'avancer. Il émettait toujours un bourdonnement presque inaudible et allait, dans les quelques secondes à venir, répéter l'injonction de se rendre. Il y avait un petit enregistreur à l'intérieur et la surface concave sur le sommet de la boîte était simplement un haut-parleur. Doc le coupa, le remit en poche et revint à son prisonnier.

L'homme n'avait pas cillé et ne le ferait pas avant une heure. Doc Savage le souleva et le transporta dans une niche du mur qui était cachée par du lierre. La cavité avait à peu près trois pieds de profondeur, de même de large et était suffisamment haute pour que Doc Savage lui-même puisse se tenir debout.

Alors que le mur autour de la maison était manifestement très ancien, cette niche semblait avoir été construite plus récemment, quelques semaines au plus, à en juger à l'apparence du mortier. L'arrière était une porte de bois, heureusement non verrouillée.

Il y avait un carré découpé dans la porte, de pas plus d'un pied de grand, barré de barreaux d'acier. Doc Savage regarda par l'ouverture.

La vieille demeure semblait encore plus large que vue de loin. L'aspect délabré s'était renforcé. Les bardeaux, par contre, étaient intacts sur le toit, alors que les volets étaient, par endroit, détachés ou même pendants et que les vitres étaient toutes brisées. Par contre le revêtement extérieur des murs était intact. En fait, la maison était en bon état et ne nécessitait qu'un peu de peinture et quelques menues réparations.

Il y avait des arbustes dans la cour, poussant irrégulièrement sur l'ancien chemin. La pelouse n'était pas tondue. Le chemin était constitué de grandes pierres plates et une inspection minutieuse révélait qu'il avait été récemment utilisé.

L'homme de bronze s'avança rapidement, sans bruit. Autour de la maison, il y avait un silence de tombe. Les fenêtres de la cave semblaient offrir un moyen d'entrer. Doc Savage se dirigea vers elles.

L'homme de bronze allait découvrir plus tard que le sol était équipé de fils reliés à un système d'alarme extrêmement moderne. Ces fils étaient enterrés et lorsqu'il marcha dessus, des relais sensitifs activèrent un indicateur.

La première conséquence fut de faire apparaître des mouvements dans les fenêtres à l'étage. Il y avait quelqu'un derrière la fenêtre, regardant en bas. L'individu se rapprocha plus près du panneau, les vitres de celles-ci avaient été récemment nettoyées.

C'était la fille, Sylvan Niles.

Elle vit apparemment Doc Savage. Ensuite elle disparut de la vue. L'instant suivant, il y eut un fracas. Du verre tomba de la fenêtre où elle s'était tenue. Une balle passa tout près de Doc Savage.

L'homme de bronze se déplaça. Si son torse était protégé par un gilet pare-balles, sa tête et son cou étaient toujours vulnérable à un tir bien ajusté ou heureux. De son vêtement, il sortit un œuf de métal. Il y avait un petit levier sur son côté. Il poussa le levier et jeta la petite sphère près de la maison.

La boule éclata avec un éclair qui blessait les yeux et un rugissement à crever les tympans. Une partie du mur de la maison s'effondra à l'intérieur. Tout le long de la maison le verre tomba des vitres. Il y avait un eu de fumée bleu-gris et énormément de poussière.

Dans la maison, il y avait maintenant un trou par lequel un cheval aurait pu sauter.

CHAPITRE XII

LE POIDS DE LA SUSPICION

Doc Savage se mit en mouvement. Il calcula parfaitement, accordant juste assez de temps aux débris pour tomber, mais se déplaça suffisamment vite pour que la fumée et la poussière puissent l'aider à se camoufler.

Une masse de planches déchiquetées et tordues le ralentirent un peu. Les décombres continuaient à gémir en tombant sur le sol. Un gros morceau de plâtre tomba tardivement.

Doc passa par-dessus un tapis tordu, contourna un divan que l'explosion avait fracassé. Au bout de la pièce, il y avait, côte à côte, une porte vitrée et une porte ordinaire. La plus grande partie de la glace était brisée. Etant conscient que les miroirs sont souvent placés dans des penderies, Doc Savage l'ignora. La deuxième porte était cassée. Doc se rendit compte qu'il était plus simple de casser le reste du panneau de bois et de passer à travers, que d'essayer de l'ouvrir.

A l'instant où il pénétra dans le hall, une arme à feu aboya. Il roula, se retourna, et gagna un coin du couloir. Là où il s'était tenu, quand le coup de feu avait éclaté, un nuage noir s'élevait. Il s'étendit rapidement. Un courant d'air en entraîna une partie dans le trou de la porte. Le reste envahit tout le corridor, empêchant toute visibilité.

La fumée venait d'un récipient métallique que Doc avait laissé là.

Le revolver ne tira plus. Le coup semblait être venu d'un escalier. En haut de celui-ci, des bruits de pas précipités étaient audibles. Le bruit était rapide et léger, féminin.

Doc Savage se dirigea vers les sons. La fumée, bien que le camouflant complètement, ne le salissait pas du tout. Pas plus qu'il ne semblait avoir de difficulté à respirer. Cependant, alors qu'il se dirigeait vers les marches, il se rendit compte qu'il se frottait les mains l'une contre l'autre. Il se frotta le cou. Ensuite, réalisant ce qu'il était en train de faire, il dut faire un effort pour arrêter.

Cette bombe fumigène était vraiment particulière. Doc n'avait pas eu le temps de l'expérimenté complètement.

Au pied des marches, il s'arrêta.

— Johnny ! appela-t-il.

— Ici ! vint une voix étouffée.

C'était la voix de Johnny, bien que l'archéologue et géologue utilisait rarement de mot si court. Il semblait être à l'étage, près de la façade de la maison.

Des balles furent tirés en rafale du haut de l'escalier. Il était évident que le ou les personnes, se trouvant au-dessus, désiraient être seules avec le prisonnier.

Doc Savage prit une autre de ses puissantes grenades.

— Vous feriez mieux de vous éloigner ! Cria-t-il au bandit armé. Dans moins de dix secondes, il restera peu de chose de l'endroit où vous vous tenez !

L'homme de bronze écouta attentivement. Il ne tuait ou ne blessait jamais grièvement personne, si on pouvait faire autrement.

Les balles continuèrent à venir.

Doc actionna le mécanisme de mise à feu de la grenade. Il choisit un moment d'accalmie dans les tirs et jeta la grenade en haut. Elle atterrit avec un petit cliquetis.

Le bandit s'enfuit.

La maison trembla sur ses fondations. Du bruit, de la fumée, des planches, du plâtre et quelques marches de l'escalier tombèrent. A l'endroit où Doc s'était tapi, du plâtre tomba du plafond et l'inonda douloureusement.

Il monta l'escalier. Le couloir en haut était en ruine. Une porte à son extrémité avait été complètement arrachée.

Sylvan Niles, se trouvait juste en dessous de celle-ci. Elle était couchée face contre le sol, inanimée, et il semblait que quelque chose l'avait atteinte à l'arrière de sa tête. Des morceaux de la porte étaient répandus dans toute la pièce. Sa main droite tenait toujours un revolver.

Doc Savage se pencha sur la jeune femme, se baissa à côté d'elle, et commença à démontrer qu'un homme était capable de faire des choses différentes avec chaque main. De la gauche, il tâta les pulsations de la fille et apprit qu'elle était en vie, ensuite il lui tourna la tête et ouvrit ses yeux. L'inactivité de ses pupilles durant cette opération démontrait qu'elle était réellement inanimée.

De sa main droite, l'homme de bronze ouvrit le revolver. Celui-ci pouvait contenir cinq cartouches, et elles avaient toutes été déchargées. Le fait que le barillet soit brûlant prouvait que la fusillade avait été récente.

Doc Savage referma le revolver et le replaça dans sa main, exactement comme il l'avait trouvé.

S'étant redressé, l'homme de bronze se lança à travers la pièce et trouva ce qui, dans les beaux jours du vieux manoir, avait été un garde-mangé. De celui-ci, un escalier descendait.

Il écouta. Des hommes quittaient la maison ; plusieurs, d'après les bruits. Ils semblaient monter dans des voitures. Doc n'essaya pas de descendre, car c'est ce qu'ils devaient espérer. Il trouva une porte donnant accès de ce côté de la maison où se tenaient les voitures. Il l'éprouva. Verrouillée. Il lui donna un coup d'épaule. Dans un craquement, elle s'ouvrit.

Au centre de la pièce se trouvait un étrange objet, plus long, plus large et plus haut qu'un homme. Une boîte. Mais le bois semblait très ancien et il y avait des symboles cabalistiques de couleurs vermillons, pourpres et ors peints dessus.

Un jeune garçon connaissant modérément son histoire l'aurait identifiée. Un sarcophage !

Des sons ténus et étranges venaient de la boîte.

Doc Savage ignora les sons. Il fila à une fenêtre, essaya de l'ouvrir, et se rendit compte qu'elle était clouée par endroit. Il brisa le verre d'un des panneaux.

Il ne passa pas sa tête à travers, pour la simple et très bonne raison qu'une volée de plombs arriva. Les balles brisèrent les vitres restantes et firent énormément de bruit sur le plafond. D'autres balles commencèrent à se planter dans les murs de la maison. Une mitraillette tirait par une fenêtre.

Les moteurs de deux automobiles s'entendaient au milieu de la clameur de la bataille.

Doc Savage se jeta sur la gauche, dans le même mouvement il sortit une nouvelle grenade. Il faisait rarement de geste qu'il savait d'avance être futile, mais il en fit un cette fois.

Il jeta la grenade, sachant très bien qu'elle ne pourrait atterrir que loin des deux voitures. La secousse, cependant, pouvait faire de l'effet sur le moral des bandits.

Le rugissement fut terrible et toute la maison fut secouée. La fusillade s'arrêta immédiatement. Les voitures s'éloignèrent à toute vitesse.

Les bruits venaient toujours du sarcophage.

Doc Savage risqua un œil par la fenêtre. Deux voitures, le taxi avec le trou dans son toit et le véhicule que Doc et Ham avaient suivit, se trouvaient sur la route. Et de la façon dont elles fonçaient, on pouvait deviner que les occupants avaient dû avoir de durs moments. La route n'était pas conçue pour une telle vitesse.

Doc alla au sarcophage. Un examen rapide lui révéla qu'il était indubitablement authentique. Les momies ne sont pas techniquement supposées sortir de leurs réceptacles, et les anciens avaient des tabous contre les étrangers profanant ces cercueils. De ce fait, ils n'étaient pas équipés de serrure. Mais quelqu'un avait attaché le couvercle au reste du sarcophage à l'aide d'une corde.

Doc Savage défit la corde et souleva le couvercle.

Le long corps squelettique de l'homme à l'intérieur s'assit et dit, la gorge sèche : « Que je sois superamalgamé ! »

Autrefois, William Harper Littlejohn avait enseigné dans un collège. Mais, là, il ressemblait à tout, sauf à un professeur. La seule chose qu'il portait était un pagne qu'il s'était façonné à l'aide d'une grande serviette. Ses cheveux tombaient dans ses yeux, il était sale, contusionné et était couvert de sang séché de la tête aux pieds.

— Que je sois superamalgamé ! répéta-t-il, en sortant du sarcophage comme si c'était le dernier endroit au monde où il désirait être.

— Tu vas bien ? demanda Doc Savage.

— Est-ce que j'ai l'air d'aller bien ? demanda Johnny, indigné. La réponse est, non ! Explicitement, non !

Il allait bien.

— Sans équivoque, sinistrement démoniaque ! bafouilla-t-il.

Doc Savage examina le sarcophage. Il était presque complètement hermétique.

— Tu n'étais pas là-dedans depuis longtemps, dit-il, énonçant un fait évident.

— Non, convint Johnny. Je t'ai entendu appeler et j'ai répondu. Alors, ils m'ont attrapé, jeté ici dedans et ensuite ils ont attaché le couvercle. Maudits soient-ils ! J'aurais pu mourir étouffé !

Johnny, bien qu'il aimait utiliser de grands mots durant une conversation, n'en était pas fanatique. Généralement, il utilisait rarement de grands mots en présence de Doc Savage. Ils les utilisaient plus souvent pour déconcerter des personnes moins cultivées.

— Ils t'ont beaucoup torturé ? demanda Doc Savage.

— Je dirais que oui !

— Qu'ont-ils essayé d'apprendre ?

— Ils essayaient de savoir ce que tu savais sur toute cette histoire. Ils se sont, bien sûr, heurté à un mur de pierre. Bien que je n'aime pas me désigner comme un mur de pierre. Je suis plutôt le contraire. Je pense avoir prouvé être quasi invulnérable.

— Que leur as-tu dis ?

— Tout ce que je savais. C'est à dire exactement rien !

— Ils ne t'ont pas crû ?
— Naturellement non. De ce fait, ils ont joué avec mon torse, ils m'ont frappé, arraché quelques touffes de cheveux, et ils allaient commencer à me jeter des allumettes enflammées sur mes yeux, lorsque tu es arrivé.

Doc Savage acquiesça. Il semblait être intéressé par le sarcophage. Il le déplaça. Il y avait un trou rond, de peut-être deux centimètres de diamètre, creusé dans le plancher juste en dessous du cercueil. Il n'y avait rien dans le trou.

Doc Savage examina le fond du sarcophage et y trouva un autre trou, plus large que celui creusé dans le sol. Il regarda dans celui-ci, mais il faisait trop noir pour voir quelque chose.

— Et eux, ont-ils dit quelque chose ? demanda l'homme de bronze.
— Beaucoup trop ! Ils n'ont pas arrêté de parler. Ils étaient très pompeux.
— Ils ont fait des allusions ?
— Personne ne peut autant parler sans lâcher quelque chose !

Doc Savage examinait toujours l'intérieur du sarcophage. Il semblait être solide. Il sortit un canif d'une de ses poches et gratta. Il découvrit alors que le cercueil avait été démonté récemment. Il continua à gratter et trouva les joints.

— Combien de personne as-tu compté dans la bande ?
— Je ne saurais dire. Un grand nombre, ils n'ont pas arrêté d'aller et venir.
— Mille ?
— Oui, au moins.

Doc Savage s'assit sur l'un des côtés du sarcophage et posa ses pieds sur l'autre côté. Il se prépara à bander ses muscles.

— Tu as vu Monk ? demanda-t-il.
— Ils ont eu Monk ? explosa Johnny.
— Oui.
— Que je sois superamalgammé ! gémit Johnny.

L'homme de bronze exerça une petite poussée. Le sarcophage craqua, mais ne s'ouvrit pas. Il changea de position pour utiliser plus de sa puissance dessus.

— Je n'ai même pas entendu parler de lui, dit Johnny, lugubrement.
— Nous devons le trouver. C'est la première chose que nous devons faire.

Johnny acquiesça. Il humecta ses lèvres. Ensuite, parce qu'il semblait n'y avoir rien d'autre à dire, il désigna le sarcophage.

— Ce truc a quelque chose de singulier, dit-il. Avant ceci, je pensais bien ne pas être le plus grand cerveau du monde. Mais maintenant, je crois bien être l'un des plus bête ! Ils m'ont mis plusieurs fois dedans, ils m'ont chaque fois ressorti et emmené dans une autre pièce. Cela n'avait ni queue, ni tête.

Doc Savage banda brusquement, violemment, les muscles de ses jambes. Il y eut une déchirure, et le sarcophage se sépara. Doc le retourna et continua sa destruction jusqu'à ce qu'il soit entièrement séparé, les entrailles du sarcophage explosèrent.

Johnny regardait avec grand intérêt. S'il y avait eu une chiure de mouche présente, il l'aurait trouvée. Il se pencha encore plus et écarquilla les yeux.

— Il y a quelqu'un qui doit être complètement fou ! dit-il, la gorge nouée.

Le fond du sarcophage et une grande partie de ses bords étaient creux, mais ne contenaient rien.

— Tu es resté tout le temps dans cette pièce, demanda Doc.
— Non, répondit Johnny, en fronçant les sourcils. Ils auraient pu sortir quelque chose du sarcophage sans que je ne m'en aperçoive.
— Oui, et c'est ce qu'ils ont fait.
— Hein ? Johnny regarda l'homme de bronze en fronçant les sourcils. Tu as une idée de ce qui se cache derrière cette histoire ?

Au lieu d'apaiser l'esprit du long et maigre archéologue et géologue, Doc Savage fit un geste.

— Il y a une personne dans le couloir du bas qu'il serait intéressant d'interroger, fit-il.

Johnny acquiesça, commença à marcher vers la porte, puis s'arrêta.

— J'ai oublié de te dire, dit-il en se retournant vers Doc, le nom de leur chef.
— Tu l'as entendu ?
— Oh oui ! Ils semblaient en être certains. Je n'étais pas sensé en sortir vivant, aussi ont-ils mentionné son nom.
— Et quel est-il ?
— Sylvan Niles. J'ai aussi appris que c'était un type particulièrement sanguinaire.

L'homme de bronze escorta le pauvre Johnny, toujours couvert de sang et de traces de coups, jusqu'à l'endroit où la jeune femme gisait inconsciente. Il la désigna et dit :

— Je te présente Sylvan Niles.
— Une femme ! souffla Johnny. Que je sois superamalgammé !
— Comme tu le vois, est-tu sûr que le chef de cette bande s'appelle Sylvan Niles ?
— C'est ce que leur conversation m'a fait croire, réitéra Johnny.

Sylvan Niles ne montrait aucun signe qu'elle allait bientôt revenir à elle.
— Attends ici, ordonna Doc Savage.
L'homme de bronze commença une fouille complète de la maison. Et plus particulièrement la pièce en dessous de celle enfermant le sarcophage. Le trou dans le plafond était proéminent. Il semblait venir tout droit à travers. Du plâtre, qui était tombé du plafond, jonchait le sol. Du bout du pied, Doc Savage poussa les morceaux de côté et examina le sol. Il ne trouva rien d'intéressant et continua la fouille du reste de la maison.
La maison avait de toute évidence servi de quartier général, mais pas depuis plus d'une semaine. Doc avait trouvé des boîtes de nourriture. Certaines n'avaient pas été entièrement vidées et à l'état de la nourriture, il pouvait faire des estimations.
Il devint apparent qu'il n'y avait plus personne d'autre dans la maison.
Doc Savage sortit dans la cour, à l'arrière, où il avait laissé l'homme qu'il avait maîtrisé. ; mais ce dernier était parti. Comme il n'était pas dans un état de se déplacer par ses propres moyens, il était logique de penser que des compagnons, dans leur fuite, l'avaient découvert et emmener avec eux.
Doc retourna dans la maison et remonta à l'étage.

William Harper Littlejohn surveillait Sylvan Niles, toujours inconsciente, avec beaucoup d'intérêt. Johnny avait presque une silhouette impressionnante dans son pagne.
— Il y a des tentures en bas, suggéra Doc Savage. Elles pourront de faire un vêtement plus digne que ce pagne. Tes vêtements semblent avoir disparus.
— Bon sang ! s'exclama Johnny. Je n'y pensais même plus.
Johnny sortit en hâte, marchant avec précaution sur les morceaux de plâtre et de planches, et descendit l'escalier. Il revint peu après, enveloppé dans une toge grossière qu'il s'était confectionnée à l'aide d'une tenture. Ses jambes fuselées et bras en saillaient, donnant l'impressionnant qu'il était exclusivement fait d'os.
Doc Savage avait ouvert la fenêtre et s'y penchait très fort. Johnny remarqua qu'il examinait le ciel.
— Il y a quelque chose là-haut ? demanda-t-il.
— Ham était supposé volé ici autour avec l'hélico, répondit Doc. Il semble avoir disparu.
A ce moment, Sylvan Niles remua un peu et émit un léger son. Après un moment, elle ouvrit ses yeux et s'assit.
Elle ne dit rien. Elle regarda simplement Doc et puis Johnny. Elle cligna plusieurs fois des paupières lorsqu'elle vit Johnny, comme si sa silhouette grotesque était une expérience nouvelle.
Alors que Johnny allait ouvrir la bouche, Doc, d'un geste, lui intima de garder le silence. Ils observaient la jeune femme en silence. Elle regardait tout autour d'elle et de toute évidence reconnut où elle se trouvait. Elle regarda les dégâts causés par la grenade, puis commença à se tâter le sommet de la tête, qui devait être particulièrement douloureux. Ce geste attira son attention sur le revolver qu'elle tenait dans sa main.
Elle pointa l'arme vers Doc Savage et Johnny.
Johnny gémit : « Doc, on aurait mieux fait de le lui enlever ! »
— Ne bougez pas ! dit sèchement la jeune femme. Je vais sortir d'ici !
Au lieu de rester tranquille, Doc Savage s'avança, lentement, lui donnant amplement le temps d'appuyer sur la détente.
— Reculez ! grinça Sylvan Niles.
Doc continua à avancer. La jeune femme arma le revolver. Elle semblait désespérée et prit une attitude qu'elle voulait être déterminée. Mais lorsque Doc Savage fut sur elle, elle laissa tomber l'arme.
— Vous ne devriez pas avoir une telle confiance dans votre habileté à comprendre la nature humaine ! dit-elle sèchement à Doc. J'aurais pu tirer !

Doc Savage négligea de lui dire qu'il y avait très peu de chance qu'elle l'abatte avec un revolver dont les cartouches avaient été déchargées. Il s'empara de l'arme et la jeta par la fenêtre.
— Que vous est-il arrivé ? lui demanda-t-il.
La jeune femme était cohérente dans ses explications.
— Vous m'aviez laissée avec Monk, le jeune Alex Mandebran et ce cochon, Habeas, en face du bâtiment des Mines, dit-elle. Vous n'étiez parti que depuis quelques instants, qu'un homme est venu frapper à la vitre de la voiture pour dire qu'il avait un message, de vous, pour Monk. L'homme s'arrangea pour garder la porte ouverte tandis qu'un autre est monté à l'intérieur. Ils nous ont attrapés.
— Ils vous ont bâillonnés et bandés les yeux immédiatement ? demanda Doc, se rappelant qu'il l'avait vue, ainsi que le jeune Alex Mandebran, sans le moindre bandeau ou bâillon, dans la voiture fuyante.

— Non, ils ont fait cela plus tard.
— Et ensuite ?
— Ils m'ont amené ici. Ils ont emmené Monk et Alex quelque part d'autre. Je ne sais pas où.
Les mauvais traitements qu'il avait subis fit que Johnny posa une question remplie de soupçons.
— Et comment expliquez-vous que vous ayez été laissée sans connaissance avec cette arme à feu dans la main ?
— Ils m'ont assommée et m'ont laissé ainsi !
— Du moins cette une bonne histoire, dit Johnny.
La fille le regarda avec colère.
— Qui t'es toi, sac d'os ?
C'est Doc Savage qui répondit : « C'est William Harper Littlejohn, plus souvent appelé Johnny, l'un de mes assistants. »
— Je suis désappointée ! dit la jeune femme. J'ai l'impression que vous êtes allé chercher vos assistants dans un zoo !

Johnny lança un regard glacial à la jeune fille, mais ne daigna pas lui répondre.
— Et maintenant, voulez-vous parler librement ? lui demanda Doc Savage.
— Non !
— Cela pourrait simplifier les choses.
Elle secoua muettement la tête, puis sembla réfléchir à quelque chose. Elle désigna la cave.
— Avez-vous fouillé en bas ? demanda-t-elle.
— A la hâte, admit Doc Savage.
— Ils avaient une cachette souterraine, dit-elle. Peut-être certains d'entre eux y sont-ils toujours. Nous ferions mieux d'aller voir.
Doc Savage l'aida à se mettre debout et il était certain qu'elle savait marcher, bien que de façon un peu incertaine. Ils escaladèrent les gravas et descendirent les escaliers.
La cave n'était pas grande. Le sol était en argile tassé, les murs en briques anciennes. Au centre, se trouvaient les fondations d'une immense cheminée, qui débouchait dans la pièce au-dessus. A sa base, il y avait une petite porte, servant à l'évacuation des cendres.
La fille la désigna : « Là ! »
Doc Savage ouvrit la porte et regarda dans la cheminée. Il prit un petit bâton et tâtonna, il ne découvrit que de la poussière.
— C'est là, dit la fille. Il faut rentrer par le côté de la cheminée.
Doc Savage chercha plus attentivement. Celui qui avait fait le travail avait fait de l'excellent job. La jointure était difficilement perceptible, même à la loupe. Le mécanisme qui l'ouvrait était indétectable. Doc sortit à l'extérieur, prit un lourd rocher, revint avec et l'asséna sur la cheminée.
En un instant, un panneau se révéla, aussi large que ses épaules et presque aussi haut que lui. Le panneau était en métal, et on avait cimenté des briques à l'extérieur. Doc parvint à l'ouvrir.
La niche au-delà pouvait à peine contenir son énorme carcasse. Le fond ne semblait pas très stable lorsqu'il entra à l'intérieur. Il y avait des cordes sur le côté droit, indiquant que c'était un ascenseur, fonctionnant comme un monte-plats.
— Envoie la fille après moi, ordonna Doc.
L'homme de bronze se retourna dans l'ascenseur, manipula les cordes et, pratiquement sans bruit, il descendit. Plusieurs fois, il appliqua les bouts de ses doigts sur les côtés du puits de béton pour estimer la vitesse. La cage descendit près de cinquante pieds avant d'arriver à destination. Doc alluma une lampe de poche.
Les murs étaient consolidés par des madriers. Il n'y avait qu'une seule pièce, pas très grande, équipée d'un établi et d'innombrables caisses. Des outils étaient éparpillés sur l'établi.
Il y avait également une grande pile de feuilles de papier sur l'établi. C'était des reçus pour des valeurs boursières achetées et vendues sur les marchés boursiers de New York et ailleurs.
Toutes les transactions étaient établies au nom de Sylvan Niles. Ce dernier semblait être un magicien de la finance. Dans aucun cas de l'argent avait été perdu ; et les gains, dans certains cas, atteignaient des sommes de plusieurs milliers de dollars.
Doc Savage revint au puits et appela : « Envoie Sylvan Niles en bas ! »
— Voilà ! cria Johnny en retour.

Un moment plus tard, l'ascenseur, que Johnny avait remonté, arriva et la jeune femme en descendit. Doc Savage tenait sa lampe de poche et, à sa lueur, étudia attentivement les traits de la jeune femme, tandis qu'elle examinait les lieux. Ou bien elle était authentiquement surprise par ce qu'elle découvrait, ou elle était une excellente actrice.
Ensuite Johnny descendit.

— Qu'y a t il au juste dans ce repaire ? demanda-t-il en regardant tout autour.

— Un assemblage mécanique a été transporté ici, dit Doc Savage. On peut essayer de découvrir ce que c'était au juste.

Ils concentrèrent leur attention sur les caisses. Elles étaient déjà ouvertes, et complètement vides. Certaines contenaient encore des copeaux d'emballage. Ceux-ci furent sortit avec soin et passé au crible, mais ils ne révélèrent rien digne d'intérêt. Il n'y avait même pas un bout de papier. Et les caisses elle-mêmes ne portaient aucune marque.

Les deux hommes allèrent à l'établi, examinèrent les outils. Doc désigna un râtelier où, de toute évidence, de nombreux outils avaient dû y être accroché, mais qui était vide à présent.

— Toutes les clefs devaient avoir été accrochées là, dit l'homme de bronze.

Un cri de surprise attira leur attention sur Sylvan Niles. Elle était tombée sur la pile de transactions et les examinait. Elle était en émoi.

— Vous avez fait de beaux profits ! lui dit Doc avec ironie.

— Moi ? explosa-t-elle. Je n'ai jamais vu ces documents auparavant.

Johnny se précipita sur les papiers, jeta un œil dessus, puis regarda la jeune femme.

— Des exégèses probantes sont opportunes, fit-il remarquer.

— Des quoi ?

— Vous avez intérêt à donner des explications convaincantes, répéta-t-il, avec des mots plus simples.

— J'ai été dupée ! dit-elle sèchement. Quelqu'un a utilisé mon nom pour effectuer des transactions boursières !

Johnny secoua sa tête solennellement et dit : « C'est faible ! »

Ensuite, comme pour examiner plus attentivement les papiers, Johnny s'empara de toute la liasse. Le résultat fut déconcertant. Un grincement de métal suivit d'un *clac* ! résonna au-dessus de leurs têtes. Doc Savage se rua vers l'ascenseur et regarda en haut.

Une lourde plaque de métal s'était refermée au-dessus du puits, le bouchant. Doc s'enfonça dans le puits et grimpa jusqu'à la barrière, sur laquelle il exerça toute sa force. La plaque ne remua même pas.

Ils étaient piégés !

Lorsque Doc Savage revint dans la pièce, Johnny était en train d'examiner l'endroit où s'étaient trouvées les feuilles de papier. Venant de trous forés dans les madriers, il y avait deux fins câbles, isolés à part les extrémités, qui avaient été maintenues en contact par le poids des feuilles. En soulevant les documents, il avait séparé les deux fils, coupant ainsi un circuit électrique, et avait ainsi déclenché la fermeture du puits.

— Un piège !

La fille ne disait rien.

Johnny prit un solide tournevis, grimpa dans le puits, et s'attaqua au panneau barrant le passage, mais ne parvint pas à le faire bouger. Ramper dans le puits était une action difficile, et il retomba bientôt, épuisé.

— Que je sois superamalgammé ! gronda-t-il. Nous sommes bien piégés ! Nous ne sortirons jamais d'ici !

CHAPITRE XIII

HAM A DES DIFFICULTES

Le général de brigade Théodore Marley Brooks était, à ce moment, n'était pas du tout près de la vieille maison de campagne où Doc, Johnny et Sylvan Niles étaient piégés. Pire, Ham s'en éloignait, et espérait que son hélicoptère ne serait pas vu par les occupants des deux voitures qui traversaient New Jersey à grande vitesse.

A l'arrière de son véhicule aérien, Chemistry, le singe de Ham, et Habeas Corpus, le cochon de Monk, se querellaient. Ils étaient de force égale. Habeas pouvait mordre et utiliser ses sabots pointus ; Chemistry, bien que plus large, n'avait que ses poings de singe et des dents nettement moins efficaces.

Ham avait peu de difficulté à suivre son gibier, à part lorsqu'ils traversaient des villages. Heureusement ceux-ci n'étaient pas très étendus.

Les voitures prirent un chemin forestier désuet. Les feuillages des arbres cachaient régulièrement la route, de ce fait les voitures étaient entièrement invisibles du ciel. Ham devait résister à la tentation de voler plus bas, sachant que dans les régions boisées il faisait plutôt tranquille et qu'ils pourraient entendre le bruit du moteur de son hélico. A force de regarder dans les jumelles, ses yeux lui faisaient mal.

Alors, une chose singulière se passa. Les deux voitures quittèrent la route pour une minuscule clairière qui était environnée par un mur dense de verdure. Dans cette clairière, deux autres voitures attendaient déjà. D'en haut, il était impossible de dire beaucoup sur ces deux véhicules, mais ils semblaient longs et puissants. Les hommes changèrent de voitures.

Les deux voitures suppléantes repartirent dans la direction par laquelle les deux autres étaient venues. Elles roulaient particulièrement vite, et parce que deux voitures roulant rapidement, l'une derrière l'autre, attireraient l'attention, elles se séparèrent quelques centaines de mètre plus loin. Ces véhicules étaient beaucoup plus difficiles à suivre.

Ham sentit une sueur froide couler dans son dos. Le but des deux voitures était devenu évident. Elles s'arrêtèrent le long de la voie de chemin de fer reliant Washington à New York. Les hommes laissèrent leurs voitures et se dispersèrent sur la droite, parmi des buissons.

Ham décida qu'ils étaient en train de faire quelque chose avec les signaux du chemin de fer. Il garda un œil perçant pour s'assurer qu'ils n'enlevaient pas des rails ou qu'ils n'étaient pas en train de poser quelque chose en leur travers qui aurait pu causer un accident.

Comme le quartier était fréquemment traversé par des avions, Ham estima qu'un de plus ne devait pas attirer l'attention, aussi il descendit un peu. Si ces hommes avaient l'intention de mettre des vies en danger, il interviendrait. Autrement, il se contenterait d'un rôle d'observateur. Il n'était pas assez orgueilleux ou insensé, pour croire que, seul, il pourrait appréhender toute la bande.

Une attende plutôt longue s'ensuivit.

Un train apparut, venant de Washington. C'était l'un des nouveaux trains à haute vitesse. Il devait bien faire du cent kilomètres à l'heure. Prenant un virage, il filait tout droit vers les hommes que Ham observait. Alors, des choses arrivèrent.

D'abord, le signal situé devant le train changea, lui ordonnant de s'arrêter. Ensuite des hommes se répandirent sur les rails en agitant des drapeaux rouges.

Comme il n'y avait aucune raison de faire autrement, le conducteur du train freina et le convoi s'arrêta. Le conducteur descendit pour venir voir ce qu'il se passait. Alors, des hommes bondirent hors des buissons et coururent dans sa direction. Ils tenaient des revolvers. Le conducteur leva ses mains. D'autres hommes coururent le long du train et entrèrent dans les wagons.

Tout fut exécuté très rapidement. En deux ou trois minutes à peine, les assaillants étaient entrés dans le train. Lorsqu'ils réapparurent, ils escortaient un prisonnier. Celui était plus grand que tous ses assaillants et gardait ses mains rigides au-dessus de sa tête. Il fut poussé jusqu'aux voitures, qui s'éloignèrent rapidement.

Ham savait que cette compagnie de chemin de fer avait équipée ses convois à haute vitesse d'un système de communication dit « sans-fil », avec lequel le train pouvait rester en contact avec les gares intermédiaires ; mais le système avait dû être mis hors service par les assaillants. Un groupe d'homme en uniformes de la compagnie quittèrent les wagons pour se ruer vers une ferme distante, de toute évidence en espérant y trouver un téléphone.

Ham n'en vit pas plus, son attention étant concentrée sur la poursuite des deux voitures. Elles se dirigeaient directement vers l'endroit où l'échange de voitures avait eu lieu. Une fois dans la clairière, les hommes changèrent une nouvelle fois de véhicule, pour reprendre les premiers.

L'hélicoptère était équipé d'un radio-transmetteur de type universel. Ham l'alluma et se brancha sur la longueur d'onde de la police et se mit bientôt à entendre une information intéressante.

— Appel à toutes les unités du New Jersey ! entonnait une voix officielle par le haut parleur. Surveiller deux grandes berlines noires, plaque minéralogique sans garantie, occupées par plus d'une douzaine d'hommes. Ceux-ci ont braqué le train Washington-New York et enlevé Samuel Gérard Crowell, le secrétaire privé du sénateur Lorton, président du comité de révision des tarifs.

D'autres informations arrivaient, ayant à faire avec la routine de la recherche des deux voitures. Mais ce n'était pas très important, puisque les deux voitures avaient déjà été abandonnées.

Ham réfléchit mais n'arriva à rien. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi ils avaient bien pu enlever Crowell ?

S'apercevant que les voitures s'étaient garées sur un accotement d'un établissement, Ham arrêta ses réflexions. Il réduisit la vitesse de rotation de son moteur pour faire le moins de bruit possible, tout en gardant la même altitude. Ensuite il frotta ses yeux douloureux et utilisa encore une fois ses jumelles.

L'endroit en dessous semblait être une colonie de vacance et consistait en un grand bâtiment et un certain nombre de petits bungalows, tous situés au bord d'un petit lac. Un détail de l'agencement au moins était intéressant. Il y avait un bâtiment édifié sur le lac, et il était trop grand pour être un simple hangar à bateaux. Ham supputa qu'il devait contenir un hydravion.

L'élégant avocat continua son observation jusqu'à ce qu'il fut certain que les voitures aient atteint leur destination. Il vit les véhicules rentrer dans des garages. Coupant le moteur de l'hélicoptère, il le dirigea à l'ouest du camp, où les effets aveuglants des derniers rayons de soleil du jour dissimuleraient son véhicule. Il atterrit dans une crique sèche, le seul endroit valable dans ce milieu boisé.

Il descendit et courut à travers le camp, suivit de près par Chemistry et Habeas Corpus.

Un homme fainéantait sur le porche rustique du plus grand bâtiment du camp. Un fusil de chasse à travers les genoux. Il gardait un œil attentif sur ce qui l'entourait. Un autre homme faisait la même chose à l'arrière, et il avait aussi un fusil de chasse. A deux, ils pouvaient surveiller tout les environs.

Soudain, du bruit vint des buissons, à une certaine distance de la maison. Le vacarme n'était pas très fort, c'était des grognements et des cris perçants. En fait, ces sortes de bruits, en ce lieu paisible, étaient alarmants. Dans une jungle infestée par des cochons sauvages et des singes, on aurait pu comprendre, mais, au milieu des collines de Jersey ça l'était beaucoup moins.

— Bill ! cria l'individu à l'arrière. Qu'est-ce qui se passe, par l'enfer !

— Cela vient des fourrés ! expliqua Bill. Que je sois damné si je sais ce que c'est !

Les bruits, qui avaient si soudainement éclaté, étaient si singuliers et si forts dans la solitude du Jersey, que les deux hommes se rejoignirent dans la cour pour observer les buissons.

— Ca doit être un couple de chats sauvages, grinça l'un.

— Ils en ont dans le Jersey ? demanda l'autre, sincèrement.

Son compagnon grogna :

— Viens, on va aller voir ce que c'est !

Les deux hommes, leurs fusils de chasse prêts, s'avancèrent dans les fourrés. Ceux-ci étaient denses et ils ne pouvaient éviter de faire un peu de bruit.

Le vacarme devant s'arrêta brusquement, puis il y eut un bruit comme si deux animaux de tailles moyennes s'enfuyaient.

Les deux hommes s'avancèrent plus avant, étirant leur cou pour essayer de voir. L'un des deux tomba, puis se redressa en jurant. Ce n'était pas des bûcherons et ils ne prenaient pas garde aux branches qui accrochaient leurs vêtements. Ils s'arrêtèrent et commencèrent à sauter sur place, comme des chiens guettant un lapin dans une prairie. Ils ne purent cependant pas saisir un signe de ce qui avait causé le vacarme.

— Oh ! Et zut ! grommela l'un, en haussant les épaules. La moindre excitation dans ce trou perdu est toujours distrayant.

Ils retournèrent vers la maison en se frayant péniblement un chemin à travers les fourrés, et reprirent leur faction devant les portes avant et arrière, leur fusil de chasse à travers les genoux. N'ayant été absent qu'un court moment et n'ayant rien trouvé de changé à leur retour, ils convinrent que tout était en ordre.

Pourtant tout n'était pas en ordre, du moins pas du point de vue des deux gardes. Ils ne savaient pas que Ham s'était arrangé pour que les deux étranges animaux domestiques, Habeas et Chemistry, de simuler une querelle. Cela n'avait pas été très difficile, car ils étaient toujours prêts à se battre. Sous le couvert du vacarme qui avait éloigné les deux gardes, Ham avait traversé l'espace à découvert et était entré dans la maison.

Ham s'était faufilé par ce qui semblait être une fenêtre de cave et avait découvert, avec dégoût, que ce n'étai pas une cave. La maison reposait sur une fondation haute d'un mètre. Et les murs de pierres de cette fondation étaient percés de fenêtres.

Ham était dégoûté. Il s'était jeté dans un trou d'où il lui sera difficile de sortir. Il s'accroupit là, rongeant ses ongles mentalement, jusqu'à ce que ses yeux s'habituent à l'obscurité. C'est alors que Ham s'aperçut que les choses n'allaient pas aussi mal qu'il ne l'avait d'abord pensé.

Presque au-dessus de sa tête — il se trouvait bien en dessous de la maison — il y avait une trappe. La raison d'être de cette porte le défia un moment. Puis il en découvrit la raison.

La construction de la trappe était récente. Quelqu'un avait dû le concevoir comme moyen de fuite !

Ham regarda tout autour de lui, ensuite il se mit à l'œuvre à l'arrière. Parce qu'il ne semblait pas y avoir de danger à le faire, il gratta des allumettes. Elles fournirent un peu de lumière afin d'examiner les poutres du plancher au-dessus de sa tête, qui étaient ornées de toiles d'araignées. En certains endroits, les toiles étaient arrachées. Ham trouva un espace qui était presque complètement dénué des fils de soies collants. Immédiatement en dessous de cet endroit, il tapota doucement le sol du poing.

Comme il le soupçonnait, un bruit creux et sourd lui répondit. Il gratta rapidement avec ses mains, et découvrit une dalle carrée en bois. Il souleva celle-ci et découvrit l'entrée d'un puits, renforcé par des poutres de bois.

Ham retourna en rampant vers la trappe, appliqua une oreille dessus et capta un murmure de voix ; mais les orateurs ne semblaient pas se trouver dans la pièce juste au-dessus. Ham exerça une pression sur la trappe. Elle se souleva difficilement. Un moment plus tard, il découvrit qu'elle était située sous un canapé ou quelque chose de semblable, et qu'elle était recouverte par un tapis.

Les voix étaient presque distinctes maintenant, mais la conversation était intelligible.

Plusieurs hommes parlaient, et ils semblaient discuter d'un autre homme qui était en difficulté.

— Il va rapidement en sortir, disait quelqu'un.

— Il ferait mieux ! gronda un autre. Si tu n'avais pas été aussi généreux avec le chloroforme.

— Qu'est-ce que c'était ce raffut à l'extérieur ?

Quelqu'un avait dû sortir pour interroger les deux gardes, car il y eut un bruit de pas qui s'éloigna, un intervalle, puis il revint.

— Probablement deux lapins qui se battaient dans les fourrés.

— Les lapins ne se battent pas !

— Bon, eh bien c'était quelque chose. Rien d'important. Regardez ! Notre ami le secrétaire du sénateur revient à lui.

Cela permit à Ham d'identifier l'homme qui avait été chloroformé. C'était l'individu qu'ils avaient enlevé dans le train. Ils avaient dû le droguer pour être tranquille.

Ham écouta attentivement. Il entendit un assortiment de gémissements, ceux que pouvaient faire quelqu'un qui sortait de l'inconscience. Il y eut une série de coups secs, des gifles probablement. De toute évidence, ils étaient en train de réveiller la victime.

— Tout est en place ? demanda quelqu'un, avec anxiété. Il faut faire les ajustements avant qu'il ne se réveille…

— Ferme-la ! lui dit un autre. Ce type ne doit pas savoir de quoi il retourne !

Une voix stridente commença à bafouiller.

— Que…quel…quel est la signification de cet outrage ? demanda-t-elle.

Ça, se dit Ham, s'était exactement le type de voix qu'un secrétaire de sénateur devait avoir, la voix d'un jeune qui était beaucoup trop digne pour son age.

— Vous savez très bien pourquoi vous êtes ici ! gronda un des ravisseurs.

— Quoi…que…je ne comprends as ! dit sèchement le secrétaire. Je ne vous ai jamais vu auparavant ! Laissez-moi partir ! Je n'ai pas les moyens de vous payer une rançon !

— Nous ne voulons pas d'argent !

— Alors que voulez-vous ?

— Une revanche !

Il y eut un court intervalle pendant que le jeune homme essayait de comprendre ce qu'ils voulaient.

— Une revanche ! dit-il la gorge serrée. Je ne comprends pas !

Un moment de silence suivit. Ham, dans son esprit, pouvait voir les hommes qui procédaient à l'interrogatoire regarder le captif.

— Tu mens petit morveux ! Tu sais très bien de quoi nous parlons !

— Non, je ne sais pas ! explosa le prisonnier.

— Cela c'est passé durant ces dix derniers jours.

— Mais, je ne vois vraiment pas ! insista le prisonnier.

— Réfléchit bien, gronda l'autre. Tu vas t'en souvenir ! Peux être que cela ne signifie rien pour toi. Mais, il est certain que cela signifie beaucoup pour beaucoup d'entre vous.

Ham suivait l'interrogatoire avec grande attention, imaginant le prisonnier réfléchir à tous les mouvements qu'il avait faits durant ces derniers jours. Ham y réfléchissait lui aussi. Il vint à la conclusion que ses hommes jouaient une pièce, et, comme ils n'étaient pas de très bons acteurs, leur amateurisme les avaient trahis.

Quels étaient leurs motifs ? Ham avait beau se remuer les méninges, il ne parvenait pas à comprendre le but de cet interrogatoire.

Apparemment, le problème était tout aussi insoluble pour le prisonnier.

— S'il vous plait ! explosa-t-il. J'ai réfléchi à tout ce que j'ai fait ces deux dernières semaines. Et je ne vois vraiment pas.

Un homme avec une voix dure demanda : « Qu'en est-il ? »

Apparemment, la question n'était pas adressée au secrétaire du sénateur.

— Je vais voir, dit un des hommes, en réponse.

Quelqu'un quitta la pièce où l'interrogatoire avait lieu. Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. Puis, celui qui était parti revint.

— Tout est au poil ! dit l'homme qui avait quitté la pièce.

— Quelle est la signification de cette démence ? cria le prisonnier.

L'homme à la voix dure éclata de rire.

— Copain, je crois que nous te devons des excuses, dit-il. Nous avons fait une terrible erreur.

— Vous voulez dire que je ne suis pas la bonne personne ?

— Tu l'as dit, copain.

— Je vous enverrai tous en prison pour cela ! cria le prisonnier, retrouvant soudainement du courage.

— Hum…hum ! murmura la voix dure. Dans ce cas, au lieu de vous relâcher, il serait peut-être préférable qu'on vous attache une pierre autour du cou, avant de vous jeter dans le lac.

Il y eut un moment de silence horrifié.

— Non ! Non ! explosa le prisonnier. Je ne dirai rien de ce qui vient de se passer !

— Bandez-lui les yeux, ordonna le chef. Ensuite, emmenez-le !

Le prisonnier avait perdu tout son courage. Il commença à hurler de tout ses poumons, ne s'arrêtant que lorsqu'une main fut plaquée sur sa bouche.

— Bâillonnez-le ! ordonna le chef. Emmenez-le !

Le jeune homme fut emporté.

CHAPITRE XIV

L'HOMME QUI AVAIT DISPARU

Ham n'avait aucun doute sur la froideur du sang qui coulait dans les veines des hommes au-dessus de lui, et il était à demi convaincu qu'il venait d'entendre un ordre d'exécution. Il devait empêcher cela. Il poussa la trappe à nouveau, et le meuble, un canapé, glissa, en faisant peu de bruit, grâce au tapis.

Ham redressa la trappe complètement et, en un silence presque total, se hissa dans la pièce. Aussitôt en haut, il regretta avoir agit si hâtivement, car il entendit immédiatement une conversation venant de l'autre pièce qui l'assura que le meurtre n'allait pas être exécuté.

— Tu ne vas pas le descendre ? demandait anxieusement un des membres de la bande.

— Non ! répondit l'homme à la voix rude. Bâillonnez-le et bandez-lui les yeux, emmenez-le quelque part de l'autre côté de l'état et abandonnez-le là.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire, approuva l'autre. S'il devait être tué, je ferais des histoires.

A ce moment, un homme entra dans cette pièce en grande hâte. Il devait avoir des papiers dans ses mains, car Ham pouvait entendre le bruit de leur froissement.

— Eh bien ? demanda la voix rude. As-tu pu tout prendre en sténo ?

— La plus grande partie ! Suffisamment pour en tirer un grand profit !

— Qu'est-ce que ça dit ?

— La commission des droits de douane va recommander que la taxe d'importation sur les cigares cubains soit réduite exactement de moitié, expliqua l'homme qui venait d'entrer. Et ce que la commission recommande est presque assuré d'être suivit par la Maison Blanche, le sénat et le président. Ce qui signifie que la taxe va être réduite.

La voix rude éclata de rire.

— C'est parfait ! Je vais rentrer en contact avec le grand chef et, en moins de deux, tous nos courtiers vont se mettre à acheter tous les titres disponibles de cigares cubains.

— Combien penses-tu que cela peut nous rapporter ?

— Comment pourrais-je le savoir ?

— J'espère que ce sera plus que le butin de Jethro Mandebran.

— Il se pourrait bien. De toute façon c'est tout à fait légitime. Ce n'est pas comme si on commettait un hold-up. S'ils nous attrapent, je doute qu'ils puissent faire quelque chose.

— Oui mais l'enlèvement de ce secrétaire de sénateur dans le train, c'est quand même répréhensible, n'est-ce pas ?

— Pas pour un avocat intelligent. Nous n'avons pas demandé de rançon, n'est-ce pas ?

Et l'homme éclata bruyamment de rire, comme si ses explications étaient juste la réalité.

Ham entendait des choses intéressantes et il désirait en entendre plus. Il décida que ce devait être une bonne idée de retourner sous le plancher, et fit un mouvement pour s'exécuter. Mais il y a des choses que l'on fait sans le vouloir lorsqu'on est soumis à une tension nerveuse.

La trappe glissa hors de sa poigne et se referma. Si le toit de la maison s'était effondré, il n'aurait pas fait un bruit plus désastreux.

Un silence mortel suivit. Ensuite quelqu'un jura. Des bruits de bas claquèrent sur le plancher, tandis que des hommes se ruaient vers la porte.

Ham était quelqu'un de prudent. Il portait un des gilets pare-balles conçus par Doc Savage, mais cette protection n'empêchait pas qu'on lui tire dessus.

Glissant sa main sous son aisselle, Ham retira l'un des superpistolets de Doc Savage d'un étui. Il le pointa vers la porte, l'arme laissa échapper un mugissement tonitruant lorsqu'elle libéra les balles dites de « miséricordes. »

Le son émis par l'arme était si impressionnant que la charge des hommes fut stoppée.

Il devait y avoir un râtelier avec des fusils de gros calibres dans l'autre pièce. Les hommes utilisèrent ceux-ci pour tirer à travers les murs. Les lattes de bois et le plâtre du mur de séparation offrirent peu de résistance.

Ses études de lois et la pratique avaient doté Ham d'une grande vivacité d'esprit. A tout moment, il pouvait réfléchir très vite, mais c'est peut-être bien lorsqu'il était confronté à une crise extrême que cette vivacité excellait, il le prouva encore cette fois.

Il saisit la porte de la trappe, la remis en place, la recouvrit du tapis et replaça le divan. La fusillade, le bruit assourdissant des fusils, celui du plâtre et planches qui tombaient, les cris des hommes, couvrirent tous les bruits qu'il aurait pus faire.

Ham courut ensuite à la fenêtre. Elle était fermée. Il l'ouvrit et défit les volets. Il voulait faire croire qu'il était venu par-là. Les deux gardes à l'extérieur allaient sans doute se demander comment il avait pu faire cela sans qu'ils ne le voient. Mais ça, c'était leur problème.

Agissant vite, Ham fit tomber une chaise près de la fenêtre. Il espérait ainsi faire croire que c'était celle-ci, en tombant, qu'il avait fait le boucan.

Ham respira ensuite un grand coup. Des balles s'écrasaient ici et là sur les murs. Ce n'était que par chance qu'il n'ait pas été touché, bien que seule une blessure à la tête aurait pu le déstabiliser sérieusement.

Ham examina le mur opposé, puis il prit un court élan, sauta en l'air et, les pieds en avant, toucha le mur.

C'était une cloison donnant sur une autre pièce. Le bâtiment avait été construit pour une occupation d'été et les murs intérieurs étaient minces, faits seulement de planches et de plâtre. Le mur de carton céda facilement et Ham s'y retrouva enfoncé jusqu'à la poitrine, il se dégagea rapidement.

Il se retrouva dans un minuscule couloir, avec une volée d'escaliers rustiques. Ham grimpa les marches en courant, trouva une porte au-dessus et l'ouvrit.

— Toi ! explosa une voix qui aurait pu appartenir à un jeune garçon. Par tous les saints, qu'est-ce…

Ham regarda Monk, que des cordes ligotaient aussi solidement qu'un homme puisse l'être.

— Qui pensais-tu que ça pouvait être ? demanda Ham en sortant un couteau et en commençant à couper les liens de Monk.

— Une armée, d'après le bruit de la fusillade ! Sois prudent avec ce foutu couteau ! Où est mon cochon ?

— Avec Chemistry, quelque part dans les environs.

— Il est en mauvaise compagnie, gémit Monk. Libère aussi cet autre gars.

— Quel autre gars ?

Monk désigna. « Où sont tes yeux ? »

La partie supérieure de la maison n'était rien d'autre qu'un grenier, sans fenêtre, de ce fait il faisait plutôt sombre dans les coins. Ham plissa les yeux et vit une silhouette qu'il n'avait pas vu jusqu'ici.

L'individu était corpulent, les cheveux gris, avec une paire de joues aussi rouge qu'une pomme. En temps normal, ce devait être un homme plein de dignité ; mais lorsqu'on était ligoté et bâillonné, toute dignité sans allait.

Ham bondit à côté de l'homme âgé, enleva son bandeau puis commença à couper les liens avec son couteau. L'homme n'était pas bâillonné et il prit la parole.

— Quelles sont nos chances de sortir d'ici vivant, pensez-vous ? demanda-t-il, avec assez d'assurance.

— Excellente ! dit Ham. Toujours optimiste.

Le gentleman grisonnant se mit debout. Une partie de sa dignité revint automatiquement. Ham, qui était l'un des plus grands experts en matière d'élégance, remarqua que le costume était de la meilleure coupe.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Ham.

— Jethro Mandebran, répondit l'homme.

Il n'était pas entièrement nécessaire à Jethro Mandebran de révéler son nom. Ham avait immédiatement deviné son identité, ayant reconnu le banquier disparu d'après les photos publiées dans les journaux. Ham regarda tout autour de lui pour voir s'il n'y avait personne d'autre. Le reste du grenier était dépourvu d'habitant.

La bande en bas était toujours en train de tirer à travers le mur. Aucune balle n'avait était tiré en l'air, ils pensaient donc probablement que Ham se trouvait toujours en bas.

La voix rude du chef hurlait, et ses ordres avaient une tendance hideuse. Il ordonnait à certains de ses hommes de sortir de la maison, et de prendre position à des endroits où ils pourraient couvrir toute la maison et ainsi empêcher que quiconque s'échappe.

— Où est votre fils, Alex ? demanda Ham à Jethro Mandebran.

Un changement saisissant transforma le banquier. Ses poings se serrèrent, et ses joues perdirent distinctement un peu de leur couleur rouge pomme.

— Mon fils ! cria-t-il d'une voix rauque. Ils l'ont eu ?

Le cri fut entendu en bas. Une balle de fusil siffla à travers le plancher et manqua Monk de très peu. Le chimiste bondit de l'autre côté de la pièce.

— Si jamais tu as un lapin dans votre chapeau, dit-il à Ham, c'est le moment de le sortir, car nous sommes mal barré !

— Fais seulement gaffe à ton cuir poilu ! l'avisa Ham.

L'avocat inséra une main dans une main et en sortir une boite plate de métal qui contenait deux chargeurs pour son pistolet. Ces balles n'étaient pas chargées avec la substance chimique qui provoquait l'inconscience. Ce quelles contenaient étaient de nature beaucoup plus violente.

Ham inséra un de ces nouveaux chargeurs dans son pistolet, courut à l'escalier, se pencha par-dessus et tira. Il poussa très brièvement sur la détente pour ne pas libérer plus d'une douzaine de balles.

Le résultat fut écrasant. La pièce en dessous se remplit de bruit, d'éclats et de flammes. C'était comme si des éclairs avaient frappé douze fois en même temps et au même endroit.

Ham mit rapidement son superpistolet en position coup par coup, les projectiles explosifs étaient trop précieux pour être gaspillé. Avant d'en lâcher d'autre, il écouta.

Comme on pouvait s'y attendre, les hommes en dessous étaient en train de se ruer hors de la maison. Certains étaient blessés. L'un d'eux criait qu'il avait la jambe brisée et demandait de l'aide. Il menaçait aussi de tirer si on ne l'aidait pas.

Ham lâcha deux autres projectiles explosifs. Ils secouèrent la maison et hâtèrent l'exode.

— Venez ! ordonna Ham à Monk et Mandebran. Il ne faut pas leur donner le temps de se réorganiser !

— Mon fils ! dit encore Jethro Mandebran, la gorge serrée.

— Monk ! appela Ham sèchement. Où ont-ils emmené le jeune Alex Mandebran ?

— Quelque part ailleurs, expliqua Monk. Ils ont dit quelque chose à propos de leur chef qui désirait l'interroger.

— Venez ! répéta Ham.

L'escalier était en ruine et ils durent sauter. Ham leur montra le chemin en passant dans la pièce adjacente et, dans une hâte fébrile, déplaça le divan et le tapis, avant de soulever la trappe.

Tous trois se laissèrent tomber dans l'ouverture. Ham leur expliqua alors qu'il avait trouvé un puits.

— Ah ! grogna Monk, j'aurais dû le savoir qu'il avait un trou !

Ham montra le chemin en rampant, après avoir rengainé son superpistolet, afin d'en préserver son mécanisme de la poussière. Il y a quelque chose d'oppressant à ramper dans un tunnel à peine assez large pour un homme. De temps en temps, la voix de Monk, venant de l'arrière, s'élevait pour geindre qu'il n'y arriverait jamais. De plus, la pensée que les parois pourraient s'effondrer à tout moment les taraudait.

Ham, contrôlant une envie irrésistible de ramper le plus vite possible, se retrouva bientôt à patauger dans de la boue. Immédiatement, la pensée que le puits pouvait être inondé l'assaillit. Heureusement, ce n'était pas le cas, car, peu après, ils se retrouvèrent en terrain sec.

Après avoir ramper si loin, qu'ils avaient la sensation d'avoir traverser la moitié de l'état en rampant, Ham se heurta à une porte en bois. En tâtonnant, il trouvant un loquet, qu'il manipula avec précaution.

Il ne fut pas surpris de se retrouver dans un vaste bâtiment, qui renfermait un avion amphibie. Celui-ci n'était pas spécialement grand, il n'avait qu'un moteur. Il avait un aspect neuf, comme s'il venait de sortir de la chaîne de production.

— Ouf ! dit Ham en sortant du trou, nous y sommes. Venez, vous deux !

Il se mit à courir vers l'avion. Monk et Mandebran, se ruant derrière lui, semblaient revivre. Il semblait bien qu'ils allaient pouvoir s'enfuir après tout.

— On dirait, dit Monk, que cela commence à sentir bon !

Monk avait à peine prononcé ces mots, que la porte de l'avion s'ouvrit brutalement, révélant ainsi un homme assis dans la cabine. Il tenait un fusil automatique et, à cette distance, il pourrait difficilement les manquer.

— Cela sent bon ! dit l'homme. Et si vous ne pensez pas ainsi, essayez juste de faire un mouvement !

Les trois hommes s'arrêtèrent brutalement. Ils semblaient être incapable de dire quoi que ce soit.

L'homme au fusil automatique remarqua sarcastiquement :

— Les balles contenues dans ce fusil sont en copra-nickel et sont capables de traverser les gilets pare-balles conçus par Doc Savage. Nous les avons testées, pour nous en assurer.

— Comment ont-ils pu faire cela ? demanda Ham, la bouche de travers.

— Ils ont pris le mien lorsqu'ils m'ont capturé, grogna Monk, derrière lui. Et Johnny en portait un, lui aussi.

Jethro Mandebran souffla de désespoir. — Y-a-t-il encore une chance de fuir ?

Si Monk et Ham caressaient cette idée, ils durent l'abandonner lorsqu'un homme se redressa derrière un bidon d'essence, un pistolet automatique dans chaque main. D'autres hommes entrèrent.

— La première chose que nous avons pensé, c'est de venir voir de ce côté du tunnel ! dit un des nouveaux arrivants, avec un large sourire.

Ham fut soulagé de son superpistolet. Ensuite on lui attacha les mains derrière le dos avec une corde. Monk et Mandebran reçurent le même traitement.

— Nous allons voir ce que nous devons faire avec vous, dit un des hommes, puis il sortit.

Ham regarda Jethro Mandebran.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? demanda-t-il.

— Cela me subjugue, répondit Mandebran. Rien.

— Rien ?

— Ils m'ont juste enfermé ! Ils m'ont posé des questions sur mes affaires financières. Je n'ai même pas répondu à leurs questions. Et, plus qu'étrangement, ils n'ont pas insisté pour que je réponde, pas plus qu'ils ne m'ont torturé.

Ham demanda sèchement.

— Et qu'en est-il des vingt millions de dollars qui ont disparu ?

— Quoi ! Les yeux de Jethro Mandebran s'élargirent énormément.

— Cette somme a disparu de la banque que vous contrôlez, l'informa Ham.

— Mais…mais…, bredouilla Jethro Mandebran. C'était le portrait vivant d'un homme d'âge mur profondément étonné et horrifié.

— Mais, explosa-t-il finalement, s'il y avait bien une telle somme, personne n'aurait pu mettre la main dessus sans les connaissances que possédais seul !

— C'est bien ce que pensent également les autorités, remarqua Ham.

Jethro Mandebran devint rigide.

— Vous voulez dire que je suis accusé ?

— La police a fait un certain nombre de conjecture, admit Ham.

A ce moment, quatre hommes entrèrent et emmenèrent Jethro Mandebran rudement.

Monk et Ham échangèrent des regards curieux. Quelque cinq minutes plus tard, les quatre mêmes hommes rentrèrent à nouveau.

— Qu'avez-vous fait avec Mandebran ? demanda Monk avec appréhension.

Les hommes ne répliquèrent pas. Leurs manières cependant, lorsqu'ils s'emparèrent de Monk et Ham, étaient sinistres.

Ham n'aimait pas leur regard et une pensée horrible le frappa. Ces individus ne semblaient pas du tout effrayés, et il était incroyable qu'il n'est pas peur de Doc Savage. Ce pourrait-il que la bande ce soit arrangé pour piéger Doc ? S'étaient-ils emparés de lui ?

CHAPITRE XV

L'HOMME RATATINE

Doc Savage n'avait pas été pris, mais il avait des difficultés. Ils étaient toujours incarcérés avec Johnny et Sylvan Niles dans la pièce située loin sous terre de la vieille maison de campagne. La plaque en acier, qui s'était refermée sur l'entrée du profond puits, empêchait toute fuite, ils étaient piégés. Jusqu'à quel point, ils ne le savaient pas au juste.

Comme la plaque au-dessus du puits était extrêmement solide, ils essayaient de creuser tout autour. Comme outils, ils avaient cassé l'établi et ils utilisaient les gros rivets qui l'avaient maintenu en une pièce. Johnny, finissant son tour de travail, se laissa glisser jusqu'en bas et sortit du trou. Ils faisaient une tournante.

Doc Savage monta à son tour. Il avait détaché les talons caoutchouteux de ses chaussures, les avait coupés en tranches à l'aide de son couteau de poche, et les avait attachées autour de la poignée du plus long rivet avec une manche de chemise. Cette protection du rivet était une simple précaution.

Johnny, ayant quelque peu retrouvé son souffle, commença à poser des questions à Sylvan Niles. Johnny avait occupé toutes ses poses de cette façon, mais il n'avait rien appris de plus.

— Comment, Hando Lancaster et vous, êtes-vous entrés dans cette affaire ? demanda Johnny.

— Nous n'y sommes pas entrés. Nous y avons été entraîné.

— Comment ?

— Suite à l'espionnage et la malhonnêteté d'un soi-disant ami, rétorqua la jeune femme.

— Vous pensez à Alex Mandebran ?

— Vous pouvez imaginer tout ce que vous voulez, dit-elle, tranchante.

— Soyez plus précise, contra Johnny.

— Pensez-vous qu'il fasse beau dehors ?

— Une abnégation prédicative ! maugréa Johnny. Il savait que la fille allait commencer à dire n'importe quoi.

Soudain, Doc Savage sortit du trou. La pointe du rivet semblait avoir été placée dans la flamme d'un chalumeau. De la fumée bleuâtre sortait par le puits.

— De l'électricité ? demanda Johnny.

L'homme de bronze acquiesça.

— Du haut voltage passant par des câbles isolés.

L'osseux Johnny regardait le trou avec scepticisme. Il tâtonnait d'un mouvement absent l'endroit où pendait habituellement son monocle à verre grossissant. Ce geste signifiait qu'il était préoccupé.

— On peut couper le câble ? demanda-t-il avec espoir.

— Pas avec ce que nous avons sous la main, dit Doc Savage. Le manche de ce rivet est enveloppé de toute la matière isolante que nous avons. Et il n'y en a pas assez. Lorsque j'ai touché le câble, j'ai ressenti une violente secousse dans la main.

Johnny fronça les sourcils.

— Est-ce que cela veux dire que nous soyons perdus ?

— Pas vraiment. Mais cela signifie que nous allons devoir tenter quelque chose qui pourrait avoir comme résultat de nous enterrer vivants.

— Et qu'est-ce que c'est ?

Doc Savage regarda la jeune femme et lui demanda :

— Désirez-vous que nous tentions notre chance ?

— C'est sans doute préférable, rétorqua-t-elle. Si nous sommes toujours ici lorsque la bande reviendra, nous pouvons tout aussi bien nous faire hara-kiri.

Sans autre explication, l'homme de bronze se mit au travail. D'une de ses nombreuses poches, il sortit une de ses mini-grenades, qui avaient causé tant de dégâts au-dessus. Prudemment, il la dévissa.

Doc Savage désassembla les différents éléments de la grenade, sans que celle-ci n'explose. L'explosif, une fois dans la paume de sa main, avait un aspect grisâtre. Il se glissa à nouveau dans le puits. Une fois en haut, il inséra la substance dans les fissures qu'ils avaient creusées le long des bords de la plaque métallique. Après quelques difficultés, il cala également le détonateur de la bombe près de l'explosif.

— Reculez ! avertit-il.

Un instant plus tard, il avait mit la minuterie en route, il se laissa tomber en bas du puits, bondit du côté opposé de la pièce, et se protégea le visage et la tête, aussi bien qu'il le pouvait avec ses bras. Johnny et Sylvan Niles firent de même.

Une explosion aussi puissante que si deux planètes étaient entrées en collision retentit. Ils ressentirent parfaitement la secousse tout le long de leur corps, une pression soudaine et violente, qui leur donna une sensation de picotement. De la terre et des débris dégringolèrent. Doc se remit debout et se rua sur l'ouverture du puits.

— Que je sois superamalgammé ! dit Johnny, la gorge serrée, en se précipitant également vers l'entrée.

Le tunnel vertical semblait s'être refermé. La partie basse était complètement bloquée.

Ils commencèrent à creuser furieusement. De la poussière les étouffait. Ils durent reculer et se tenir sur la pointe des pieds pour respirer de l'air, qui était comparativement absent de poussière. Johnny eut une sueur froide. La fille était pâle, sinistre. L'explosion avait libéré de la fumée qui leur donnait de la nausée et leur piquait les yeux.

Ils recommencèrent à creuser, et découvrirent bientôt que l'explosion avait fracassé la dalle métallique qui barrait l'entrée du puits.

Lorsqu'ils parvinrent finalement à se glisser hors du puits, il faisait nuit. Ils respirèrent profondément, toussèrent et crachèrent toute la poussière qui était rentrée dans leurs poumons, et donnèrent de grandes claques sur leurs vêtements pour en faire tomber le plus de saleté possible.

— Si vous connaissez un grand mot signifiant hourrah, vous pouvez l'utilisez ! dit Sylvan Niles à l'érudit Johnny, dans l'obscurité.

— Lorsque nous serons à l'air libre, il fera presque jour, et je ferai de mon mieux ! répliqua l'archéologue.

— Peut-être que ceci peut vous aider ! suggéra une voix.

Les lampes électriques s'allumèrent. Les ampoules électriques étaient des 32 volts, elles utilisaient du courant venant d'un petit générateur, et leur luminosité n'était pas très intense.

La lumière, cependant, était suffisante pour dévoiler Hando Lancaster.

Hando Lancaster lorsqu'il était au mieux, n'était vraiment pas un gentleman très plaisant à regarder. Son corps rond, sa terrible tête, ses bras et jambes minces comme des allumettes, n'étaient pas naturels. De plus, il avait toujours l'air d'avoir juste mangé un citron vert.

Son apparence actuelle était encore rendue plus terrible par le revolver bleu acier qu'il tenait.

— Hando ! s'écria la fille. Comment as-tu fait pour trouver cet endroit ?

Les traits de Hando Lancaster se convulsèrent.

— J'avais un prisonnier ! dit-il à la fille de sa voix criarde.

Elle acquiesça.

— Oui, celui que Doc Savage a terrassé à la vieille fabrique. Tu l'as emmené lorsque Doc s'est lancé à la poursuite des autres gangsters.

— J'ai appris l'existence de cet endroit de ce prisonnier, cria Hando Lancaster. Cela m'a pris du temps ! Je suis venu ici, et j'étais en train de fouiller lorsque j'ai entendu cette explosion. Alors, j'ai simplement attendu pour voir qui allait sortir.

Doc Savage changeait lentement de position, et Hando Lancaster pointa son revolver dans sa direction.

— Vous, ne bougez pas ! lui cria-t-il.

Doc Savage étudiait l'étrange individu à la voix criarde.

— Vous avez pris la mauvaise direction, Lancaster, dit-il.

— J'ai consacré ma vie à travailler sur quelque chose qui peut complètement changer l'existence de l'humanité ! hurla Hando Lancaster. On me l'a volé ! Et les canailles qui me l'ont volé l'utilisent pour voler de l'argent !

— Voulez-vous accepter mon aide pour récupérer votre invention, comme vous l'appelez ? demanda Doc.

— Non !

— Vous agissez comme si ces bandits étaient avec vous. Ne seraient-ils pas en train de vous doubler ?

— Je vais vous tuer ! hurla Hando Lancaster.

Il avait vraiment l'air de le penser.

Sylvan Niles intervint précipitamment, essayant de calmer l'orage.

— Hando et moi avons dépensé jusqu'au dernier centime que nous possédions en expériences, expliqua-t-elle. L'idée d'Hando vaut une fortune. Elle va faire un bien inimaginable à toute l'humanité.

— C'est la plus grande invention de toute l'histoire ! cria Hando Lancaster.

— Exactement ! dit la fille. Et nous voulons recevoir notre dû. Appelez-nous cupide, si vous voulez.

Johnny regardait les mains métalliques de Doc Savage. Les doigts de bronze avaient vaguement bougés, comme s'il était nerveux. Mais, ce n'était bien sûr pas le cas. Il était en train de former des mots dans le langage par signes des sourds-muets, que ses compagnons et lui maîtrisaient parfaitement.

— Vous êtes des escrocs ! cria Johnny, faisant ce que Doc Savage lui avait ordonné de faire par signe.

Aussitôt, Hando Lancaster dirigea son revolver vers Johnny. Doc Savage, à une vitesse hallucinante, bondit et s’empara du revolver de Hando Lancaster.

CHAPITRE XVI

LES MOUVEMENTS DE L'HOMME DE BRONZE

Cinq minutes plus tard, tout le groupe, Doc Savage, Johnny, Sylvan Niles et Hando Lancaster, se retrouva dans la voiture de Hando, une grande berline qui semblait miteuse, mais dont le moteur semblait avoir un bon ronronnement. La voiture avait un grand coffre sur un porte-bagages arrière.

Doc Savage était au volant. Sylvan Niles était à côté de lui. Sur le siège arrière, Johnny s'appliquait, plutôt rudement, à ranimer Hando Lancaster, que Doc Savage avait été assommé d'un crochet à la mâchoire.

Hando Lancaster ouvrit ses yeux, cligna plusieurs fois des paupières, puis afficha une grimace féroce sur son gros visage. En fait, ce devait être son expression habituelle, car il ne semblait pas spécialement fâché.

— Une attitude antipugnacieuse est d'une signification inestimable, dit Johnny.

Hando Lancaster fronça les sourcils et cligna encore plusieurs fois des paupières.

— Ils n'avaient des mots comme ceux-là lorsque j'étais à l'école ! grommela-t-il.

— Si vous êtes intelligent, vous resteriez tranquille, dit Johnny, répétant sa phrase précédente de manière plus simple.

Hando Lancaster grogna, mais en lui-même il se disait que le conseil était bien avisé. Il se tint convenablement.

Doc Savage conduisait de manière experte, à très grande vitesse. Lorsqu'ils atteignirent un village, Doc arrêta la voiture, laissa Johnny pour garder les deux autres, entra dans une librairie et acheta la dernière édition d'un journal. Il sortit du drugstore en lisant le journal, et, lorsqu'il arriva à la voiture, il le tendit à Johnny.

— Jette un œil là-dessus ! dit-il.

Johnny savait que l'homme de bronze faisait référence aux gros titres :

Une bande arrête un train express
Un secrétaire de sénateur est enlevé

Hando Lancaster se pencha en avant et commença à lire les titres et une partie de l'article en dessous. Le récit expliquait que le sénateur était à la tête de la commission de la révision des taxes sur l'importation du sucre.

— Vous pouvez nous expliquer ce que cela signifie ? lui demanda Doc Savage.

Hando Lancaster se contenta de le regarder.

— Je vais vous expliquer, dit soudain la fille. Il est très important d'empêcher cette bande de …

— Ferme-la ! cria Hando Lancaster.

— Utilise ta tête ! lui dit sèchement la fille. Ces hommes vont peut-être se faire des millions…

— Et alors, ils ne vont voler personne, n'est-ce pas ? rétorqua Hando Lancaster.

— Si ! assura la fille. Ce secrétaire de sénateur sait probablement quelles sont les mesures qui vont être prises en matière de taxe sur le sucre. Ces hommes vont se précipiter pour acheter ou vendre du sucre, et de ce fait, ils vont prendre les bénéfices qui étaient destinés aux personnes qui cultivent le sucre.

— La ferme ! cria Hando Lancaster.

Sans dire un seul mot, Doc Savage se mit derrière le volant et démarra. Il prit la direction de la ville de New York. Si la fille et Hando Lancaster espéraient qu'il les interroge, ils eurent une surprise, car il ne leur posa aucune question.

Doc se dirigea immédiatement vers le gratte-ciel qui abritait son quartier général. Il n'alla pas mettre la berline d'Hando Lancaster dans le garage sous-terrain, mais la gara dans une rue transversale, près du building.

Sans persuasion, Hando Lancaster et la fille accompagnèrent Doc Savage et Johnny dans le bâtiment. Il était significatif que Hando Lancaster et la fille, tous deux prisonniers virtuels, n'appelèrent pas un policier à l'aide, bien qu'ils passèrent à seulement quelques pas de lui et qu'il salua Doc Savage avec un grand sourire.

Ils prirent l'ascenseur privé de Doc jusqu'au quatre-vingt-sixième étage, sortirent dans le couloir moderne et s'approchèrent de la porte de métal donnant accès au quartier général de Doc.

— Attendez ici, ordonna Doc Savage.

Laissant les autres derrière, Doc entra dans la salle de réception. Là, il fit une chose qui aurait surpris Johnny, s'il l'avait vu. Doc sortit un revolver à l'aspect ordinaire d'une armoire. Il l'emporta dans la bibliothèque, choisit un grand et confortable fauteuil et poussa le revolver derrière un coussin. A cet endroit, il était hors de vue, mais toute personne s'asseyant dans le siège ne pouvait faire autrement que s'apercevoir de sa présence.

Doc revint en arrière et fit entrer les autres.

— Il aurait pu y avoir des ennemis à l'intérieur, expliqua-t-il.

Doc guida Hando Lancaster et Sylvan Niles dans la bibliothèque, désigna les sièges et proposa :

— Asseyez-vous.

Hando Lancaster s'assit dans le siège qui lui convenait le mieux. Par hasard, c'était celui où Doc avait caché le revolver derrière le coussin.

Johnny quitta la pièce pour échanger le pagne qui lui servait toujours de vêtements pour un costume de ville. Il revint rapidement dans la pièce.

Allant à un appareil téléphonique, il y en avait un ou plusieurs dans chaque pièce de l'appartement, Doc Savage obtint un opérateur pour une connexion longue distance.

— Mettez-moi en contact avec le sénateur Lorton, le président de la commission de révision des taxes, voulez-vous, sollicita l'homme de bronze.

L'attente fut suffisamment courte pour complimenter l'efficacité des communications téléphoniques modernes. Doc Savage fit connaître son identité au sénateur Lorton. Evidemment, l'identité et la réputation de l'homme de bronze étaient familiers au pair, car il ne fallut pas de préliminaire avant que Doc n'entre dans le vif du sujet.

— Votre secrétaire, Samuel Gérard Crowell, a été enlevé cet après-midi par un groupe d'hommes sans scrupule qui désire connaître ce que la commission sénatoriale a décidé à propos de la taxe sur le sucre, dit l'homme de bronze. De toute évidence, votre secrétaire sait ce que la commission a décidé de faire.

— C'est le cas, en effet, admit le sénateur Lorton. Mais on ne lui a posé aucune question à ce sujet. Je viens juste de lui parler, ses kidnappeurs l'ont relâché, il y a peu, et il a déclaré explicitement qu'il ne mentait pas.

— Pourtant, cette information lui a probablement été soutirée, dit Doc Savage. Etes-vous suffisamment familier à mon nom pour me croire quand je dis que l'information a été révélée ?

Le sénateur hésita un long moment.

— Je présume que vous savez ce que vous dites.

— Les personnes qui ont obtenu l'information vont indubitablement tenter d'utiliser celle-ci pour faire des tractations sur le marché du sucre. Si la taxe est levée, tout le sucre qu'ils pourraient acheter maintenant pourra être vendu un peu plus tard avec une forte plus value. Pouvez-vous faire quelque chose pour empêcher cela ?

— Bien entendu, je peux ! Je vais expliquer à la commission que nous devons enterrer provisoirement cette décision pour une période indéterminée. Est-ce que cela sera suffisant ?

— Parfaitement. Merci.

— J'aimerais avoir plus de précision.

— Vous les aurez. Mais, plus tard.

La conversation était terminée.

Durant la conversation, l'homme de bronze avait regardé les fenêtres, non pas par ce qu'il était intéressé par la vue, mais par ce qu'il pouvait y voir le reflet de Hando Lancaster.

Doc avait vu Lancaster sursauter légèrement, puis insérer prudemment une main derrière le coussin. Hando Lancaster avait trouvé le revolver.

— Je serai de retour dans quelques minutes ! dit Doc Savage à Johnny.

L'osseux géologue occupait un siège près de la fenêtre. Il avait pris un superpistolet dans l'armoire sécurisée de la bibliothèque, où ils étaient rangés. Pour le moment, il ne le tenait pas dans sa main, mais il l'avait déposé sur une petite table à côté de son fauteuil.

Doc Savage laissa Johnny surveiller les deux prisonniers, et se rendit dans son laboratoire. Une fois là, Doc agit rapidement, il se précipita vers l'arrière de la grande pièce. Là, il manipula des serrures cachées qui firent pivoter un panneau du mur, découvrant un passage.

Doc se rendit dans le passage et referma le panneau derrière lui. Il faudrait une loupe pour trouver une trace de l'endroit par lequel il avait disparu.

Dans la bibliothèque, Johnny surveillait négligemment ses deux prisonniers. Aucun des deux ne parlait, mais ils semblaient vraiment mal à l'aise. Hando Lancaster semblait se gratter sa cuisse droite.

— Une cogitation peut-être opportune, suggéra Johnny.

— Hein ? dit Hando Lancaster, qui ne semblait pas familier à ces grands mots.

— Réfléchissez bien ! traduisit Johnny. Si vous avez du bon sens, vous déciderez de vous joindre à Doc Savage. Seuls des escrocs s'opposent à l'homme de bronze.

Cette dernière remarque manquait de tact et elle fit bondir Sylvan Niles d'indignation.

— Je ne suis pas un escroc ! cria-t-elle. Vous auriez déjà dû vous en rendre compte !

— Vos actes disent le contraire, répliqua Johnny.

— Et qu'est ce que ceci vous suggère ? demanda soudain Hando Lancaster.

Johnny se tourna vers lui et se raidit, car il se retrouvait face à un revolver. La présence de celui-ci dans la main de Hando Lancaster estomaqua Johnny, pensant à de la magie noire, car il n'avait pas vu Hando le ramener de derrière le cousin du fauteuil dans lequel il était assis.

— A moins que vous ne vous figuriez être à l'épreuve des balles, je vous conseille de rester tranquille, dit Hando Lancaster. Et n'essayez pas de faire un geste vers ce revolver près de votre coude.

Johnny n'était pas quelqu'un d'imprudent, aussi resta-t-il tranquille. Il fit de son mieux pour voir s'il y avait des balles dans le barillet du revolver, mais la lumière n'était pas suffisante pour s'en assurer.

— Sylvan, prends son arme ! ordonna Hando.

La jeune femme s'accomplit.

Hando Lancaster laissa échapper un soupir de soulagement lorsque Johnny fut désarmé. Il quitta alors son fauteuil, s'avança, et enfonça le canon de son revolver dans l'estomac de Johnny.

— Vous nous servirez d'otage ! lui dit Hando Lancaster.

— Mais, cela va nous enfoncer encore plus loin dans les ennuis, protesta la fille.

— La ferme ! A partir de maintenant, je vais utiliser une autre méthode ! Les gens vont arrêter de se jouer de moi, s'ils savent ce qui est bon pour eux.

— Personne ne se joue de toi, lui dit Sylvan Niles, en fronçant les sourcils.

— Bien sûr que si !

Johnny fut poussé vers la porte. Hando Lancaster surveillait Johnny et la porte du laboratoire en même temps. Il craignait de toute évidence que Doc Savage ne réapparaisse. Mais l'homme de bronze ne le fit pas.

Cinq minutes plus tard, Johnny se retrouva assis dans la vieille berline de Hando Lancaster. Le moteur démarra.

Auparavant, la berline avait eut un moteur prodigieux. Le tissu des sièges étaient de bonne qualité, bien que usé et nécessitant bien un bon nettoyage. Il y avait une horloge insérée dans le dos du siège avant, ainsi les passagers assis à l'arrière pouvaient voir l'heure sans devoir tordre le cou. C'était une horloge électrique, et elle fonctionnait.

Le bruit quelle fit en se remontant attira l'attention de Johnny. Plus tard, elle se remonta à nouveau et Johnny remarqua qu'une demi-heure exactement s'était écoulée. L'horloge était probablement fort ancienne, sinon elle ne se remontrait pas aussi souvent.

C'est grâce à se bruit mécanique d'horlogerie que Johnny put se rendre compte du temps qui s'écoulait, car, une fois sortit de la ville, il eut les yeux bandés et fut obligé de se coucher sur le plancher de la voiture. Il écoutait le bruit du moteur, essayant de juger la vitesse à laquelle ils se déplaçaient. C'était difficile, parce que c'était un vieux et bruyant moteur et que, de ce fait, il semblait tourner bien plus vite que la vitesse réelle à laquelle ils se déplaçaient.

A un moment, la voiture tourna sèchement et cahota sur une courte distance sur une mauvaise route. Elle s'immobilisa, le moteur s'arrêta, et ils restèrent là un certain temps. Quelques phrases furent échangées, qui n'éclairèrent pas du tout Johnny.

— Hando, dit Sylvan Niles, je crois que nous faisons faute route.

— Laisses-moi en juger, veux-tu ? rétorqua Hando Lancaster.

— Nous aurions peut-être dû révéler toute l'affaire à Doc Savage. De toute façon, il la découvrira tôt ou tard.

— Pas si je peux m'en occuper seul !

Le moteur de la voiture semblait avoir un peu surchauffer, car, depuis un certain temps, Johnny pouvait entendre l'eau du radiateur bouillonner. Le bruit continuait à subsister, mais Johnny ne pensait pas que c'était pour ça qu'ils s'étaient arrêtés. Une remarque faite par Hando Lancaster lui révéla finalement le but de leur halte.

— Personne ne nous suit ! J'ai surveillé la route, de plus je n'ai pas vu d'avion non plus. On peut continuer en toute sécurité.

— Pour aller où ?

— Je te montrerai. Je nous ai trouvé une place nette !

La voiture sortit du mauvais chemin pour retourner sur la route asphaltée. Johnny, même les yeux bandés, pouvait dire la différence entre une route asphaltée ou bétonnée. Les plaques de béton ont un joint à intervalles réguliers et provoquent un petit cahot à chaque fois que les roues passent dessus.

L'horloge se remonta deux fois avant que la voiture ne s'arrête finalement.

CHAPITRE XVII

LE TELEPATHE MENTAL

Johnny, toujours aveuglé, fut tiré hors de la voiture. Hando Lancaster semblait avoir beaucoup de force en dépit de sa stature ratatinée.

Johnny poussa ses yeux vers le bas, essayant de voir le long de son nez, par-dessous le bandeau, peine perdue. Il tendit ses oreilles, mais Hando Lancaster avait laissé tourner le bruyant moteur de l'automobile et son rugissement couvrait tous les sons légers.

Johnny prit plusieurs longues aspirations par son nez. La fille réalisa qu'il essayait de capter des odeurs qui lui aurait permis d'identifier ce qui l'entourait, et, vivement, elle lui pinça le nez, l'obligeant ainsi à respirer par la bouche.

— Je vais arranger-ça ! dit Hando Lancaster.

Un moment plus tard, il jeta une petite quantité d'essence sur le visage de Johnny. La forte odeur de cette substance dominait toutes les autres odeurs.

— Ce serait même encore plus simple de l'assommer, gronda Hando Lancaster.

Il ne fit cependant pas, mais souleva Johnny et le transporta. Johnny, qui pensait n'être transporté que sur une courte distance, fut surpris lorsque Hando Lancaster se déplaça un certain temps. Finalement, Johnny ressentit une série de secousses et il se dit qu'ils devaient descendre une longue volée d'escalier. Il sentit très nettement l'odeur caractéristique de la terre humide ou détrempée. Ils devaient se trouver dans un souterrain.

Johnny, si on lui avait enlevé son bandeau, aurait été fortement surpris. Il aurait aussi été dégoûté par ses capacités de perception. Si Hando Lancaster s'était déplacé sur une assez longue distance, en réalité il avait tourné en rond. Ensuite, en sautillant sur place, il avait fait croire à Johnny qu'ils descendaient des marches, alors qu'ils se trouvaient toujours sur un sol plat.

La fille avait pris de la terre humide et elle la tenait tout près du nez de Johnny pour qu'il puisse la sentir malgré l'odeur de l'essence.

Croyant toujours être dans un souterrain, Johnny entendit qu'ils passaient sur un sol en planche et à travers une porte. Ensuite il entendit que les pas résonnaient sur du métal. Il fut jeter sans ménagement sur un sol dur en acier.

On lui enleva son bandeau. Il cligna des yeux. Une obscurité très dense l'entourait.

Une lumière aveuglante surgit d'une lampe de poche dans la main de Hando Lancaster, celle-ci révéla qu'il se trouvait dans une pièce cubique de pas plus de huit pieds carré, dont toutes les parois étaient en acier. Autrefois, le métal avait été enduit de minium et peint, mais la peinture s'était écaillée et il y avait pas mal de rouille.

Sylvan Niles et Hando Lancaster étaient tous deux présents.

Johnny demanda alors indigné : « Qu'est-ce que vous avez dans la tête ? »

— Grand Dieu ! dit Sylvan Niles. Il vous arrive donc de parler avec des mots simples ? »

— Garde-le ici ? ordonna Hando Lancaster.

Hando Lancaster sortit de la cellule en acier, semblant déterminé, comme s'il avait quelque chose de précis en tête. Durant l'intervalle qu'il s'était éloigné, à peu près cinq minutes, Johnny examina la pièce avec beaucoup d'intérêt, s'efforçant de déterminer où il pouvait bien être. Il n'y avait pas de fenêtre. La seule ouverture était la porte, et elle était étroite. Il y avait une odeur d'humidité et de rouille.

Hando Lancaster revint, se déplaçant avec précaution. Il transportait dans ses bras un appareil à l'assemblage apparemment compliqué. Il le déposa près de la porte et commença à faire des réglages. Son toucher semblait presque des caresses amoureuses.

Johnny côtoyait Doc Savage depuis suffisamment de temps pour reconnaître la plupart des instruments scientifiques. Il reconnut plusieurs batteries. Il y avait une paire de grandes boites couverts de cadrans, avec de petites ouvertures, à travers lesquelles on pouvait voir des tubes sous vide à l'aspect intrigant. Johnny vit immédiatement que c'était Hando Lancaster qui avait dû concevoir cet appareil.

Mais, il avait beau regarder, il n'avait pas la moindre idée de ce à quoi il pouvait bien servir.

Hando Lancaster attacha deux casques d'écoute à l'étrange aspect au dispositif. Ces casques n'étaient vraiment pas habituels. On aurait vraiment dit des cages de fils et de tubes.

L'un d'eux fut placé sur la tête de Johnny. C'était lourd.

— Vous le cassez et je vous explose la cervelle ! dit Hando Lancaster avec beaucoup de sérieux.

Johnny était justement en train de penser à cela, mais l'homme était si convaincant qu'il changea immédiatement d'idée.

Hando Lancaster plaça l'autre casque sur son propre crâne. Il s'accroupit à côté des boîtes et commença à manœuvrer les cadrans et les interrupteurs. Johnny attendait que quelque chose arrive. Il s'attendait même à être électrocuté, mais rien, il ne se passait rien.

Un grand sourire se peignit sur le visage de Hando Lancaster. Il avait vraiment un aspect ridicule sous le casque.

— Qui, pensez-vous, est le vilain derrière toute cette histoire ? demanda brusquement Hando Lancaster.

Johnny, bien sûr, avait déjà réfléchi à cette question auparavant et il avait conclu que Hando Lancaster avait, plus que n'importe qui, le profil idéal du grand cerveau. Et la fille, bien sûr, était sa complice. Bien qu'il lui déplaisait de la considérer comme une vilaine. Il pensait qu'elle avait dû être trompée par Hando Lancaster, plutôt. L'individu avait dû lui dire que ce qu'il faisait était parfaitement légitime, et elle le croyait.

— Je n'ai pas la moindre idée de qui peut être le grand cerveau, dit Johnny.

— Vous mentez ! lui dit Hando Lancaster. Vous pensez que je suis le grand cerveau.

Johnny cligna des yeux et sa bouche s'ouvrit.

— De plus, je n'ai pas trompé Sylvan Niles, comme vous le pensez, dit Hando Lancaster sèchement.

Johnny avala sa salive plusieurs fois. Dire qu'il était ébahi, n'était pas exact. Il était sidéré. L'homme lisait dans ses pensées.

— Exactement ! dit Hando Lancaster.

— Hein ? explosa Johnny.

— Je suis exactement en train de faire ce que vous pensez que je fais. Je lis dans vos pensées.

William Harper Littlejohn était un érudit, aux connaissances beaucoup plus étendues que la moyenne des gens. Il était si cultivé, en fait, qu'il voyait rarement quelque chose arriver qu'il ne pouvait pas expliquer instantanément. Sa vie avait été trépidante, plus particulièrement depuis qu'il s'était joint à Doc Savage. Et il avait rarement été complètement dérouté.

Or, c'était le cas maintenant. Pire, il était profondément stupéfait. Il était, bien sûr, impossible que Hando Lancaster soit en train de lire dans son esprit. Il devait y avoir une astuce.

— Je vais l'avoir, pensa Johnny. En ce concentrant, il fit remonter ses pensées en arrière. Il pensait à un incident qui s'était passé il y a plusieurs mois, lorsqu'il avait été confronté à quelque chose d'effrayant, qui lui avait fait se dresser les cheveux sur la tête, qu'il pensait d'abord être des monstres, mais qui plus tard se sont révélés être des lézards de taille gigantesque[1].

— A quoi suis-je en train de penser ? demanda-t-il.

— Vous êtes en train de m'éprouver en pensant à de bizarres lézards que vous avez rencontré il y a quelques mois, répondit Hando Lancaster.

Johnny n'aurait pas été plus assommé par un coup de marteau asséné sur la tête. L'homme était en train de lire dans ses pensées !

Hando Lancaster s'approcha, lui enleva l'appareil de sa tête et le déposa près de la porte avec des précautions infinies, il voulait de toute évidence l'emmené dans un endroit en sécurité.

Il allait passer la porte lorsque deux mains musclées de bronze bondirent et s'emparèrent de la nuque de Hando Lancaster.

Hando Lancaster avait du sang froid. Il ne désirait pas abîmer son appareil, aussi il déposa celui-ci précautionneusement sur le sol avant de se battre.

Il essaya d'atteindre sa poche, mais Doc Savage attrapa ses bras pour l'en empêcher. Doc déchira la poche de la veste et un revolver tomba sur le sol. Sylvan Niles se précipita pour s'emparer de l'arme, mais Doc Savage s'interposa, tout en maintenant toujours son prisonnier.

Poussant à la fois la fille et Hando dans un coin, Doc s'arrangea pour les maintenir là, tout en contrecarrant toute tentative de fuite.

Johnny se contorsionnait sur le sol en essayant, sans succès, de rompre les liens qui maintenaient ses poignets et chevilles.

— Que je sois superamalgammé ! aboya-t-il. Comment as-tu fait pour venir ici, Doc ?

— La voiture de Hando a un grand coffre, expliqua Doc.

— Vous étiez dans mon coffre, hurla Hando Lancaster.

L'homme de bronze opina. Hando Lancaster se rendit alors compte qu'il avait été complètement dupé.

— C'est vous qui avez mis ce revolver derrière le coussin ! s'exclama-t-il. Je parierais même qu'in n'était pas chargé !

— En effet ! admit Doc Savage.

Sylvan Niles regarda Hando Lancaster et l'accusa :

[1] Voir "La Fosse aux Monstres."

— Je t'avais bien dit qu'il parviendrait quand même à ses fins, dit-elle. On aurait dû le mettre dans la confidence.

Hando Lancaster regarda l'homme de bronze et lui demanda :

— Pourquoi m'avez-vous piégé pour que je vous conduise ici ?

Doc montra l'appareil qui avait été utilisée sur Johnny.

— Pour mettre la main sur un de ces engins, dit-il.

Hando Lancaster et Sylvan Niles réalisant qu'ils perdaient leur temps à essayer de s'échapper, cessèrent toute résistance et restèrent, maussades, dans leur coin.

Doc détacha Johnny, puis utilisa les mêmes cordes pour attacher les poignets et chevilles de Hando Lancaster. Il se retourna ensuite vers Sylvan Niles pour lui assurer :

— Si vous essayer de courir, nous devrons vous ligoter aussi.

— Je resterai tranquille ! dit-elle sèchement.

Doc transporta Hando Lancaster au centre de la pièce en acier, ensuite il alla se pencher sur l'étrange appareil. Il consacra plusieurs minutes à l'examiner, ce qui semblait faire beaucoup de mal à Hando Lancaster, car il commença à pousser des plaintes d'animal blessé.

— Le travail de toute votre vie, n'est-ce pas ? demanda Doc.

Hando Lancaster continua à gémir, sans répondre.

— Et à juger du soin avec lequel vous le manipuler, c'est le seul que vous devez avoir en votre possession ?

L'homme ressemblant à une araignée ne répliqua rien.

Afin d'être préparé à sa carrière inhabituelle, Doc Savage avait intensément étudié de nombreux domaines. L'électronique était l'une des sciences dans lesquelles il avait excellé, et peu d'hommes vivants avaient des connaissances aussi grandes que lui en électronique.

Il souleva le casque qui avait été déposé sur la tête de Johnny et le plaça sur le crâne de Hando Lancaster.

— Tu désire être le récepteur, Johnny ?

— Ce truc fonctionne réellement ?

— Essaye-le et tire les conclusions toi-même.

Johnny hésitait. L'appareil avait semblé accomplir quelque chose de tellement incroyable qu'il était un peu anxieux à l'essayer. Finalement, il haussa les épaules et accepta que Doc mette l'autre casque sur sa tête. Doc se mit alors à ajuster les boutons et les manettes.

— Si ma méconnaissance peut détériorer votre invention, dites-le moi, s'enquit-il auprès de Hando Lancaster.

— Tournez les boutons de contrôle des filaments de l'amplificateur de courant de trois points en arrière, grogna Hando Lancaster. Ils se trouvent à droite, dans le coin en haut. J'ai créé ses tubes d'amplifications moi-même, et je ne désire pas qu'ils brûlent. Je n'en ai pas de remplacement !

— Je ne pense pas que cette chose fonctionne ! s'interposa Johnny, emphatiquement.

— Il fonctionne suivant le principe du son, dit Doc Savage, en ajustant les boutons. Il est bien connu des scientifiques, depuis un certain temps, que des courants électriques de très faible intensité sont générés dans le cerveau humain. Ils sont à peine de quelques millionièmes de volts.

— Oh ! s'exclama Johnny. Je commence à comprendre.

— De nombreuses expériences ont réussi à détecter la présence du courant en fixant des galvanomètres ultrasensibles autour de la tête d'êtres humains, continua à explique Doc Savage. Un galvanomètre est un appareil qui indique la présence d'un courant électrique.

Johnny fronça les sourcils et semblait être en train de se concentrer.

— Je n'entends rien du tout, dit-il.

— Et tu ne peux pas. N'essaye pas de penser. Fais le vide dans ton esprit.

Johnny ferma ses yeux afin de mieux se concentrer à ne penser à rien. Pendant un long moment, il y eut un silence absolu.

— Pensez à quelque chose, afin qu'il puisse le capter, dit Doc Savage à Hando Lancaster.

Ce dernier ne réagit pas.

Plusieurs minutes d'attendent suivirent. Johnny affichait une profonde concentration. Finalement, sa mâchoire se décrocha.

— Que je sois superamalgammé ! explosa-t-il.

— Tu commences à saisir comment cela fonctionne ? lui demanda l'homme de bronze.

— Oh, oui ! répliqua Johnny. Je n'entends, ni ne vois rien. Il y a juste une série de pensées qui passe dans ma tête ! Et je sais damnément bien que ce ne sont pas mes pensées, parce que je ne sais rien des sujets auxquels elles se rapportent !

L'homme de bronze acquiesça.

— L’appareil que Hando Lancaster est une antenne hypersensible, dit-il. Il capte les impulsions électriques créées par ses ondes de pensée. Elles sont amplifiées et, par l’entremise du casque récepteur que tu portes, elles sont implantées dans les nerfs des cellules de ton propre cerveau.
— Simple ! commenta Johnny, en prise à un vertige.
— C’est une explication très rudimentaire, lui assura Doc Savage. Actuellement, le procédé est grandement exigeant, incroyablement compliqué. Mais substantiellement c’est comme ça qu’il fonctionne.
— C’est hyper-prodigieux ! dit Johnny.
— Quelles sont les pensées de Hando Lancaster ?

Johnny resta un moment silencieux.
— Il est en train de penser qu’il aimerait bien nous tordre le cou, dit-il en fronçant les sourcils d’un air de reproche à Hando Lancaster.
Hando Lancaster retourna un regard indigné, sans rien dire. Un silence plus profond se fit à nouveau.
— Il pense aux années qu’il a dépensé pour développé cette machine télépathique, dit Johnny. Il pense à comment, lui et sa secrétaire, Sylvan Niles, ont dépensé tout ce qu’ils avaient en expérimentations. Ils ont été à l’étranger pour qu’un scientifique leur fabrique certains des tubes extrêmement compliqués dont ils avaient besoin.
— Excellent ! dit Doc Savage.
Johnny continua : « Hando Lancaster pense à rencontrer le jeune Alex Mandebran à l’étranger. Il se demande comment ce dernier a pu apprendre l’existence de cet appareil télépathique. Il se demande aussi comment Alex Mandebran s’est arrangé pour voler son secret.
— Je me suis faite les mêmes réflexions, intervint Sylvan Niles.
— Restez tranquille, voulez-vous ! lui dit Johnny. Hando Lancaster se demande maintenant quel genre de démon infernal est Alex Mandebran, pour s’emparer de son propre père et l’emmener et le soumettre à l’examen de l’appareil télépathique, afin d’apprendre comment cambrioler la banque de son père en toute sécurité.
Soudain, Johnny s’excita.
— Doc ! explosa-t-il. Hando Lancaster sait que c’est Alex<Mandebran qui est le cerveau derrière toute cette affaire ! Il a obtenu cette information du prisonnier que tu as capturé dans cette vieille fabrique.
La fille regarda fixement Hando Lancaster
— Hando ! s’étrangla-t-elle. Tu ne m’avais pas dit que tu avais la preuve formelle de la fourberie d’Alex.
Il y eut un bruit venant de la porte d’entrée, un bruit significatif, qui attira tous les regards.
Trois hommes, devant s’accommoder de l’entrée étroite, s’encadraient dans l’ouverture. Ils avaient leurs mains pleines d’armes à feu.
— Vous autre, les gars, vous savez fichtrement trop de choses ! dit l’un, lugubrement.

CHAPITRE XVIII

DES PLANS QUI RAPPORTENT GROS

Si Doc Savage avait bougé un muscle, cela n'avait pas été perceptible ; mais Johnny n'était pas aussi posé. Il arracha le casque de son front, le plaça sur le sol et se leva vivement.

— Tu n'es pas une cible très épaisse, lui dit un homme dans l'encadrement de la porte. Mais je crois bien que je pourrai te toucher.

Johnny serra ses poings, mais il jugea préférable de rester tranquille.

— Vous nous avez mis dans de sales draps ! cracha Sylvan Niles à Doc Savage.

L'homme de bronze ne broncha pas.

Entrant dans la pièce cubique avec d'infinies précautions, deux des nouveaux arrivants fouillèrent Doc Savage et Johnny. Ils semblèrent surpris de ne pas en trouver sur l'homme de bronze, bien qu'ils aient enlevé sa veste, palpé ses jambes de pantalon, cherché sous sa chemise, et même arraché le gilet pare-balle qu'il portait toujours.

D'autres hommes arrivèrent. Tous lourdement armés.

— Comment avez-vous fait pour nous trouver ici ? leur cria Hando Lancaster.

— La ferme ! lui dit l'un d'eux. Nous avions des hommes qui te filaient. T'es venu ici il y a une bonne semaine pour examiner la place. Un de nos hommes t'as suivit jusqu'ici.

— Allez tous en enfer ! hurla Hando Lancaster.

— C'est là que tu iras, si tu ne la fermes pas ! lui dit-on.

Un homme apporta une nouvelle corde solide et les poignets de Doc Savage furent attachés dans son dos.

Un autre poussa dédaigneusement du pied l'appareil télépathique de Hando Lancaster.

— C'est l'un des premiers modèles, dit-il avec mépris. L'antenne receveuse doit être mise sur la tête d'un type avant qu'il ne puisse fonctionner. Maintenant, avec les nouveaux modèles…

— Que vous m'avez dérobés ! hurla Hando Lancaster.

— Avec les nouveaux modèles, continua l'homme, comme s'il n'avait pas été interrompu, la réception des ondes de pensées est possible à une distance de huit à dix pieds, dans des conditions favorables. Bien sûr, au plus le sujet se trouve proche de l'antenne, au mieux.

Doc Savage et les autres furent entraînés hors de la pièce. Ils furent menés le long d'un couloir étroit, jonché de débris. Il y avait des planches sous leurs pieds et elles étaient pourries pour la plupart. Les murs étaient en acier rouillé.

Ils montèrent une volée d'escaliers décrépits, ressemblants plutôt à une échelle, et Johnny réalisa soudain où ils devaient se trouver.

— Un bateau ! explosa-t-il.

— Probablement la carcasse d'un navire détruit lors de la grande guerre, immobilisé à Chesapeake Bay, hasarda Doc. Une excellente cachette !

Sur un des ponts supérieurs, ils furent guidés dans ce qui, à en juger aux bancs et tables qui étaient toujours en place, avait été une salle à manger pour l'équipage.

Sur l'une des tables se trouvait un assemblage d'appareils compliqués. Il était un peu plus volumineux que celui de Hando Lancaster. L'un des hommes le désigna.

— Voici le nouveau modèle ! dit-il, grognon, en se retournant vers Doc Savage. Nous allons l'utiliser sur vous. Nous avions camouflé des antennes dans des fauteuils ou des sarcophages, par exemple.

Ils furent surpris que Doc Savage ne se débatte pas. Johnny était tout aussi surpris, mais ne le montra pas. Habituellement, Doc ne permettait pas qu'on le bouscule de cette manière.

L'homme de bronze fut forcé de s'asseoir sur un banc. L'antenne émettrice de l'appareil télépathique ne fut pas placée sur sa tête, mais simplement sur le banc à côté de lui. Un homme revêtit le casque compact récepteur.

— Que tout le monde s'éloigne, dit-il.

Cet appareil était, de toute évidence, beaucoup plus sensible que l'autre, et pouvait capter les ondes des personnes se trouvant tout près.

L'opérateur ajusta soigneusement les boutons, ensuite il se laissa aller en arrière et ferma ses yeux, dans une attitude de concentration intense. En fait, il se concentrait pour ne penser à rien. Pendant trois à quatre minutes, il y eut un silence absolu.

— Bon sang ! jura l'homme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda un autre.

— L'homme de bronze sait que Alex Mandebran est notre chef ! dit l'opérateur.

— Et alors, pourquoi faire tant d'histoire, répliqua dédaigneusement l'autre. Nous le soupçonnions déjà, non ?
— Ce n'est pas cela le plus important ! aboya l'opérateur.
— Quoi ?
— Quelle heure est-il ?
L'un des hommes consulta sa montre.
— Dix heures.
— Voilà le hic ! Le type de bronze pense qu'il va être secouru et que nous allons tous être pris à minuit exactement !
Cette information ne fut pas accueillie avec ce qu'on peut appeler de la jubilation.
— Que va-t-il se passer ?
Il y eut une attente, tandis que l'homme avec le récepteur essayait d'obtenir des informations supplémentaires hors du cerveau de Doc Savage.
— Pfut ! dit-il. Cet oiseau pense à la vitesse de l'éclair !
— Comment imagine-t-il se sortir de ce pétrin ? cracha l'un des membres du groupe. Et comment s'imagine-t-il que nous allons atterrir dans le filet ?
Il y eut une autre attente.
— Impossible de la savoir, cracha l'opérateur. Il a arrêté de penser !
— Arrêté !
— Eh bien, pas exactement, marmonna l'homme, mal à l'aise. Il est en train de penser à combien de temps on va tirer pour avoir enlevé le vieux Jethro Mandebran et les vingt millions.
— On ferait mieux d'en parler au chef, suggéra l'un.
L'homme s'éloigna. Peu après, il était de retour.
— Le chef dit de les mettre avec les autres prisonniers, avisa-t-il.
Doc Savage, Sylvan Niles, Hando Lancaster et Johnny durent descendre un escalier, suivre un couloir, pour arriver dans une grande pièce qui ressemblait à une salle de réception. Il n'y avait qu'un hublot, beaucoup trop petit pour que quiconque puisse passer par-là.
Les quatre prisonniers furent laissés là et la porte fut verrouillée derrière eux.
— Nous avons posté un homme sur le pont, leur avisa un des gardes. Le premier qui pousse sa tête par le hublot et essaye de crier, recevra une balle.
Doc Savage fit courir son regard sur les trois prisonniers que la pièce contenait déjà.
Monk et Ham étaient là et semblaient particulièrement fatigué. Le troisième homme, Jethro Mandebran, que Doc reconnut aisément d'après les photos parues dans les journaux, essayait de rester digne, bien qu'il avait pieds et mains liés. Sa chevelure blanche était ébouriffée.
Monk avala sa salive, ne voulant pas le croire.
— Tu n'est pas prisonnier, n'est-ce pas, Doc ?
C'est l'osseux Johnny qui répondit, en utilisant des mots simples.
— Je suppose que tu penses que ces cordes sont sur nous comme garnitures ? dit-il sèchement.
Monk commença à geindre.
— Arrêtes-ça, rabat-joie poilu ! lui dit Ham, persifleur.
— Mais, on ne sortira jamais d'ici, se plaignit Monk. Ils vont nous tuer !
— Ils ont pris possession de ma retraite secrète, chevrota Hando Lancaster. Personne ne viendra nous chercher ici ! Il ne vient jamais personne !
Le digne Jethro Mandebran brisa le récital larmoyant en disant d'un ton enjoué :
— Nous n'avons vu aucun signe de mon fils, Alex.
— Et alors ? dit Sylvan Niles, sèchement.
— Alex s'est probablement échappé. Je sui sûr qu'il trouvera un moyen pour nous venir à l'aide.
La jeune fille prit une profonde aspiration. Elle sembla sur le point d'informer le plutôt pompeux vieillard que son fils était le grand cerveau responsable de leur situation présente. Mais elle n'en eut pas le courage. Elle garda le silence.
Mais, Hando Lancaster, lui, n'avait pas cette délicatesse.
— C'est Alex qui manigance tout ceci ! dit-il au vieil homme, en criant, de sa manière habituelle.
La déclaration était trop grosse pour le vieillard pour qu'il comprenne tout du premier coup.
— Qu'est-ce que vous dites ? demanda-t-il, d'une voix rauque.
— Votre fils, Alex ! hurla Hando Lancaster. C'est lui qui tire toutes les ficelles de cette affaire !
Le vieil homme sembla fondre comme une bougie soumise à une flamme. Il s'était tenu debout. Et, maintenant il s'asseyait lentement.
— Ce n'est pas vrai, dit-il. Je refuse de croire cela !
— Vous ne voulez peut-être pas, cracha Hando Lancaster. Mais c'est pourtant la vérité !
— Alex ! haleta le vieillard. Alex...oh…oh…

CHAPITRE XIX

LA CREATION DE L'IMAGINATION

Jethro Mandebran, accablé, était pitoyable à voir. Le vieil homme avait du fer dans sa constitution, car il n'avait pas flanché lorsqu'il avait appris qu'il aurait à prouver aux autorités, si jamais il échappait à ses ravisseurs, qu'il n'avait pas prit la fuite avec la somme fabuleuse qui manquait dans sa banque.

L'histoire qu'il avait été enlevé afin qu'une machine à lire dans les pensées soit utilisée sur lui par une bande d'escrocs, que cet appareil avait pu tirer de son esprit comment voler, sans risque, l'argent contenu dans sa banque, était plutôt difficile à croire. Presque tous les policiers lui riraient au visage après l'avoir entendue. Jethro Mandebran savait qu'il devait rendre cette histoire crédible, sinon quoi il irait en prison. Mais cela n'avait en rien entamé son self-contrôle.

L'information, par contre, comme quoi son propre fils serait le cerveau derrière l'affaire, l'avait complètement détruit. Maintenant, il n'était plus qu'un vieil homme brisé, perdu d'en un océan de chagrin. Le monde, pour lui, était devenu quelque chose de cruel et d'horrible.

Pendant un long moment, plus personne ne parla. Même Hando Lancaster était silencieux, comme s'il regrettait ce qu'il avait dit au vieil homme.

Ce fut Monk qui prit finalement la parole, sa petite voix enfantine était plus aiguë que jamais.

— As-tu élaboré un plan, Doc ?

— Nous devons attendre, lui dit Doc Savage.

Johnny regarda l'homme de bronze.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire qui nous fera sortir d'ici à minuit ? demanda l'osseux géologue. Cette histoire que leur machine a dit que tu pensais ?

Doc Savage ne répondit pas.

— J'avoue que je ne me sens pas à l'aise, continua Johnny.

— Ne parles plus de ça ! ordonna Doc Savage.

— Hein ?

— Leur antenne télépathique pourrait avoir été placée tout près d'ici, dit Doc. S'ils pouvaient découvrir en quoi consiste le plan, ils pourraient le contrecarrer.

— Oh ! dit Johnny. Je vois !

Si Doc Savage avait des difficultés à garder son esprit concentré sur des sujets qui ne pouvaient être s'aucunes utilités pour leurs ravisseurs, il reçut une assistance matérielle quelques cinq minutes plus tard lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme entra. L'individu transportait un gros ballot de vieux sacs en toile de jute. Il alla au hublot.

La vitre, comme ils l'avaient tous remarqué, était manquant. En fait, presque tout le tour du hublot était parti, il avait de toute évidence été récupéré dans le passé. L'homme bourra l'ouverture avec les sacs de jute. Il n'arrêta que lorsque l'ouverture fuit entièrement bouchée. Ensuite, il examina soigneusement les liens des prisonniers.

— Je ne pense pas que vous pourriez aller très loin, dit-il.

L'homme sortit ensuite ; mais il fut de retour un instant plus tard, transportant une boîte en carton. L'ouverture du dessus était bouchée par des copeaux de bois.

Il commença à creuser dans les copeaux de bois. Il le faisait consciencieusement et lorsqu'il se raidit, ce fut parce que ses doigts s'étaient refermés sur un flacon en verre, qui avait été emballé dans le carton.

Il tint le flacon dans le faisceau d'une lampe de poche, de façon que Doc Savage puisse le voir.

— Je pense que vous êtes capable de deviner ce que c'est ? demanda l'homme.

Les yeux de Doc se fixèrent sur le contenu du flacon. Du liquide, à la couleur caractéristique.

— Du cyanhydrique, hasarda l'homme de bronze.

— Exact ! convint Monk, à qui on avait pas demandé son avis.

— Et si je le laisse tomber, que va-t-il se passer ? demanda l'homme.

— Vous seriez probablement mort avant d'avoir atteint la porte, proposa Monk. Cette substance crée une vapeur, qui provoque une mort instantanée.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'arriverait-il si je le jette à l'intérieur à partir de la porte et que je claque celle-ci immédiatement après ?

Personne ne répondit.

— C'est l'idée du chef ! ajouta l'homme.

Finalement, Jethro Mandebran balbutia,

— Alex…mon fils…a ordonné….

Il tremblait.

Soudain, il y eut un cri dans le couloir, un bruit de course, et un homme apparut. Il affichait une expression inquiète, qui s'effaça lorsqu'il vit que les prisonniers étaient désarmés.

— Nous allons à nouveau utiliser l'appareil télépathique sur Doc Savage, annonça le nouvel arrivant, afin de voir ce que nous pourrons en tirer. Emmenez-le.

Doc Savage fut saisi. Quatre hommes le sortirent et l'emmenèrent à la cantine. Il fut placé sur une porte près de l'antenne réceptrice de la remarquable invention de Hando Lancaster.

Un homme posa le casque sur sa tête et manœuvra les contrôles jusqu'à ce qu'ils soient bien ajustés. Il semblait que c'était particulièrement difficile à faire.

— Voilà, c'est réglé, dit l'homme.

Immédiatement, un autre individu s'avança et il asséna un coup terrifiant avec la crosse d'un revolver sur le visage de Doc Savage. Il frappa à nouveau. Les coups étaient calculés pour produire une grande douleur, plutôt que l'inconscience.

Ensuite, l'homme qui avait distribué les coups recula vivement hors de portée de l'antenne.

— Il va avoir difficile à penser à ne pas réfléchir à son fameux plan, grimaça l'individu.

Un silence expectatif suivit.

— Attrapez-le ! cria l'homme qui avait le casque sur la tête.

Les autres se ruèrent en avant.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le type de bronze connaissait l'existence de cet endroit avant d'y venir, explosa l'opérateur. Il l'a donnée aux fédéraux ! Nous devons déjà être encerclé !

Plusieurs personnes jurèrent d'inquiétude à cette nouvelle.

— Du calme ! dit l'opérateur. Il y a un moyen de sortir d'ici. Si l'homme de bronze apparaît et dirige le rayon d'une lampe de poche sur lui, pour montrer qu'il va bien, les flics ont reçu l'ordre de tourner les talons et de le laisser agir comme bon lui semblera.

— Alors nous n'avons qu'à l'emmener sur le pont, le détacher et…, aboya un homme.

— Exactement !

Doc Savage fut saisi et emmené hors de la pièce. Quatre hommes le portèrent jusqu'au pont de l'ancien navire. Là, ils le détachèrent et une lampe de poche fut poussée dans ses mains.

— Nos revolvers sont pointés sur vous, le prévint-on. Restez sur le pont et dirigez la lumière de la lampe de poche sur vous. Gardez la lumière allumée jusqu'à ce que vous soyez certain que les flics vous ont vu.

— Et si je refuse ? demanda Doc.

— Alors, les autres prisonniers et vous seront exécutés ! Ce qui signifie aussi que nous devrons nous battre pour sortir de ce piège.

Doc Savage resta un moment silencieux, comme s'il considérait la question. Finalement, il haussa les épaules et dit :

— D'accord.

Il marcha jusqu'à l'extrémité du pont. Le vieux garde-fou était constitué de métal rouillé, à part la rampe qui était en bois vermoulu, bien qu'il soit toujours assez lisse.

Doc Savage alluma la lampe de poche. Il la plaça sur la rampe. Mais, au lieu de diriger le rayon sur lui, il le dirigea vers les hommes armés, derrière lui.

L'instant d'après il avait disparu.

Tout s'était déroulé très vite, en un millième de seconde peut-être. On aurait dit que la lampe n'était pas encore sur les hommes que ceux-ci s'étaient déjà mis à tirer. Pourtant cet extrêmement court laps de temps avait suffi à l'homme de bronze, car il savait exactement ce qu'il faisait. Il avait bondit par-dessus la rambarde.

Mais, au lieu de continuer son mouvement, pour tomber au-delà, il se raccrocha à la rampe. Et suspendu là, à l'aide de ses mains seules, il se déplaça vers la gauche. Il était entièrement dans l'obscurité et son mouvement passa entièrement inaperçu. La manière dont il avait sauté par-dessus la rambarde avait complètement trompé les bandits.

— Il s'est jeté dans l'eau ! hurlaient-ils.

CHAPITRE XX

LE CERVEAU

Les hommes se ruèrent vers la rambarde. Pendant ce temps, Doc remonta sur le navire, à quelques distances du pont. Son pied toucha une planche brisée et celle-ci émit un léger craquement. Mais, dans la confusion, ce bruit ne fut pas remarqué. Doc s'empara du morceau de bois et le lança au loin, de l'autre côté.

— Le voilà ! crièrent-ils. Une volée de balles s'écrasa à l'endroit où le morceau de bois s'était écrasé.

Doc se déplaçait aussi silencieusement que possible. La plupart des portes du vaisseau avaient été depuis longtemps enlevées. Il entra dans la première ouverture qu'il trouva. Il y avait beaucoup de bruit dans cette partie du bateau, car des hommes se précipitaient vers le lieu de la fusillade.

Doc Savage descendit dans la partie basse du navire. Là, il était nécessaire de se déplacer en tâtonnant, car il faisait très sombre, pourtant il se déplaçait à bonne vitesse.

A proximité de la cabine prison, où étaient détenus ses compagnons, il rencontra deux bandits avec des lampes de poche. Il les vit, cependant, largement à temps et il se réfugia dans une cabine de côté, il les attendit là.

Son attaque était la descente de Némésis, lui-même. Il parvint à entourer de chaque bras le cou des deux hommes. Ensuite, il entrechoqua les têtes. Les deux corps devinrent tout mou.

L'un des hommes portait un long et léger pardessus et un chapeau. Doc s'appropria ceux-ci, ainsi qu'une des lampes de poche. Il posa le chapeau sur sa tête et, tout en enfilant le pardessus, courut en direction de la cabine prison.

Il y avait un garde devant la porte, il tenait une lampe de poche dont le rayon était dirigé vers les prisonniers. Lorsqu'il entendit Doc s'approcher, il fit un mouvement pour tourner le faisceau de la lampe dans cette direction.

— Tout va bien ! dit Doc, d'une voix totalement différente de la sienne habituelle.

Trompé, le garde ne dirigea pas sa lampe vers l'homme de bronze. Ce qui est certain, c'est que l'individu ne sut jamais exactement ce qui lui arriva alors. Il ne vit pas arriver le poing métallique qui s'écrasa sur son oreille droite.

L'homme s'éleva dans les airs et retomba, dans la cellule, sur le dos, inconscient.

Un instant plus tard, Doc détachait les prisonniers.

A l'extérieur, les armes tiraient toujours sauvagement. Les bandits espéraient sans doute qu'une de leurs balles atteigne l'homme de bronze.

— Ecoutez cette fusillade ! jubilait Monk. Les policiers doivent être en train de tout nettoyer !

— C'est plutôt le contraire, dit Doc avec ironie. Il n'y a pas de policier.

— Quoi ?

— Leur machine à lire les pensées capte toutes les images qui passent dans l'esprit, exactement comme le fait le processus ordinaire de la pensée, expliqua Doc.

Monk avala sa salive.

— Tu veux que toute cette histoire de policiers postés tout autour de nous n'est qu'imaginaire ? demanda-t-il.

— En effet, admit Doc. Et il m'a fallu une fameuse dose de concentration pour la mettre en place.

Hando Lancaster se leva et hurla.

— Sortons d'ici ! J'aimerais n'avoir jamais inventé cette appareil !

— Pas si fort ! l'admonesta Monk.

Tous les prisonniers étaient maintenant détachés. Il sortirent ensemble dans le couloir.

— Nous devons aller à l'arrière, dit Doc, et essayer de trouver une sortie.

Parce que se déplacer prudemment était plus important que la hâte, Doc n'utilisait sa lampe de poche que sporadiquement. Ils se déplaçaient pourtant plutôt rapidement. Monk et Ham se trouvaient à l'arrière. Jethro Mandebran et Sylvan Niles étaient au milieu. Hando Lancaster et Johnny collaient aux talons de Doc Savage.

Ils avaient peut-être couvert quelques deux cents mètres lorsque Doc Savage s'arrêta abruptement.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? gronda Hando Lancaster.

— Chut ! lui dit Doc. Ecoutez !

Les autres l'entendirent alors, un léger grattement et des coups, tout près.

— Cela vient de cette pièce, là ! souffla Monk, en la désignant.

Doc Savage se dirigea vers la source des bruits. Il utilisa sa lampe de poche. Elle révéla une porte, ou plutôt l'ouverture où s'était trouvée une porte. Il la traversa et alluma à nouveau sa lampe.

Un homme, complètement enveloppé de cordes s'y trouvait. Le fait que cet homme soit bâillonné et avait les yeux bandé, empêchait de discerner ses traits. Doc Savage s'avança vivement à ses côtés.

Les autres s'assemblèrent à l'entrée, derrière l'homme de bronze, et regardaient avec curiosité. Ils n'avaient pas entendu dire qu'il y avait d'autres prisonniers, mais, ici, il y en avait bien un !

Doc enleva le bâillon et le bandeau du prisonnier et les traits de celui-ci devinrent visibles à tous.

— Alex Mandebran ! aboya Monk.

Il y eut un silence impressionnant.

Sylvan Niles souffla : « Mais…mais… Mais c'est leur chef ! Comment peut-il être ici ? »

Doc Savage était en train d'enlever les liens du jeune Mandebran. Le jeune homme était complètement épuisé et était incapable de le faire lui-même.

— Ce n'est pas lui le chef ! expliqua Doc, tandis qu'il détachait les cordes.

— Mais, ils disaient que…, s'étrangla Sylvan Niles.

— Ils nous ont intelligemment fait croire que c'était lui le chef, mais il n'en est rien. Le chef réel, pendant ce temps, s'était mêlé à nous, comme prisonnier. De ce fait, il s'est intelligemment bâti un alibi.

Il y eut un mouvement à la porte.

— Attrapez Hando ! cria soudain Doc.

— Trop tard ! cracha Monk. Il s'est enfui.

Doc Savage se précipita vers la porte, tout en jetant : « Nous devons l'arrêter ! Il sait qu'il n'y a pas de policier et il va prévenir sa bande. »

En d'autres occasions, Hando Lancaster avait démontré qu'il avait beaucoup de force dans ses jambes filiformes. Il le prouva encore cette fois. Il traversait les couloirs avec l'agilité d'une chèvre effrayée. Doc jeta toutes ses forces dans la poursuite, et il rattrapait le fuyard, mais beaucoup plus lentement qu'il aurait fallu.

Hando Lancaster commença à crier. Le fait que sa manière ordinaire de parler était un cri ou un rugissement, lui avait donné une voix de corne de brume. Il l'utilisa à son avantage. Ses cris avaient dû porter loin au-delà des limites du vieux bateau abandonné.

D'un pont, devant, près du pont, des cris répondirent et on pouvait entendre des hommes se ruer pour porter assistance à Hando.

Devant Doc Savage, Hando Lancaster s'arrêta soudainement. Sentant quelque chose d'inquiétant derrière se mouvement brusque, l'homme de bronze s'arrêta aussi. Il alluma sa lampe de poche.

Hando Lancaster, de toute évidence, savait où avait été placé le flacon d'acide cyanhydrique. Il l'avait atteint et il la tenait maintenant entre ses mains.

Johnny, Monk et Ham arrivaient derrière Doc.

Les hommes d'Hando Lancaster avaient atteint le pont inférieur et ils arrivaient de la direction de la proue.

Dans un geste terrifiant, Hando Lancaster avait jeté son bras en arrière avec l'intention évidente de lancer le flacon d'acide mortel. Il n'était pas éloigné de plus de cinquante pieds. La bouteille d'acide, une fois qu'il l'aurait lancée, atteindrait soit directement l'homme de bronze ou elle se briserait suffisamment près pour l'éclabousser. Dans l'espace confiné et entravé du couloir, il y avait peu de chance d'échapper à la substance.

Doc Savage était chaussé de souliers. Il lui sera donc facile de les enlever sans les délacer. Il en enleva un, puis l'autre. Il plaça la lampe de poche sur le sol, de telle façon que le faisceau éclaire Hando Lancaster. Les chaussures prêtes, il attendit.

La bouteille devait être absolument brisée en l'air avec l'un ou l'autre soulier.

Hando Lancaster semblait jouir du moment et il prenait son temps avant de lancer la bouteille. C'est ce qui causa sa perte.

Un revolver détonna si près de l'oreille de Doc Savage qu'il en devint presque sourd.

Le flacon se brisa entre les mains d'Hando Lancaster. Et comme il la tenait au-dessus de sa tête, le contenu se répandit sur lui et éclaboussa le sol, tout autour de lui.

Hando cria comme seul un homme qui savait qu'il allait mourir pouvait crier. Il se tourna et se mit à courir. Il n'alla, cependant, pas loin avant qu'il ne tombe, criant toujours, il se convulsa un moment, avant de mourir.

Doc Savage reprit la lampe de poche et se retourna pour confronter Monk, qui tenait un revolver fumant.

— Pourquoi n'as-tu pas attendu que la bouteille soit lancée et qu'elle soit à un endroit où elle n'aurait fait de mal à personne ? demanda-t-il.

— Qui penses-tu que je sois, Arnie Oakley ? grogna Monk. J'ai eu de la chance d'atteindre ce flacon alors qu'il le tenait toujours dans sa main.

— Où as-tu trouvé cette arme à feu ?

— De ce type que tu as mis K.O.

— Venez ! dit Doc, en grimaçant.

Ils rebroussèrent chemin. Monk, un peu mal à l'aise, suivit Doc. Doc avait une règle stricte. Aucune vie humaine ne pouvait être prise par lui-même ou un de ses compagnons, même en cas de provocation. Monk, à la vérité, avait sa propre idée du sort à réserver à des messieurs de l'espèce de Hando Lancaster.

Un cri s'éleva dans les profondeurs du navire. D'autres suivirent.

Doc Savage s'arrêta à nouveau.

— Ils sont entrés dans la vapeur cyanhydrique, sans savoir qu'elle se trouvait là, dit l'homme de bronze, lentement.

Le groupe de Doc hésita un moment, puis continuèrent en direction de la poupe. Il n'y avait rien qu'ils puissent faire pour aider ceux que l'acide cyanhydrique allait probablement tuer. Et s'ils se montraient, il est probable que les bandits leur tireraient dessus, même s'ils voulaient leur porter assistance.

Atteignant la poupe, ils s'arrêtèrent. La poursuite semblait s'être complètement arrêtée.

— Comment en es-tu arrivé à suspecter Hando Lancaster, Doc ? demanda Monk.

— Le suicide de Castello, son associé, qui dirigeait la Castello Mining Corporation, a attiré mon attention, expliqua Doc. Il n'y avait qu'une seule chose pour laquelle Castello se serait suicidé. Il avait appris ce que faisait Hando Lancaster.

Monk acquiesça.

— Moi, dit-il, je suspectais Alex Mandebran !

L'attirante Sylvan Niles se rapprocha de Doc Savage et dit sur un ton emprunté :

— Je ne savais pas ce que Hando Lancaster faisait réellement. J'espère pouvoir le prouver.

— Je pense que vos actes l'ont prouvé, la rassura l'homme de bronze.

Apparemment, Sylvan Niles ne savait pas que Hando, utilisant les informations recueillies à l'aide de son invention, s'était fait de l'argent en utilisant son nom pour les transactions.

Elle resta un moment silencieuse, et lorsqu'elle prit à nouveau la parole ce fut d'une voix profonde, dans laquelle on sentait l'émotion.

— Merci.

Ils continuèrent à attendre et à écouter. Après un moment, il y eut un bruit d'un petit groupe d'hommes quittant le navire en toute hâte.

— Je pense que nous en avons terminé avec cette aventure, grogna Monk.

La prédiction de Monk se révéla excellente. Une fouille du navire révéla qu'un grand nombre des hommes de Hando Lancaster étaient tombé victimes de la vapeur cyanhydrique dans laquelle ils avaient plongé inconsciemment. Les survivants s'étaient évidemment enfuis.

Quatre des étranges inventions de Hando Lancaster furent découvertes, et Doc Savage demanda à ses compagnons de les emballer pour les emporter. Les appareils étaient trop dangereux pour permettre qu'ils ne tombent à nouveau dans de mauvaises mains.

L'homme de bronze avait décidé de les envoyer à son quartier général afin de les examiner. Il y avait une possibilité qu'ils puissent devenir utiles à la police. Qu'ils ne soient pas infaillibles avait été prouvé par Doc, car ils enregistraient tous les processus mentaux ; et ce qui était imaginaire était aussi bien capté.

La fouille du vieux navire avait également mis à jour d'autres choses, qui toutes ensembles auraient pu remplir un camion. C'était des coffres de cuivre scellés. Ils avaient été immergés dans la cale inondée du vieux bateau. Doc Savage récupéra et ouvrit suffisamment de ces coffres pour être certain de leur contenu.

— Le butin ! Une somme fabuleuse en Liberty Bonds, actions et obligations, le butin que s'était constitué Hando Lancaster.

Ces titres, bien sûr, allaient être restitués à leurs propriétaires légitimes.

A l'approche de l'aube, lorsque leur travail fut fini à bord de l'épave, ils se rassemblèrent sur le pont supérieur pour se reposer. Et parce qu'il n'y avait rien à dire, ils gardèrent le silence. Le lieu désolé et isolé leur devint impressionnant. La nuit était calme et les vagues ne faisaient pas de bruit. Même les bourdonnements habituels d'insectes étaient absents.

— Tu parles d'un endroit ! se plaignit Monk. Je préfèrerais être à terre ou sur mer, plutôt qu'ici !

Monk continua à soupirer, plus fort. L'aube arrivait. Il avait déjà apporté suffisamment de lumière pour surprendre un sourire entre Sylvan Niles et Alex Mandebran. Les deux jeunes gens semblait sur le bon chemin pour reprendre leur amour, là où il s'était brisé en Angleterre, à cause des fausses accusations de Hando Lancaster.

Monk se rapprocha tranquillement de Ham et lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Viens, avocat marron, on part dans les forêts du New Jersey ! grogna Monk.

— Et pourquoi ? demanda Ham, maussade.

— Pour trouver mon cochon, Habeas Corpus, et ton babouin, Chemistry, expliqua Monk.

— Pour trouver Chemistry, corrigea Ham, théâtralement. Ton porc, Habeas, ne m'intéresse pas du tout !

Les forêts du New Jersey pouvaient contenir les animaux de compagnie de Monk et Ham, mais ils contenaient aussi une menace bien au-delà des chamailleries des deux animaux. Car c'est là qu'allait apparaître pour la première fois la Mort Froide, jusqu'à l'explosion qui allait ébranler la campagne toute entière.

Doc Savage allait se retrouver sous la menace de La Mort Froide, ainsi que ses compagnons ; car ils allaient être les sauveurs de ce terrible instrument de mort et de destruction !

FIN
